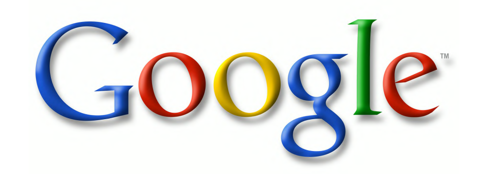
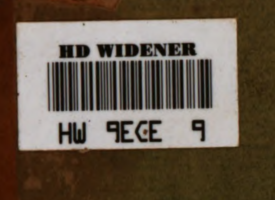



HD WIDENER
HW 9ECE 9


NOV: ANGL: 1650: SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB:
CHRISTO ET ECCLESIÆ
Ex Dono
Samuelis A. Eliot,
Bostoniensis.
1823.
A. Bowen Sc.

# VOYAGES

## DANS LES PARTIES INTÉRIEURES

## DE L'AMÉRIQUE.

# VOYAGES
## DANS
# LES PARTIES INTÉRIEURES
# DE L'AMÉRIQUE,

PENDANT LE COURS DE LA DERNIÈRE GUERRE;

PAR un OFFICIER de l'Armée Royale.

Thomas Anburey.

*Traduit de l'Anglois.*

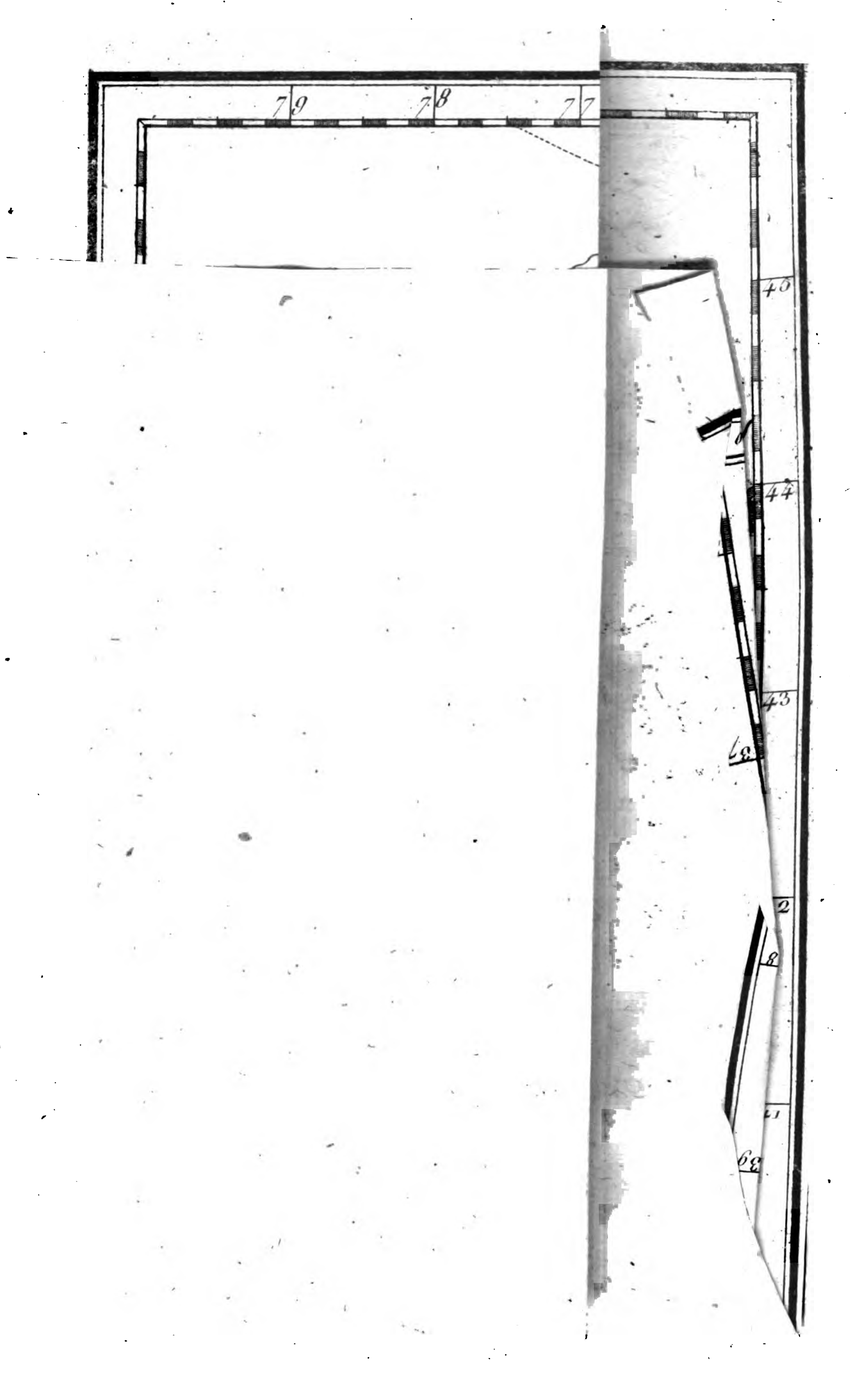
By T. L. Lebas

## TOME PREMIER.

*A PARIS,*

Chez BRIAND, Libraire, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n°. 22.

1790.


79
78
77
45
44
43

# VOYAGES DANS LES PARTIES INTÉRIEURES DE L'AMÉRIQUE.

## LETTRE PREMIERE.

De Cork, le 8 Août 1776.

MON CHER AMI,

J'ai reçu votre lettre, datée du 2 du courant, & bien sûrement, rien ne pouvoit être plus flatteur pour moi que les témoignages sinceres d'estime & d'amitié que j'y retrouve à chaque ligne. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que vous consentîtes à me voir prendre le parti des armes; mais une vie oisive ne convenoit, ni à ma situation, ni à mes goûts. Un penchant irrésistible pour la vie militaire avoit, depuis long-temps, déterminé mon choix. Pouvois-je

consacrer mon existence à un plus noble emploi qu'au service de mon roi & de ma patrie!

Je n'éprouve point d'autre regret, en quittant l'Angleterre, que celui de ne plus vous voir. Je ne puis me flatter de jouir de long-temps de votre conversation aussi agréable qu'instructive ; mais je suis persuadé que vous ferez tout ce qui sera en votre pouvoir pour adoucir le chagrin que me cause cette réflexion douloureuse, & que vous saisirez pour m'écrire toutes les occasions qui se présenteront. De mon côté, ne craignez point que j'oublie ce que je vous dois, & l'amitié que je vous ai vouée. Je penserai toujours à vous, & vous en donnerai des preuves toutes les fois que je serai assez heureux pour en avoir la possibilité. Je me ferai un devoir d'exécuter vos intentions en vous faisant une peinture exacte des personnes avec lesquelles je me trouverai, des lieux que je verrai, des événemens qui pourront m'arriver ; & si par hasard je pese quelquefois trop sur des sujets qui pourroient ne pas l'exiger, vous me le pardonnerez, en vous souvenant

des deux motifs qui me guideront. —Ainsi que vous avez eu la bonté de me dire que vous y trouveriez du plaisir, vous m'avez démontré combien cette correspondance me seroit utile, en me forçant de donner toute mon attention aux choses qui pourroient mériter de la fixer.

Cette lettre est la derniere que vous devez attendre de moi, sur ce côté de l'Océan, car sous peu de jours nous mettrons à la voile, avec quelques soldats de recrue, que nous sommes chargés de conduire au quarante-septieme régiment.

On ne croit jamais avoir sollicité assez fortement ce que l'on desire ardemment. Ne laissez échapper aucune occasion de me donner de vos nouvelles, & croyez que le temps & l'éloignement ne diminueront jamais rien du respect & de l'amitié que vous a voués pour jamais, votre, &c.

---

## LETTRE II.

A bord du Howe, sur le banc de Terre-Neuve, le 11 Septembre 1776.

MON CHER AMI,

J'exécuterois mal la promesse que je vous ai faite, si je ne saisissois pas l'occasion qui se présente de vous faire tenir de mes nouvelles. Nous avons ici un bâtiment prêt à partir pour l'Europe. Le capitaine n'attend que nos dépêches pour mettre à la voile, & je n'ai que le temps de vous donner un détail très-succint de ce qui s'est passé depuis que nous avons quitté l'Irlande.

Le temps a été très-agréable pendant presque toute notre traversée ; mais quelques jours avant d'arriver sur ce banc, nous avons essuyé une tempête affreuse. Le bâtiment étoit incapable de porter la moindre voile. Abandonné à la fureur des flots, il n'étoit plus possible que qui que ce soit restât sur le pont, & l'on fut même obligé d'abandonner la barre du gouvernail.

Le troisieme jour, l'orage commença à s'appaiser, & le soir le temps étoit calme; mais la mer étoit encore si houleuse, que nous nous attendions à tous momens à être engloutis. Nous avions été tellement poussés sous le vent, que, quoique nous ne pussions pas distinguer la terre, les vergues & toutes les manœuvres étoient couvertes d'oiseaux, qui en étoient chassés par l'orage, & qui venoient se reposer sur notre bâtiment.

Un de mes recrues étant monté sur le pont, & n'y voyant personne, mais observant que la mer étoit furieuse, se laissa tomber, & cria de toutes ses forces, à ses compagnons : « Sur mon ame, mes amis, la mer est terrible, & nous allons être tous noyés, car le vaisseau coule ». — Et après un instant de réflexion : « N'importe; ce qui me console, c'est que le capitaine doit répondre de nous quand nous serons arrivés à Quebec ». La frayeur eut un effet si puissant sur lui, qu'il poussa aussi-tôt un cri & s'évanouit.

Quelques jours après, cette mer, qui nous avoit paru si formidable, & qui présentoit à nos regards des montagnes roulant

les unes ſur les autres, devint auſſi calme qu'un étang. Il eſt ordinaire dans ce cas, lorſqu'on fait partie d'une flotte, qu'un bâtiment invite le capitaine & les paſſagers des autres bâtimens à venir dîner à ſon bord. La maniere de faire l'invitation eſt de hiſſer une nappe au mât de pavillon.

Nous fîmes ce ſignal, & le capitaine du vaiſſeau qui étoit le plus voiſin du nôtre, vint à bord, avec un officier. Après le dîner, il s'éleva une briſe ſi ſubite, & en même temps ſi forte, que nos hôtes ſe trouvant dans l'impoſſibilité de retourner, reſterent deux jours avec nous, avant de pouvoir riſquer de le faire; encore ne ſe rendirent-ils alors à leur bâtiment, qu'en courant le plus grand danger. Je n'ai pas cru devoir me diſpenſer de rapporter cette petite anecdote, qui prouve combien les capitaines & les officiers de vaiſſeaux doivent être circonſpects ſur les viſites qu'ils font ſans néceſſité, en paſſant d'un bâtiment ſur un autre.

Le banc ſur lequel nous nous trouvons maintenant, doit être rangé parmi les ouvrages les plus ſurprenans & les plus merveilleux de la nature. C'eſt une montagne

formee ſous les eaux, & composée d'une matiere viſqueuſe qui ſe détache continuellement du continent. L'étendue du banc de Terre-Neuve n'a jamais été bien reconnue, mais on l'eſtime ordinairement à cent ſoixante lieues de long, & à quatre-vingt-dix de large. Vers ſon centre, il y a une baie à laquelle on donne le nom de foſſé. La profondeur de l'eau varie beaucoup, n'ayant dans quelques endroits que cinq braſſes, & dans d'autres ſoixante. On y voit rarement le ſoleil; un brouillard épais & froid couvre ordinairement tout l'atmoſphere, ce qui rend ces parages extrêmement dangereux pour une flotte. Il y a des inſtans où l'obſcurité eſt telle, qu'il faut tirer, à chaque inſtant, le canon, ou faire battre la caiſſe, pour empêcher que les vaiſſeaux ne ſe jettent les uns ſur les autres.

Les vents, autour de ce banc, ſont généralement fort impétueux; l'agitation continuelle de l'eau eſt occaſionnée, comme je m'en ſuis fait informer, par les courans qui ſe croiſent & chaſſent l'eau de la mer. Ces courans n'ayant pas de direction fixe, frappent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, &

repoussent avec force les vagues contre les bords du banc, qui, étant par-tout presque perpendiculaires, renvoient les lames avec une égale violence. Cependant, sur le banc même, à quelque distance de la côte, l'eau est aussi tranquille que dans une baie, excepté qu'il y a quelquefois des vents très-forts qui y soufflent & viennent de fort loin.

Lorsque nous nous trouvâmes sur le banc, ce qui est facile à appercevoir, sans être obligé de sonder, parce que l'eau, de bleu d'azur qu'elle étoit, devient d'une couleur blanchâtre, nous mîmes en panne pour pêcher de la morue. Cette pêche se fait d'une maniere qui n'est pas moins amusante pour les Européens, qu'elle leur paroît singuliere.

Après avoir amorcé nos hameçons avec les entrailles d'une poule, nous attrapâmes en peu de minutes une morue. Les matelots prirent quelques parties de ses entrailles, comme étant un meilleur appas, & ils amenerent alors des morues en si grand nombre, qu'en moins d'une demi-heure que nous restâmes dans cet endroit, nous en attrapâmes

une quantité qui auroit suffi pour nourrir notre équipage pendant tout le reste du voyage.

Vous avez sans doute peine à concevoir comment on s'apperçoit que le poisson a mordu, lorsqu'il y a une si grande longueur de ligne filée : quand l'hameçon a été quelques instans plongé dans l'eau, on presse légérement la ligne avec le pouce & l'index, &, s'il y a un poisson, les mouvemens qu'il fait pour se débarrasser occasionnent une vibration qui, quoique légere, est fort sensible. On le retire alors, & aussi-tôt que le poisson commence à être apperçu, l'eau le grossit à tel point, que l'on jugeroit presque qu'il est impossible de l'enlever jusqu'à bord. Il faut s'y prendre adroitement pour l'avoir; car quand la morue sort de l'eau, elle se débat avec tant de violence, que souvent elle parvient à se détacher avant qu'on ait pu la faire arriver sur le bâtiment.

Les vaisseaux qui ne sont destinés qu'à la pêche de la morue, parent cette difficulté, en élevant des galeries sur les côtés, en dehors, depuis le grand mât jusqu'à la poupe, & quelquefois de toute la longueur du vaisseau.

On y place des barrils défoncés, dans lesquels se mettent les pêcheurs, pour se garantir des injures de l'air. J'imagine que leur séjour, dans cet endroit, ne doit pas être long, car la maniere de nettoyer le poisson est aussi expéditive que celle de l'attraper. Aussitôt que la morue est prise on lui coupe la langue, & on la passe à un autre qui lui coupe la tête & en ôte le foie & les entrailles; elle passe ensuite dans les mains d'un troisieme, qui en tire l'arrête jusqu'au milieu du corps. On la jette alors dans le bâtiment, où on la sale, & où on la met en piles. Celui qui la sale prend bien soin de laisser assez de sel entre chaque rangée, pour que les morues ne se touchent point, & n'en met cependant pas une trop grande quantité, car l'excès les gâteroit.

Le droit de pêcher sur le grand banc, devroit naturellement appartenir à toutes les Puissances de l'univers; mais l'Angleterre & la France, étant les seules qui aient des colonies dans l'Amérique septentrionale, n'ont point fait de scrupule de s'en arroger le droit exclusif. Les Espagnols pouvoient y prétendre plus que personne, ils étoient

les premiers qui en avoient fait la découverte; mais en signant le dernier traité de paix, ils y abandonnerent toute prétention. Depuis cette époque, l'Angleterre & la France fréquentent seules ces parages, & envoient, toutes les deux, des frégates qui y croisent continuellement pour empêcher les tentatives que pourroient faire les autres puissances.

Le produit de cette pêche est une source inépuisable de richesses pour les deux nations qui la font; & il n'est pas surprenant, par cette raison, qu'ils prennent tant de soin de se la conserver exclusivement. On est cependant étonné, en considérant le long circuit que les bâtimens sont obligés de faire avant d'achever leur voyage. Les bénéfices qui résultent de cette pêche ne reviennent à ceux qui doivent en profiter qu'après que leurs bâtimens ont parcouru sur les mers, presque la moitié du globe. Ils partent d'abord de leurs ports respectifs, en Europe, pour se rendre au grand banc de Terre-Neuve. Après qu'ils sont chargés, ils vont dans les îles de la Méditerrannée & de l'Afrique, pour y échanger leur poisson contre les productions du pays. De-là ils font voile pour les Indes

occidentales, où ils se défont de leur seconde cargaison ; & reviennent enfin en Europe, chargés de sucre, de rum & d'autres denrées.

Ce qui paroît singulier, & ce dont les plus habiles naturalistes n'ont pu rendre raison, est que ce banc abonde en morue, & que l'on n'y trouve aucune autre espece de poisson.

Le capitaine du navire qui attend nos lettres, trouve que j'écris longuement, & me presse de conclure. C'est ce que je vais faire en vous souhaitant une bonne santé, un bonheur sans fin, & en vous assurant que je vous donnerai de mes nouvelles aussitôt que je serai arrivé à Quebec. Je suis, &c.

---

## LETTRE III.

Quebec, le 8 Octobre 1776.

MONSIEUR,

Après une traversée ennuyeuse, & qui a duré onze semaines, après avoir couru plusieurs dangers, nous sommes enfin arrivés saufs à Quebec. Cependant, avant de vous

donner la description de cette ville, je crois à propos de vous faire part des dernieres circonstances de notre voyage.

Je vous ai marqué dans ma derniere, qu'il y avoit des frégates qui croisoient continuellement autour du banc de Terre-Neuve. L'une d'elle nous prévint qu'on avoit vu plusieurs corsaires sur le fleuve Saint-Laurent. Si nous eussions moins prêté l'oreille à cette nouvelle, & que nous eussions un peu plus redouté les bas-fonds & les sables dont ce fleuve abonde, & qui en rendent la navigation aussi difficile que dangereuse, nous nous en fussions trouvés mieux. Peu de jours après que nous eumes doublé le cap Rosier, un vent favorable s'étant élevé, le capitaine mit autant de voiles qu'il put, afin de gagner, le lendemain matin, l'île du Bec, où il comptoit trouver un pilote. Il n'étoit pas sans inquiétude, n'ayant jamais remonté ce fleuve.

A notre grande surprise, vers les une heure du matin, nous courûmes avec une vîtesse étonnante, sur un banc connu sous le nom de Mille-Vaches.

Un vaisseau appartenant à la flotte qui

avoit gagné de l'avance pendant le jour, & avoit apperçu ce banc, la marée étant alors basse, étoit resté à la cape dans cet endroit, pour nous prévenir du danger. Lorsqu'il nous vit arriver, il fit le signal, en tirant un coup de canon; mais le capitaine trompé, & croyant que c'étoit un corsaire, lui lâcha sa bordée.

Nous le dépassâmes avec une vîtesse incroyable, & nous nous attendions à chaque moment à être mis en pieces, lorsque la marée venant à se retirer, notre vaisseau resta sur le sable, &, à notre grand étonnement, nous nous trouvâmes, à la pointe du jour, si près du bord, que, pour nous servir de cette phrase usitée parmi les gens de mer, nous aurions pu jetter un biscuit sur le rivage.

Lorsque le brouillard se fut dissipé, nous distinguâmes de loin un vaisseau que nous reconnûmes ensuite pour celui qui avoit fait feu pendant la nuit. Il étoit à environ trois lieues de distance. Nous lâchâmes aussi-tôt un coup de canon, en signe de détresse: comme il n'y répondit pas, nous crûmes, ce qui n'arrive que trop fréquemment, en

pareil cas, qu'il nous avoit abandonné, parce que nous étions dans l'embarras, & que nous avions besoin de son secours.

Nous rencontrâmes cependant de l'assistance dans le lieu où nous nous y attendions le moins. Un canot conduit par trois hommes partit du rivage, & s'avança vers nous; un d'eux étant venu à bord, nous dit: que nous étions fort heureux d'avoir touché à l'instant de la marée haute, car autrement, il n'y auroit pas eu de possibilité de dégager le vaisseau. Il nous indiqua les moyens que nous devions employer, lorsque la marée monteroit, pour filer l'encre d'affourche à la longueur du cable, & nous dit qu'il ne doutoit pas qu'à la marée haute, le vaisseau ne se remît à flot, & que nous ne parvenions à nous dégager.

Après nous avoir donné toutes les instructions qui pouvoient nous être nécessaires, il prit congé de nous, nous invitant, au cas où nous serions assez malheureux pour ne pouvoir sauver le bâtiment, de vouloir bien aborder à sa maison. Il nous assura qu'il nous fourniroit tous les secours nécessaires pour retirer la cargaison, & qu'il

viendroit nous prendre sur la riviere, avec une corvette qui lui appartenoit.

Suivant nos instructions, on fit sortir quelques matelots avec l'ancre, lors du retour de la marée; & quand elle fut à sa plus grande hauteur, nous nous retrouvâmes à flot. Vous devez juger de la satisfaction que nous éprouvâmes, lorsque nous nous vîmes hors de tout danger. Nous en fûmes quittes pour perdre deux ancres. Cependant, l'attention & l'inquiétude du capitaine, pour les intérêts des propriétaires du navire, étoient tels, que je suis persuadé qu'il n'auroit pas eu, pour la perte de toute la cargaison, & même de l'équipage, la moitié du chagrin que lui causa celle de ses deux ancres. Pour les capitaines de bâtimens de transport que l'on loue, l'équipage & le chargement ne sont que des objets secondaires.

On peut trouver dans ceci une raison des accidens sans nombre auxquels sont exposés les bâtimens de transport. Je suis convaincu que le service est retardé, & que plusieurs opérations importantes, qui dépendent de la prompte arrivée des troupes & des provisions, manquent souvent, soit par

par des raiſons connues ſeulement de ces capitaines, ſoit par leur négligence. Figurez-vous la ſituation d'une armée, compoſée d'autant de milliers d'hommes que celle que nous avons ſur le continent, & qui ne ſubſiſte que des denrées tirées de la métropole, lorſque l'importation de ces denrées éprouve le plus léger délai.

On doit, par cette raiſon, regretter que tous les tranſports ne ſoient pas commandés par des officiers de la marine royale, ou qu'au moins les maîtres d'équipage ne ſoient pas ſoumis à un contrôle plus exact quand ils ſont employés à ces tranſports. Ce ſeroit un moyen de prévenir beaucoup d'accidens, beaucoup de haſards qui préjudicient infiniment au bien du ſervice.

Vous trouverez, ſans doute, ſurprenant que ceux qui ont en main le pouvoir, n'aient point fait attention à ces abus, ou n'aient pas cherché les moyens d'y remédier. J'aurois cru que l'hiſtoire du bâtiment chargé de poudre, qui eſt entré dans Boſton, auroit mérité que l'on jettât un œil plus attentif ſur ces manœuvres criminelles.

Les capitaines de vaiſſeaux de tranſport

ſont, en général, des hommes qui ont infiniment plus à cœur leur intérêt perſonnel que le bien de leur pays. On ſait que, parmi eux, il s'en trouve pluſieurs qui ſont ennemis du gouvernement. C'eſt le cas du capitaine du vaiſſeau dont je viens de parler. Mais, ſur qui le blâme en doit-il être rejetté? C'eſt ce que je n'entreprendrai pas de déterminer. Comme vous n'avez vraiſemblablement pas entendu parler de cette affaire, ou que, ſi elle eſt parvenue juſqu'à vous, vous n'avez jamais pu avoir de certitude ſur la maniere dont elle s'eſt paſſée, je vous la raconterai telle qu'elle m'a été rapportée par le capitaine d'un vaiſſeau de la même flotte: vous pouvez compter ſur l'authenticité de ce récit, & vous formerez votre jugement lorſque vous connoîtrez les circonſtances ſingulieres qui ont accompagné la perte de ce vaiſſeau.

Il paroît que ce bâtiment étoit très-conſidérable, & contenoit quinze cents barrils de poudre, outre une grande quantité d'autres munitions. Pluſieurs perſonnes, amies du gouvernement, & qui connoiſſoient la façon de penſer du capitaine, avoient informé

ceux qui avoient la direction des transports, à Cork, que cet homme abandonneroit le convoi à la première occasion, pour se joindre aux Américains ; mais on dédaigna de faire attention à cet avis. Ces mêmes personnes firent alors part de leurs craintes au capitaine de la frégate qui devoit escorter le convoi, & qui promit de surveiller attentivement ce bâtiment, pendant tout le voyage. Tous ceux qui étoient sur la flotte se persuadèrent cependant que l'avis étoit faux, le capitaine ayant eu grand soin de ne pas s'éloigner un moment de la frégate.

Quand la flotte arriva devant le port de Boston, une frégate qui croisoit à ce dessein l'informa que les troupes royales avoient évacué cette place, & s'étoient retirées à Hallifax. Pendant que le convoi se rendoit à ce dernier port, au milieu d'un de ces brouillards épais, dont je vous ai déjà parlé, le capitaine du bâtiment chargé de poudre quitta la flotte, & reprit la route de Boston. Il trouva, à l'embouchure du havre, un vaisseau de guerre anglois, de cinquante canons, qui y étoit stationné, pour empêcher d'entrer dans ce port les navires que n'auroient

point apperçus les frégates qui croisoient.

Le capitaine du bâtiment de transport répondit aux questions de celui du vaisseau de ligne, qu'il avoit été destiné pour Boston, qu'il n'avoit point entendu parler de la retraite des troupes, & il donna plusieurs autres raisons. Comme elles donnerent cependant lieu à quelques soupçons, & qu'il trouva le bâtiment chargé d'un trésor aussi immense, le capitaine du vaisseau jugea à propos d'envoyer à bord de l'autre un lieutenant; &, pour plus grande précaution, la nuit approchant, il le fit amarrer à son grand mât, & se proposoit de le faire partir le lendemain pour Hallifax, sous la meilleure escorte qu'il pourroit lui fournir.

Pendant la nuit, le traître s'empara du lieutenant qui étoit sur son bord, coupa le cable qui le tenoit attaché au vaisseau de guerre, &, à la faveur de l'obscurité, fit toute la diligence possible pour entrer dans Boston.

La marée ne favorisoit pas son dessein, mais le vaisseau de guerre ne put pas le poursuivre, l'eau n'ayant pas assez de profondeur. Il mit sa chaloupe en mer, &

envoya un autre lieutenant à ſon bord. Lorſque cet officier tenta de monter, le capitaine lui porta un coup de hache ſur l'épaule; il retomba dans la chaloupe, & les autres voyant qu'on étoit diſpoſé à faire réſiſtance, & qu'ils n'avoient pas la force en main, abandonnerent l'entrepriſe.

La marée commença alors à monter, & il força de voiles pour arriver ſous le canon des Américains, avant qu'on ait pu envoyer après lui un bâtiment en état de le reprendre.

Ce fut une grande perte pour nous; mais, l'avantage qu'en retirerent les Américains fut dix fois plus conſidérable. Ils étoient alors ſur le point de manquer abſolument de poudre; & c'eſt peut-être à cette trahiſon qu'eſt due la continuation de cette guerre malheureuſe.

Deux jours après le dernier accident qui nous eſt arrivé, nous ſommes parvenus à la vue de l'île de Coudre, où nous trouvâmes un pilote; &, trois jours après, nous mouillâmes dans le port de cette ville.

Je ne veux pas manquer l'occaſion de vous faire part de cette lettre, par un bâtiment qui part pour l'Europe, & il ne

me reste que le temps de vous assurer d'une amitié sans bornes. Je suis, &c.

## LETTRE IV.

Quebec, le 15 Octobre 1776.

Mon cher ami,

Avant de vous donner des détails sur cette ville & sur ses environs, je vous ferai la description du fleuve Saint-Laurent, qui, pour tous les Européens qui le remontent pour la premiere fois, est un sujet d'étonnement & d'admiration. Quand on veut se former l'idée d'une riviere, on porte sa vue sur quelqu'objet de comparaison. Ceux qui ont fait le tour de l'Europe se rappellent le Danube ou le Rhin; ceux qui ne sont point sortis d'Angleterre, se représentent la Tamise. Que direz-vous, mon ami, quand je vous assurerai que ces rivieres, qui roulent si majestueusement leurs ondes jusques dans les gouffres de l'Océan, ne sont que de simples ruisseaux auprès du fleuve Saint-Laurent.

Ce fleuve prend sa source dans le lac Ontario, s'étend au Nord-Est, baigne Montréal, où il reçoit l'Outtonais, & forme plusieurs îles des plus fertiles, & un lac, que l'on appelle le lac Saint-Pierre. Il poursuit sa course, & la marée y est sensible à quatre cents milles de distance de la mer, où il est navigable pour des vaisseaux d'un poids considérable. Après avoir reçu une infinité de ruisseaux, ce fleuve immense se décharge dans l'Océan, au cap Rosier. Il a quatre-vingt-dix milles de largeur à son embouchure; il y fait ordinairement très-froid, & la mer ne cesse d'y être fort agitée. On rencontre, en le remontant, un grand nombre de baies, de havres, & beaucoup d'îles, dont la plupart extrêmement fertiles, forment le coup-d'œil le plus agréable.

Le fleuve Saint-Laurent a toujours été regardé comme un excellent rempart pour cette province; car, dans le voisinage de Quebec, il est rempli de roches cachées sous l'eau, & dans plusieurs endroits des courans très-violens, qui obligent les vaisseaux à faire une infinité de détours. Lorsque Quebec fut assiégé en 1690, par le chevalier

Williams Phipps, qui fut obligé de se retirer avec perte d'un grand nombre de vaisseaux, ce fleuve n'étoit que fort peu connu aux Anglois. Il ne le fut bien qu'en 1759, lorsque le chev. Charles Saunders, avec une flotte de cinquante vaisseaux de guerre anglois, & près de trois cents bâtimens de transport, arriva devant Quebec; il ne perdit pas une seule chaloupe, ce qui prouve que le danger de cette navigation n'étoit pas directement aussi grand qu'on l'avoit d'abord représenté. Depuis cette époque, on l'a mieux reconnu encore; &, quoique nous n'ayions pas aujourd'hui, dans cet endroit, tant de vaisseaux de guerre, on y voit cependant presqu'autant de vaisseaux de transport. On convient, malgré cela, qu'il y a des dangers à courir en remontant ce fleuve. Ils proviennent de la force des courans, & du grand nombre de bancs de sable qui se forment souvent dans des endroits où l'on n'en avoit jamais vu avant. Plusieurs vaisseaux l'ont malheureusement éprouvé pendant le cours de cette guerre.

On voit dans ce fleuve un nombre infini de marsouins qui sont presque blancs; &

qu'on prendroit pour des cochons qui nagent, lorſqu'ils s'élevent à la ſurface de l'eau. Pendant la nuit, ils jettent une forte de lumiere. Il s'en trouve en ſi grand nombre, ils nagent avec tant de vîteſſe, & font, dans l'eau, tant de tours & de détours, qu'on s'imagine voir des feux d'artifices qui raſent la ſurface du fleuve. Les formes en ſont ſi variées qu'aucune deſcription ne pourroit donner une idée juſte de cet agréable coup-d'œil.

Lorſque nous entrâmes dans le fleuve, nous vîmes, à la hauteur de l'île d'Anticoſti, un grand nombre de veaux marins, & nous en attrapâmes un. On claſſe aſſez ordinairement cet animal parmi les poiſſons, quoiqu'il naiſſe ſur terre, & qu'il y reſte beaucoup plus long-temps que dans l'eau. Sa tête reſſemble à celle d'un gros chien; il a quatre pattes fort courtes, principalement celles de derriere, qui lui ſervent plutôt à ramper qu'à marcher, & qui ſont en forme de nageoires; ſes pattes de devant ſont armées de griffes; ſa peau eſt très-dure & couverte d'un poil fort court. En naiſſant, & dans ſa jeuneſſe, cet animal eſt blanc;

quand il vieillit, il devient grisâtre ou noir, & il y en a quelques-uns qui sont à-la-fois de ces trois différentes couleurs.

On divise ces animaux en deux especes. Ceux de la plus grande ont un grouin beaucoup plus pointu que les autres, & pesent jusqu'à deux milliers. On m'a dit que les Indiens avoient trouvé l'art de les apprivoiser, & qu'ils parvenoient à les faire suivre comme des chiens.

Je suis porté à croire qu'ils s'accouplent & mettent bas leurs petits sur les rochers. La preuve en est dans ce qu'ils ne savent point nager en naissant.

J'en vis un jour plusieurs gros qui portoient sur leurs dos leurs petits ; ils les laissoient tomber dans l'eau, les retiroient ensuite, & répétoient plusieurs fois ce jeu, sans doute pour leur enseigner à nager. Cela ne doit pas paroître surprenant, quand on considere que ces animaux sont amphibies. Il en est de même dans un autre élément. Les oiseaux instruisent leurs petits à voltiger de branches en branches, avant de leur permettre de prendre leur essor. On voit l'aigle porter ses aiglons, & les ac-

coutumer petit à petit à résister à la fureur des vents.

On attrappe ces animaux sur la côte de Labrador. Les Canadiens se rendent dans ces régions glacées & presqu'inhabitables, au milieu du mois d'octobre, & y restent jusqu'en juin. Le moyen qu'ils emploient est de placer des filets entre le continent & quelques petites îles qui l'avoisinent; & les veaux marins venant en bande pour passer ces détroits, se prennent dans les filets. On les porte ensuite à terre, où ils restent gelés jusqu'au mois de mai. C'est alors que l'on en extrait l'huile; & sept ou huit de ces animaux en rendent jusqu'à un muid. L'usage que l'on fait de leur peau est si généralement connu, qu'il n'est pas nécessaire d'en faire mention ici. On prétend que leur chair est très-bonne à manger; mais si vous en eussiez goûté comme je l'ai fait, vous conviendriez avec moi que le meilleur parti que l'on en peut tirer, c'est de la convertir en huile.

La marée remonte à une lieue au-delà de l'endroit appellé Trois-Rivieres, & qui est à trente lieues plus loin sur le fleuve. La

différence de la hauteur de l'eau, au temps de la marée haute, est de quarante-cinq à quarante-huit pieds; mais dans le temps de la nouvelle & de la pleine lune, cette différence va de cinquante-quatre à cinquante-sept pieds, ce qui est très-considérable.

Ici, la riviere a trois-quarts de mille de largeur; & comme l'eau de la mer, quoique ne venant pas directement à la ville, donne à celle de la riviere un goût âpre, les habitans n'en font usage que pour leur cuisine, & boivent de l'eau de source.

En remontant le fleuve Saint-Laurent, les premieres plantations que l'on rencontre sur sa rive méridionale, sont à environ cinquante lieues; &, sur sa rive septentrionale, à vingt lieues, au-dessous de Quebec. Elles sont en petit nombre, éloignées les unes des autres, & leur produit est peu de chose. Les campagnes ne commencent à être riches qu'auprès de la capitale; &, suivant ce que l'on m'a dit, elles le sont davantage à mesure que l'on arrive plus près de Montréal.

A la moitié de notre route sur le fleuve, nous rencontrâmes les îles aux oiseaux, & nous les doublâmes à la distance d'une portée

de canon. Ce font deux rochers de forme conique, qui s'élevent à environ foixante pieds au-deffus de la furface de l'eau, & la plus grande paroît avoir deux ou trois cents pieds de circonférence; elles font très-près l'une de l'autre, & il n'y a pas affez d'eau entr'elles, pour fupporter une petite chaloupe. Il feroit difficile de déterminer la couleur de ces rochers, leurs furfaces & leurs bords étant entiérement couverts de la fiente des oifeaux qui s'y retirent; on peut cependant y diftinguer, dans quelques endroits, des veines rougeâtres.

Un de nos gens nous dit qu'il étoit monté fur ces îles, & qu'il avoit rempli une chaloupe d'œufs de différentes fortes, mais que l'odeur que cette fiente exhaloit étoit prefqu'infupportable. Outre les mouettes & tous les oifeaux que l'on voit dans les terres voifines, il s'y en trouve une efpece particuliere & qui ne peut voler. Je fuis étonné comment, parmi une fi grande quantité de nids, chaque oifeau peut reconnoître le fien. A ma demande, le capitaine tira un coup de canon qui répandit l'alarme au milieu de cette république emplumée. Il s'éleva auffi-tôt au-deffus de

ces îles un nuage épais de toutes sortes d'oiseaux, & qui avoit au moins deux ou trois lieues de circonférence.

J'ai oublié de vous parler, dans le temps, d'un événement remarquable qui a eu lieu pendant notre traversée, & avant d'arriver à Terre-Neuve. C'étoit au milieu du mois d'août, &, depuis plusieurs jours, il faisoit une chaleur excessive. Un matin, aussi-tôt que nous fûmes sortis du lit, nous ressentîmes un froid si piquant, que le capitaine & moi, nous fûmes obligés de mettre nos redingottes. Nous ne pouvions concevoir la cause de ce changement subit; le temps continuoit à être beau, & le vent ne venoit point du Nord. Le troisieme jour au matin, il faisoit à peine jour, un matelot cria au timonnier, de toutes ses forces: *Luff! luff!* (mettez la barre sous le vent). Le matelot qui étoit à la barre du gouvernail eut à peine fait ce mouvement qu'un morceau de glace d'une grosseur énorme passa le long du vaisseau; & il n'y a pas de doute qu'il ne l'eût mis en pieces, s'il l'avoit touché. Après le soleil lever, nous revîmes de loin cette île flottante, qui nous parut être environ

ſix fois auſſi large que notre vaiſſeau, & excéder en hauteur deux fois celle de nos mâts. Vous ſavez que, quand la glace flotte, il n'en paroît jamais qu'un tiers au-deſſus de la ſurface de l'eau; & je ne m'étonne plus, après ce que j'ai vu, que les gens crédules ajoutent foi aux relations que des voyageurs leur préſentent ſur ces productions glacées de la nature.

Ayant déja excédé de beaucoup les bornes que je voulois donner à cette lettre, & deſirant éviter, autant qu'il me ſera poſſible, d'être trop diffus ſur des ſujets qui ne le méritent pas, je conclus en faiſant des vœux pour vous, & en vous aſſurant de ma conſtante amitié, & de ma parfaite eſtime.

Votre, &c.

## LETTRE V.

De Quebec, le 24 Octobre 1776.

MONSIEUR ET CHER AMI,

En conséquence de la promesse que je vous ai faite dans ma derniere lettre, je continuerai ma description du fleuve Saint-Laurent, & je vous ferai part des circonstances de notre voyage, jusqu'à notre arrivée à Quebec.

Une des plus belles baies que l'on rencontre en remontant le fleuve, est celle de Saint-Paul. Comme nous fûmes obligés de jeter l'ancre devant cette baie, pour y attendre le retour de la marée, j'obtins du capitaine que nous allassions à terre.

Lorsque nous abordâmes, le curé de la paroisse vint à notre rencontre; il nous engagea à aller chez lui, & nous traita avec une politesse infinie. C'étoit un homme avancé en âge, François d'origine, & qui avoit un grand fonds d'érudition. Il avoit été recommandé par la Cour de France à l'évêque de Quebec, lorsque le Canada appartenoit

à

à cette Puiſſance; &, comme cela n'arrive que trop ſouvent aux gens de bien, pour des ſervices eſſentiels qu'il avoit rendus à ſon pays, on croyoit l'avoir trop récompenſé en lui donnant la cure de cette petite paroiſſe, à laquelle, il eſt vrai, il y avoit pluſieurs privileges annexés.

Témoins de la grande vénération & du reſpect que lui marquoient ſes paroiſſiens, nous conclûmes qu'il devoit en être chéri comme un pere. Sa converſation ne rouloit que ſur les moyens de les rendre heureux, en leur enſeignant les devoirs que preſcrivent la religion & la ſaine morale, en encourageant l'induſtrie parmi eux, & en cherchant à détruire ces reſtes de barbarie, dont il nous fit remarquer que les Canadiens de la derniere claſſe conſervoient encore trop de traces.

Il m'eſt impoſſible de dire ce que nous devions le plus admirer en lui, ou de la ſatisfaction qu'il nous témoignoit de nous recevoir, ou de la propreté du repas, ou de l'agrément de ſa converſation. Nous eûmes encore plus de plaiſir à nous rappeller ce moment agréable lorſque nous comparâmes

ce digne pasteur avec les autres prêtres françois que nous rencontrâmes ensuite, dont la sévérité & l'extérieur austere composent toutes les vertus.

La baie de Saint-Paul est à environ dix-huit lieues au-dessous de Quebec. Elle ne contient que cette seule paroisse, qui est à quelque distance du rivage, sur une plaine basse formée par la riviere. Elle est entourée de montagnes très-hautes de tous côtés, excepté de celui qui fait face au fleuve. Les fermes sont à quelque distance les unes des autres, & on regarde l'église comme une des plus anciennes du Canada. Cela paroît assez vraisemblable, si l'on considere sa mauvaise architecture & le défaut d'ornemens. Les murailles sont formées de pieces de bois élevées à deux pieds de distance les unes des autres, pour supporter le faîte, & l'espace qui se trouve entre deux est rempli avec une sorte de mortier. Cette église n'a point de clocher; le toît est plat, & il y a au-dessus une cloche suspendue & exposée au grand air. La plus grande partie du pays qui entoure la paroisse appartient au curé qui loue les terres à des fermiers.

Les habitans vivent principalement du produit des terres, & de ce qu'ils tirent du commerce du goudron. La maniere de se le procurer est de faire une incision au pin de l'espece rouge, au printems, & lorsque la seve commence à monter, & de recueillir la liqueur qui en découle. Avant que la seve soit arrêtée, cet arbre produit plusieurs gallons (1) de résine dont on fait aisément du goudron.

On peut conjecturer que le terrein situé près de la baie, étant fort bas, a fait anciennement partie du lit du fleuve, & qu'il fut ensuite mis à sec, soit par la diminution de l'eau, soit par une addition de terre qui y fut portée par les ruisseaux, ou jettée par des orages; ce qui peut appuyer cette assertion, c'est qu'une grande partie des plantes qui y croissent sont toutes marines. Pour mieux savoir si mes conjectures étoient fondées, je demandai à plusieurs des habitans, si, lorsqu'ils creusoient la terre, dans cet endroit, ils y rencontroient des coquillages; mais on

(1) Le gallon est une mesure contenant environ quatre pintes & demie, mesure de Paris.

m'assura que l'on n'y trouvoit que des couches de différentes sortes de terre & de sable.

Une chose singuliere, & dont j'ai eu la preuve, c'est que dans l'intérieur de la baie le vent est toujours différent de celui qui regne sur le fleuve. Avant d'entrer dans cette baie, nous avions le vent absolument contraire, & aussi-tôt que nous y fûmes, il étoit tel que nous ne pouvions pas en desirer de plus favorable; la raison en est cependant fort naturelle: la baie étant entourée, excepté d'un seul côté, de montagnes très-élevées & couvertes de bois épais, quand le vent vient du fleuve, il frappe contre quelques-unes de ces montagnes qui le repoussent; & il prend par conséquent une direction entierement opposée.

Les habitans de cette baie, ainsi que ceux qui sont établis au-dessous, sur les bords du fleuve, paroissent très-pauvres. Ils ont en abondance toutes les nécessités de la vie, mais ils se privent de l'aisance que pourroit leur procurer leur travail, & ne vivant que de pain & de lait; ils portent leurs autres denrées, telles que beurre, fromage, viande,

volailles, œufs, &c., au marché, où, après les avoir vendues, ils achetent des habits, de l'eau-de-vie, & des parures de femme. Ils paroissent cependant toujours joyeux & contens de leur sort, malgré ce genre de vie si misérable.

Notre objet, en nous rendant à terre, n'avoit pas été seulement de satisfaire notre curiosité, nous voulions nous procurer quelques légumes; & comme le capitaine du vaisseau ne pouvoit pas parler un seul mot de françois, quelque foible que je sois dans cette langue, je fus obligé d'être son interprête dans cette occasion. Je me fis, malgré cela, entendre assez passablement des habitans, je m'adressai à l'un d'eux & lui demandai des *pommes de terre*, nom que l'on donne par-tout en France, à cette racine; il ne put pas comprendre ce que je voulois dire. On prétend que les Canadiens parlent un françois aussi pur que les Parisiens eux-mêmes: il se tuoit de me dire qu'il ne savoit pas ce que je voulois lui demander, & moi de l'assurer *que j'étois bien certain qu'il en avoit.* En me promenant dans sa plantation, je foulai, par hasard, aux pieds, une parcelle de

pommes de terre; & la lui montrant, je lui dis : *Voilà ce que je demande;* il s'écria auſſi-tôt avec un air ſatisfait : *Oh! monſieur, ce ſont des patates* (1), & il ajouta qu'il en avoit en grande abondance, & qu'il pouvoit nous ſatisfaire. Comme je lui payai fort généreuſement tout ce que je pris chez lui, il me dit, lorſque je le quittai : « Monſieur, je me ſouviendrai toujours de vos bontés, & des *pommes de terre* ».

On s'imagineroit que le Canada doit retirer de grands avantages de la fertilité de ſon ſol, & de la ſalubrité de ſon climat; mais, dans ce lieu, comme dans beaucoup d'autres, ces avantages ſont contre-balancés par de grands inconvéniens. Le Canada n'a qu'une ſeule riviere pour effectuer ſes tranſports, & elle eſt ſi ſouvent obſtruée par les glaces, qu'elle n'eſt gueres navigable que pendant ſix mois de l'année; encore pendant ce temps des brouillards épais en rendent-ils la navigation lente & difficile. Le produit du Canada eſt infiniment ſupérieur à celui des provinces

---

(1) Patates, c'eſt le nom que l'on donne dans pluſieurs endroits aux pommes de terre.

voiſines; mais celles-ci n'ayant pas les mêmes difficultés à éprouver, & les tranſports pouvant s'y faire preſque ſans interruption, elles jouiront toujours d'un avantage décidé.

Les fermes ſont preſqu'entiérement conſtruites en bois; elles ſont compoſées de trois ou quatre chambres, dans l'une deſquelles on met un poële de fer, où on fait un feu ſi violent qu'il ſuffit pour échauffer toutes les autres. Les couvertures ſont faites de planches, & les entre-deux des pieces de bois, ainſi que les crevaſſes, ſont remplis de terre-glaiſe. Quant aux bâtimens extérieurs, ils ſont couverts de paille.

Au-deſſous de la baie de Gaſpey, il y a une île, appellée *Iſle-percée*. Lorſqu'on en approche, elle a l'apparence d'un pan de vieille muraille : c'eſt un rocher eſcarpé d'environ trente braſſes de longueur, dix de hauteur & quatre de largeur; notre pilote nous dit que l'on aſſuroit qu'il avoit été anciennement joint au mont Joli, qui s'éleve ſur la rive oppoſée du continent. Ce rocher a dans ſon centre une ouverture en forme d'arche, à travers de laquelle une petite chaloupe peut paſſer à toutes voiles. C'eſt

de-là, comme vous l'imaginerez aiſément, que ce rocher a pris le nom d'*Iſle-percée*.

Le dernier objet qui peut fixer l'attention avant d'entrer dans le port de Quebec, eſt l'île d'Orléans. Elle eſt belle, grande, & ſituée au milieu du fleuve Saint-Laurent; elle a ſept lieues & demie de longueur ſur deux de travers dans ſa plus grande largeur; elle eſt auſſi fort élevée, ſes bords ſont eſcarpés & couverts de bois. Dans quelques endroits, cependant, le terrein dérive en pente douce vers le fleuve; il eſt découvert, & on y voit des fermes qui ſont abſolument ſur le rivage.

Cette île eſt bien cultivée, & l'œil ſe promene avec plaiſir ſur de grandes maiſons bâties en pierres, ſur des champs de bleds, des prairies, d'excellens pâturages, des bois: On y voit pluſieurs égliſes bien conſtruites; & il y en a qui ſont ſi près du fleuve, qu'en paſſant auprès de cette île ( c'étoit un dimanche matin ) nous entendions la voix de ceux qui chantoient la Meſſe.

Juſqu'à la hauteur de cette île, le fleuve Saint-Laurent a preſque toujours quatre ou cinq lieues de largeur; mais au-deſſus, il ſe

rétrécit si subitement, que, près de Quebec, il n'a pas plus d'un mille. C'est à cela que cette ville doit son nom, le mot indien *Quebeis* ou *Quebec*, signifiant une chose étroite ou qui se rétrécit.

Dès que nous eûmes doublé cette île, & tourné le cap Levy, nous entrâmes dans le havre qui ressemble à une grande baie, car le cap Levy s'étend vers l'île d'Orléans, assez pour cacher le canal méridional, & l'île s'avance de maniere qu'elle ôte la vue du canal septentrional.

En entrant dans ce havre, on est frappé de la beauté, de la grandeur & de la variété des objets qui se présentent à la vue. En face est la ville: sur la droite, on voit la magnifique cataracte de Montmorency, & une perspective de la riviere Saint-Charles; sur la gauche, on a une vue fort étendue du fleuve Saint-Laurent; & au-dessus de la cascade de Montmorency, on découvre des paysages superbes, à plusieurs lieues à la ronde, entremêlés de villages, tels que Beauport, Charlebourg, &c. Je vous donnerai une description particuliere de ces différens endroits, dans ma prochaine. Je suis, &c.

## LETTRE VI.

Quebec, le 27 Octobre 1776.

MON CHER AMI,

Dans la description que je vous ferai de cette province, vous ne devez pas vous attendre à un détail ennuyeux de distances, ou à un compte minutieux des moindres monticules ou ruisseaux qui couvrent ce pays. Je me contenterai de quelques observations générales sur les choses qui me paroîtront le plus dignes de remarque, & à mesure qu'elles se présenteront.

Cette ville, la capitale du Canada, peut, par la singularité de sa position, se vanter d'avoir ce que ne possede aucune autre ville du monde connu, un port d'eau douce, éloigné de cent à cent vingt lieues de la mer, & capable de contenir plus de cent vaisseaux de ligne. Il est bâti en forme d'amphithéatre, sur le penchant d'une péninsule formée par le fleuve Saint-Laurent & la riviere Saint-Charles, & commande une immense étendue

de pays riche, bien cultivé & d'un aſpect magnifique.

Cette ville a eu tant à ſouffrir, pendant le long ſiege qu'elle a ſoutenu l'hiver dernier, que ce que je vous en dirai ne répondra nullement à la deſcription que nous en donne M. Brookes, dans ſon Emilie Montagne. Pluſieurs maiſons ont été détruites par le feu; d'autres ont été raſées, pour ôter des moyens de retraite à l'ennemi; le reſte enfin a été preſqu'entierement ſaccagé par les boulets & par les éclats de bombe, de maniere qu'aujourd'hui elle n'eſt encore preſque qu'un monceau de ruines.

La ville eſt diviſée en deux parties; l'une connue ſous le nom de ville *haute;* & l'autre, ſous celui de *baſſe* ville. Pendant le ſiege, elles étoient ſéparées par une forte barricade; ce qui fut très-heureux pour nous: l'ennemi étant entré dans la baſſe ville, mais ne pouvant s'y maintenir, ils y mirent le feu, & la détruiſirent preſqu'entierement.

Il y a deux communications de la baſſe ville à la haute; l'une, pour les voitures, par une route de forme ſpirale, ſur une monticule très-roide; l'autre, pour les gens

de pieds, qui eſt un eſcalier taillé dans le roc.

Le chemin des voitures, ainſi que les rues, ſont en général preſqu'impraticables pour les gens de pieds, & pour les animaux, le pavé n'ayant pas été rétabli depuis le ſiege. On avoit alors eu la précaution de l'enlever par-tout, afin que les bombes puſſent s'enterrer d'elles-mêmes avant d'éclater, & de diminuer par-là le danger.

Les habitans d'une ville aſſiégée ſont ſûrement bien à plaindre dans tous les temps, mais ici leur poſition étoit plus terrible encore qu'on ne peut ſe le repréſenter : le froid étoit extrême, & ils étoient privés de matieres combuſtibles, & forcés de demeurer dans leurs caves, comme le ſeul lieu où ils pouvoient eſpérer de trouver un abri.

La maiſon du gouverneur eſt ſituée ſur une éminence très-élevée ; & comme elle eſt conſtruite à l'épreuve de la bombe, ceux qui l'habitoient s'y croyoient parfaitement en ſûreté ; ils la ſuppoſoient auſſi hors de l'atteinte du canon, par rapport à ſa grande élévation. Ils eurent cependant lieu d'être convaincus de leur erreur. Un ſoir que la

famille du gouverneur étoit à faire une partie, un boulet pénétra dans la chambre voisine de celle où étoit l'assemblée : cet événement inattendu répandit la consternation dans cette maison, & força tout le monde de se réfugier dans les caves, ainsi que les autres habitans de la ville.

Vous vous souvenez que, quelques mois avant mon départ d'Angleterre, M. W...., qui est un aimable épicurien, disoit plaisamment que s'il étoit obligé de se renfermer dans une seule chambre, ce seroit à la cave. Il étoit alors chez le gouverneur, & son vœu le plus ardent fut exaucé ; la bonne compagnie & le bon vin ne lui manquoient point, & chaque coup de canon que l'on tiroit étoit un signal pour verser une rasade.

Un major qui étoit ici pendant le siege, m'a dit qu'il étoit inconcevable comment la ville avoit pu résister si long-temps, vu l'extrême rigueur de la saison, & les autres difficultés sans nombre que l'on avoit eues à surmonter : il en attribuoit toute la gloire à l'activité intelligente du général Carleton, qui encourageoit sans cesse les habitans, en

quoi consistoit presque toute la force de la garnison.

Le fauxbourg de Saint-Fauxbourg est entiérement détruit, mais on le rebâtit aujourd'hui, ainsi que la basse ville; & quand ces travaux seront achevés, ils ajouteront infiniment à la beauté de la ville. On y voit plusieurs quais, & un endroit commode pour placer les vaisseaux en réparation, que l'on appelle *le Cul-de-Sac;* pendant l'hiver on y met les vaisseaux de roi, pour les garantir du danger qu'ils courroient sur le fleuve, quand la gelée prend, & lors de la débacle. Ce danger est plus grand que vous ne pouvez le concevoir, car si on ne fait pas rentrer à propos les bâtimens dans le Cul-de-sac, ils sont fort endommagés, & quelquefois au point de ne pouvoir être réparés, par les monceaux énormes de glace que le courant entraîne avec lui.

Quebec est aujourd'hui fort incommode pour les étrangers qui n'y trouvent que deux auberges; l'une dans la ville haute, & l'autre dans la basse, encore sont-elles toutes les deux dans l'état le plus pitoyable : on peut

s'y procurer d'aſſez bons repas ; mais les autres commodités y ſont telles qu'il n'y a pas, dans Londres, de cabaret, tel malpropre qu'il ſoit, qui ne leur ſoit préférable ; il n'y a aucun ſervice à attendre des domeſtiques ; vous ne pouvez pas avoir d'appartemens ſéparés, & quinze ou vingt perſonnes ſont obligées de coucher dans une même chambre ; les lits n'y ſont pas à plus de trois pieds de diſtance les uns des autres : privé de ſommeil dans de ſemblables dortoirs, on eſt preſque toujours mal à ſon aiſe pendant le reſte de la journée ; & je puis vous aſſurer que, depuis que je ſuis ici, je n'ai pas encore paſſé une bonne nuit. Les maîtres de ces auberges s'imaginent, malgré cela, que, quand ils vous ont fourni de bons mets & de bon vin, ils ont fait des merveilles. Il faut cependant avouer que ce n'eſt peut-être pas entiérement leur faute, & que, depuis le ſiege, la ville n'a pas encore eu le temps de ſe remettre ſur ſon ancien pied.

Les Canadiens, d'un certain rang, ſont très-polis & fort attentifs pour les étrangers qu'ils reçoivent. Je fus invité à dîner, il y a quelques jours, chez un des principaux

négocians de la ville, un M. Roberdeau. Le dîner étoit tout entier à la françoise, & préparé avec la plus grande délicatesse; mais telle est l'opiniâtreté de mon estomach breton, qu'il ne put trouver aucun des mets à son goût: quoique je m'efforçasse de manger, pour faire comme les autres, le maître de la maison s'apperçut que je n'aimois pas ce qui étoit devant moi: il m'observa que je ne faisois que d'arriver, & que, quand j'aurois résidé quelque temps dans le pays, j'aimerois la cuisine françoise; il ajouta qu'il étoit fâché qu'il n'y eût rien dans ce moment, sur la table, qui fut préparé à l'angloise, mais qu'une autre fois, quand il auroit le plaisir de me recevoir, il auroit soin de me tenir du roast beef & du plumb pudding. Lorsque le dessert parut (on n'avoit pas encore enlevé la nappe), je me dédommageai de n'avoir rien mangé à dîner. M. Roberdeau me dit alors: « Si vous n'avez pas mangé, ce n'est pas que la viande vous déplaise, mais c'est que vous êtes un peu comme les enfans, vous préférez les friandises »; & ensuite, craignant que je ne prisse mal la plaisanterie, il changea de propos

propos, &, avec une politesse vraiment françoise, il remplit son verre, ajoutant : « Allons, monsieur, versez, vive le roi d'Angleterre » !

Voulant saisir l'occasion qui se présente de faire partir ma lettre, je remets à une autre fois ce qui me reste à vous dire, & je suis pour toujours votre, &c.

---

## LETTRE VII.

Quebec, le 30 Octobre 1776.

MON CHER AMI,

La maniere précipitée dont j'ai conclu ma derniere lettre, m'ayant empêché de vous donner autant de détails que je me l'étois proposé, sur cette ville, je vais vous rapporter quelques particularités relatives à son siege & à la religion de ses habitans.

La chaussée, par laquelle le général Montgommery fit son attaque, n'a pas plus de vingt-quatre pieds de largeur ; d'un côté, c'est un grand rocher perpendiculaire, &, de l'autre, un précipice escarpé, sans aucune

ouverture, & dont le pied eſt baigné par le fleuve. Cette chauſſée étoit défendue par deux fortes barrieres; &, s'il m'eſt permis de donner mon opinion, il n'y avoit qu'une néceſſité déſeſpérée qui pût juſtifier l'attaque. L'événement le prouva : lorſque l'ennemi ſe fut avancé juſqu'à la premiere barriere, ceux qui la défendoient l'abandonnerent ; après l'avoir forcée, Montgommeri & les ſiens, enflés de ce ſuccès, & pleins d'eſpérance de gagner aiſément la ville ſupérieure, coururent, avec cette intrépidité qui ne connoît point d'obſtacle, juſqu'à la ſeconde barriere; c'étoit-là où on les attendoit, on y avoit caché deux pieces de canon, &, à leur approche, on fit feu : il y en eut un grand nombre de tués & de bleſſés, &, dans leur retraite précipitée, pluſieurs tomberent du haut en bas des rochers. Cette défaite contribua beaucoup à faire lever le ſiege; mais on fut bien près de manquer ce coup important, par l'ardeur des gens que l'on avoit apoſtés pour ſervir les canons ; ce fut avec la plus grande difficulté qu'on les empêcha de faire feu, lorſque l'ennemi attaqua la premiere barriere ; & ſi les pieces

d'artillerie eussent alors joué, le carnage n'auroit pas été si grand, & les Américains n'auroient peut-être pas perdu leur brave commandant. Ce ne fut qu'à force de menaces que les officiers purent contenir les canoniers & les empêcher de tirer jusqu'à ce que l'ennemi ne fût qu'à quelques pas d'eux ; &, comme il s'avançoit en lignes aussi larges que pouvoient le permettre la chaussée, vous pouvez aisément concevoir dans quel horrible désordre il fut jetté.

On vit tomber, dans cette entreprise hardie, un homme qui avoit assez vécu pour se faire une réputation. Montgommeri, son nom sera cité, sans doute, par les Américains, jusques dans les siecles les plus reculés. Il mourut trop tôt pour le bien d'une faction rebelle, à laquelle, par des principes erronnés, il s'étoit trop sincerement attaché. Comme il mérite réellement d'être connu, je vous ferai part de quelques particularités de sa vie que j'ai rassemblées.

Pendant la derniere guerre, il étoit officier attaché à notre service, & s'étoit distingué dans plusieurs circonstances ; lors de la paix il passa sur ce continent, y épousa une

Américaine, & sut, par sa conduite & par ses mœurs, s'attirer le respect & l'estime des habitans, comme s'il eût été leur compatriote. Par son mariage, & le long séjour qu'il avoit fait dans le pays, on le considéroit comme un homme entre les mains duquel on pouvoit confier un commandement, & le congrès le nomma au grade de brigadier général. Il auroit bien voulu d'abord refuser cette commission honorable, sentant de la répugnance, comme né de la Grande-Bretagne, & comme ayant été au service du roi, à porter les armes contre son souverain. Il n'eût malheureusement pas la force de résister aux sollicitations d'une femme aimable, & qu'il idolâtroit, à celles de ses parens & de ses amis; il céda. Quand il eut une fois pris son parti, sa conduite répondit pleinement à la haute opinion que l'on avoit conçue de ses talens & de sa fidélité. Il n'y a pas d'homme qui, ayant vécu si peu de temps dans un emploi, l'ait mieux honoré, & ait rendu des services plus importans.

Quand il se fut laissé entraîner à sacrifier le bonheur, dont il jouissoit dans sa vie

privée, pour entrer au service du congrès ; on cessa de le croire secrettement attaché au parti contraire ( ce que l'on avoit jusqu'alors fortement soupçonné ), & on le considéra comme un homme qui, par des motifs de conscience, avoit pris part dans la cause de la justice. C'est sous ce jour qu'on le regarda pendant sa vie, & c'est ce qui lui mérita l'estime générale après sa mort. Il eut le bonheur singulier de jouir également de la vénération des amis du parti qu'il avoit épousé, & de ceux du parti contraire. Les derniers lui accordoient un mérite infini, tout en blâmant la cause qu'il avoit embrassée, & dont il avoit été la victime. Je dois ajouter à la louange du général Carleton, que, par ses ordres, le corps du malheureux Montgommery fut enterré avec tous les honneurs militaires.

Fort peu de temps après l'attaque dont je viens de faire mention, un soldat américain voulant sortir de son bateau, à Wolfe's Cove ( la calanque de Wolfe ), tomba dans l'eau ; s'étant alors emparé d'un morceau de glace qui flottoit sur l'eau, il grimpa dessus & fut entraîné par le courant. En

D 3

paſſant près de Quebec, tout près du rivage, il fut apperçu par la ſentinelle qui, voyant un homme en détreſſe, appella auſſi-tôt à ſon ſecours : un grand nombre de gens tenterent l'entrepriſe, on amena le glaçon, & on trouva deſſus l'homme ſans mouvement : à l'aide de quelques liqueurs ſpiritueuſes, on le rappella à la vie pour quelques minutes, mais il n'eut que la force de dire que la ville ne ſeroit pas long-temps en notre poſſeſſion, & il expira ſur-le-champ.

A un mille de la ville eſt un couvent, autour duquel il y avoit autrefois un magnifique jardin ; mais le jardin, ainſi que l'égliſe & les tableaux & ornemens qu'elle renferme, ont été fort endommagés. L'ennemi, après s'être emparé du couvent, l'a métamorphoſé en hôpital, & a forcé les religieuſes de ſoigner les malades & les bleſſés. Ce qui fut encore plus contraire à leur religion qu'à leurs deſirs ſecrets, c'eſt que pluſieurs d'entr'elles, après avoir abandonné le couvent, prouverent qu'elles étoient capables de réparer les ravages de la guerre, en produiſant ce qui pourra, par la ſuite, devenir la force & le ſoutien de leur pays.

Il y a plusieurs églises dans chacune des deux villes, mais celles que l'on voit dans la haute ville sont plus belles & ont eu moins à souffrir que celles de la basse ville. La plus grande de ces églises, & à laquelle on peut donner le nom de cathédrale, n'a rien de bien remarquable, si ce n'est le clocher; il est entiérement couvert d'ardoise, & c'est le seul bâtiment, que j'aie observé, qui eut cet avantage, tous les autres n'ayant que des couvertures de bardeau. Cette église est très-ornée dans l'intérieur; la galerie est hardie, légere & bien travaillée, elle est entourée d'une balustrade de fer peinte & dorée, & du plus beau fini; une chose qui paroît singuliere, c'est que la chaire est pareillement dorée & semble avoir exigé plus de travail pour le dessus que pour la partie inférieure. Il y a trois autels magnifiquement travaillés & quelques bons tableaux: cette église n'a ni dôme ni coupole, son plafond est plat & artistement travaillé; le plancher n'y est pas, comme dans la plupart des cathédrales, couvert de pierres, mais de planches, &, en hiver, il en paroît beaucoup meilleur.

Le dimanche, après que le service de l'église romaine est achevé, le gouverneur avec les officiers, les soldats de la garnison, & tous les habitans protestans de la ville, s'y rendent pour assister au prêche. Je vous rappelle cette circonstance par rapport au bruit que fit, en Angleterre, la passation du bill de Quebec, & pour vous prouver qu'il n'existe point d'animosité réelle parmi les habitans, sur les différentes opinions en matiere de religion. Dans les endroits où les Canadiens, qui constituent la plus grande partie des habitans de cette province, n'ont pas voulu se conformer aux principes de notre religion, je crois que le gouvernement ne pouvoit s'empêcher de tolérer la leur. Au temps où l'on passa le bill dont je viens de parler, on jugea à propos de leur faire ce sacrifice pour se les concilier, car alors ils paroissoient indécis sur le parti qu'ils prendroient, & ne savoient s'ils devoient se joindre aux autres provinces, lorsqu'ils déployerent l'étendard de la révolte.

Quant à moi, d'après les conversations que j'ai eues avec plusieurs des principaux habitans, je suis disposé à croire qu'ils n'ont

jamais eu la crainte de voir leur religion ſupprimée, mais que cette idée leur avoit été inſinuée par quelques ennemis ſecrets de la patrie, qui ſont toujours plus dangereux que ceux du dehors.

Malgré tous les avantages de nos loix conſtitutionnelles, malgré que leur religion ſoit tolérée, & qu'ils jouiſſent comme nous du plus grand de tous les biens, de la liberté, les Canadiens n'aiment pas le gouvernement anglois, & ſe remettroient volontiers ſous la domination de la France. Je ſuis certain qu'ils ſe rangeroient dans ce moment du côté des Américains, ſi nous n'avions pas dans cette province des forces auſſi impoſantes.

La garniſon de cette ville, & quelques habitans de Montréal, ſont ſincérement attachés aux intérêts du gouvernement. Leur fidélité & leur courage en ont été une preuve convainquante. Au commencement du ſiege, le général ordonna à tous ceux ſur leſquels il avoit des ſoupçons, de ſortir de la ville, & aucun d'eux n'y eſt revenu depuis.

L'armée revient maintenant des Lacs, &

la garnison consiste aujourd'hui dans le régiment du colonel Maclean, & dans les recrues dernierement arrivés d'Angleterre. On attend de jour en jour le trente-quatrieme régiment, parce que l'armée est sur le point de prendre ses quartiers d'hiver. Les généraux Carleton & Burgoyne sont tous deux dans cette capitale; le dernier mettra sous peu de jours à la voile pour l'Angleterre.

Mon ami, le capitaine W....n, qui s'embarque pour la Grande-Bretagne, vous remettra cette lettre. Il me presse de conclure: je vous écrirai par le premier bâtiment qui partira. Adieu, toujours votre, &c.

---

## LETTRE VIII.

Quebec, le 4 Novembre 1776.

MON CHER AMI,

En visitant deux ou trois des villages voisins de cette ville, je me suis mis en état de vous donner quelques détails sur le pays & sur ses habitans.

Aux environs de Charlebourg & de Beauport, le pays eſt preſqu'entiérement découvert, mais en s'avançant du côté de Lorrette, il eſt plus garni de bois. Il y a une grande quantité de fermes éparſes dans la campagne; & comme elles ſont preſque toutes blanchies au dehors, cela forme un coup-d'œil agréable & tout-à-fait pittoreſque. Ces maiſons n'ont, pour la plupart, que des rez-de-chauſſée, & il y en a très-peu qui aient un étage au-deſſus.

Vous auriez du plaiſir à voir l'extrême propreté qui regne dans les fermes, le ſoin que les Canadiens prennent de leurs troupeaux, & l'attention qu'ils mettent à conſerver tous les uſtenſiles & toutes les proviſions. Ils font maintenant du bois pour l'hiver, tant pour leur propre uſage, que pour en porter au marché; car, quoique la ſaiſon ne ſoit pas encore avancée, il y a déjà eu des chûtes de neige conſidérables. La coupe des bois les occupera pendant le reſte de ce mois, & pendant une partie de celui de décembre. Quand le froid ſera bien établi, on portera le bois à la ville ſur des traîneaux qui gliſſent aiſément ſur la neige;

cette maniere de le transporter est beaucoup plus commode que s'il falloit se servir de charrettes, vu que les routes sont presque impraticables.

Les Canadiens sont, pour la plupart, basanés & de petite taille; leur habillement consiste en une sorte de jaquette, &, quand il fait froid, ils portent une espece de couverture qu'ils attachent autour d'eux avec une ceinture de laine; ils ont, pour la plupart, un bonnet de laine, ou, dans l'hiver, un bonnet de fourrures; leurs queues sont d'une longueur extrême, & dont ils en sont fort orgueilleux. On les voit rarement sans une pipe à la bouche; c'est une habitude qu'ils contractent dès l'enfance: je fus très-surpris, en entrant dans une maison qui renfermoit une nombreuse famille, dont la plus grande partie étoit des enfans, de voir que, depuis le plus jeune jusqu'au pere, ils fumoient tous. J'en vis même un, à peine âgé de trois ans, qui avoit sa pipe comme les autres. Leurs principaux alimens étant d'ordinaire du lait & des végétaux, & ayant, en outre, un grand nombre de jeûnes qu'ils s'imposent par esprit de religion, ils sont

presque tous fort maigres, & d'une constitution foible.

Les femmes sont vives, d'un bon caractere & très-obligeantes; elles sont propres dans leur mise, mais elles n'ont nulle prétention à la beauté. Les hommes sont bien éloignés d'avoir un extérieur agréable; depuis qu'ils ont connu les douceurs du gouvernement anglois, ils sont devenus insolens & opiniâtres. On les offense aisément, & lorsqu'ils se croient insultés, leur cri est : *Je vais le dire au général Carleton.* Ce général est d'un caractere si doux & si affable qu'il prête toujours l'oreille à leurs plaintes, & il est continuellement ennuyé par le récit des différens les moins importans qui s'élevent parmi ces gens naturellement querelleurs : ils s'imaginent que leur gouverneur est obligé de les écouter, & sur-tout d'entendre les plaintes des seigneurs de leurs villages. Ce titre de *seigneur de village* n'existe point parmi vous : je puis vous assurer que ceux qui le possedent ici se croient des gens de la premiere importance, & qu'ils sont plus fiers que le premier pair de la Grande-Bretagne.

Ces seigneurs sont les descendans d'of-

ficiers & de gentilshommes qui vinrent s'établir dans cette province, & y obtinrent des terres, lorsque le Canada n'étoit encore qu'une vaste forêt ; n'étant pas capables de les cultiver eux-mêmes, & n'ayant pas des fonds suffisans pour les faire cultiver, ces propriétaires louerent leurs possessions à un prix très-modique ; de maniere qu'avec ces rentes, & ce qu'on appelle ici *droits de moulin & de métairie*, une seigneurie de deux lieues de largeur, & d'une profondeur sans limites, leur rapportent à peine de quoi subsister. Il y a plusieurs fermiers dans ces fiefs, qui, par leur industrie, sont devenus plus riches que leur seigneur même ; malgré cela, ils conservent pour lui le plus grand respect. Ils considerent que ces seigneurs sont descendus d'ancienne noblesse de France, & que Louis XIV donna à leurs ancêtres la permission de faire le commerce sur terre & sur mer, sans qu'ils soient obligés de demander de permission, sans qu'on puisse les troubler dans leurs opérations, enfin sans déroger à leur qualité & à leurs droits. Vous connoissez assez bien les François, pour qu'il ne soit pas nécessaire de vous

dire de quelle maniere ſe conduiſent ces nobles ſi fiers de leur antique origine, & avec quelle hauteur ils traitent leurs inférieurs.

A environ trois lieues de cette ville, il y a un petit village que l'on appelle *Lorette-Indienne*, & qui eſt habité par une tribu d'Indiens. Ils ſont tout-à-fait policés, ont une égliſe, vont régulierement à la meſſe, & ſont ſingulierement adroits à faire de jolis ouvrages en grenailles.

Ces Indiens, qui ſont réellement chrétiens & profeſſent la religion romaine, ont leur égliſe bâtie ſur le modele, & preſque dans les mêmes dimenſions que celle que je vous ai entendu dire que vous aviez vu en Italie, appellée *Caſa Santa*. Ils y ont une image de la Vierge qui, d'après les informations que j'ai priſes, paroît être copiée ſur celle qui exiſte dans la chapelle de *Caſa Santa*. Eſt-ce un effet de l'imagination? eſt-ce un mouvement de dévotion, ou bien, cela provient-il de quelqu'autre cauſe? c'eſt ce que je ne ſaurois définir; mais quand j'entrai dans cette chapelle, j'éprouvai au-dedans de moi un ſentiment de vénération qu'il me ſeroit impoſſible de

décrire. La piété vraie de ces Indiens (que l'on nous repréſente comme ſi féroce, que tout ce que la religion & la morale ont de plus perſuaſif ne ſauroit dompter) ajoutée à l'auguſte obſcurité qui régnoit dans ce lieu, fit, ſur moi, une impreſſion qui devint encore plus forte lorſque j'obſervai avec quelle ferveur & avec quelle humilité ils rempliſſoient les devoirs de leur religion.

Ces Indiens ont avec eux un grand nombre de chiens, & il paroît que ce ſont les ſeuls animaux domeſtiques qu'ils élevent. Ils ſont tous dreſſés pour la chaſſe, & égalent en bonté nos meilleurs chiens : il paroît qu'ils ſont tous de la même eſpece, de couleur rouſſe, ayant les oreilles droites, & la gueule allongée, ſemblable à celle d'un loup. Nous n'avons pas de chiens anglois plus remarquables pour la fidélité, ce qui eſt d'autant plus ſurprenant, que leurs maîtres les nourriſſent fort mal & ne les careſſent jamais.

Comme il m'arrivera, par la ſuite, & ſans doute avant que je revoie ma patrie, de me rencontrer avec des Indiens de différentes nations, & dont les mœurs & les uſages

usages seront encore plus différens, permettez-moi de faire quelques réflexions sur ces gens que l'on appelle sauvages, & sur l'homme civilisé.

Je ne m'arrêterai pas à examiner quelle peut être l'origine & l'antiquité des premiers : c'est un sujet sur lequel on n'a point de données certaines. L'objet de mes recherches sera de tâcher de découvrir si ces peuples, qui n'ont reçu leurs instructions que de la seule nature, sont plus ou moins heureux que nous ; si ces hommes qui ne sont guidés, dans toutes leurs actions, que par une sorte d'instinct, qui passent leur vie à chasser, à manger, à se reproduire & à se reposer, ne coulent pas des jours plus heureux que nous, qui pouvons goûter tous les plaisirs, & varier nos jouissances & nos besoins de mille manieres différentes.

Il existe en nous un sentiment naturel qui nous porte à employer tous les moyens possibles de nous procurer le bonheur. En quoi consiste-t-il ce bonheur? dans l'existence présente, dans l'idée d'une existence future ( je suis persuadé qu'il n'y a pas d'hommes, si sauvage qu'il soit, en qui cette idée ne soit

innée), & dans l'espérance de jouir des biens qui doivent l'accompagner.

Le sauvage n'a jamais de besoins; il ne fait jamais de provisions, parce que la terre & l'eau lui fournissent toutes celles qui lui sont nécessaires; il peut se procurer, dans tous les temps de l'année, du gibier & du poisson. Le sauvage n'a point de maisons pour se mettre à l'abri des injures de l'air; il n'a point d'endroit destiné pour faire du feu, ses fourrures lui en tiennent lieu. Il ne travaille que pour son propre avantage; lorsqu'il est fatigué, il s'abandonne aux douceurs du sommeil. Il connoît peu ces ennuis auxquels des espérances déçues donnent l'être, ces inquiétudes qui ont leur source dans l'ambition ou dans le préjugé. Aussi loin que mes idées peuvent s'étendre, l'Indien n'est point sujet à d'autres maux que ceux auxquels la nature a assujetti tous les mortels.

En quoi donc faisons-nous consister ce bonheur plus grand dont nous prétendons jouir? Notre nourriture est peut-être plus saine & plus délicate, nos habits sont plus commodes, nos maisons nous garantissent mieux de l'intempérie des saisons. Considérons

maintenant le pauvre qui eſt réellement le ſoutien de la ſociété civile ; le grand nombre d'hommes qui, dans tous les états, ſupportent le fardeau du travail : peut-on dire qu'ils ſont heureux, ceux qui, par une ſuite du luxe ou de la police qui ſe ſont introduits dans le gouvernement ſous lequel ils vivent, ſont réduits à un état de ſervitude ? Et ces hommes qui ſe trouvent dans une ſphere plus élevée ; à quels revers ne ſont-ils pas expoſés ? Si vous avez un bien en propre, vous ne ſavez pas juſqu'à quel point vous pouvez l'appeller votre propriété. Vous ſerez, ſelon toute vraiſemblance, obligé d'abandonner une grande partie de ſon produit à l'homme de loi, qui vous indique les moyens de le conſerver, & au collecteur qui vient exiger de vous des impôts arbitraires. Si vous n'avez pas de propriété, comment pourrez-vous compter ſur une ſubſiſtance aſſurée ? Quel art, quel génie peuvent vous mettre à l'abri des viciſſitudes de la fortune, ou vous garantir des pieges que vous tendront des êtres avides de s'enrichir de vos dépouilles ?

Au milieu des forêts de l'Amérique, le

sauvage, s'il éprouve une disette dans le nord, prend sa course vers le sud; & nous, dans nos états policés, nous sommes renfermés dans des limites étroites. Si la famine, la guerre, la peste viennent exercer chez nous leurs ravages, il ne nous est pas permis de nous soustraire, par la fuite, à ces fléaux destructeurs.

Tout le monde est à portée de voir que l'injustice préside trop souvent à la répartition des fortunes & des états; c'est ce qui est à-la-fois & l'effet & la cause de l'oppression. En vain l'habitude, le préjugé, l'ignorance ou l'excès du travail, abrutissent-ils les gens de la derniere classe du peuple, au point de les rendre insensibles à leur avilissement; il n'est point au pouvoir de la religion ni de la morale de les empêcher de voir & de sentir ces arrangemens de convention dans la distribution de ce que nous appellons le bien & le mal; & sans doute vous avez souvent entendu le pauvre élever sa voix vers le ciel, & s'écrier: « Qu'ai-je fait pour mériter de naître dans un tel état d'indigence & de servitude »?

La raison qui nous fait préférer notre con-

dition à celle des sauvages, c'est que la civilisation nous a rendu incapables de supporter quelques maux naturels qu'ils endurent plus aisément, & qu'elle nous a fait connoître des jouissances que l'habitude nous a rendu nécessaires. Pour vous prouver cette assertion, & avec quelle facilité l'homme policé peut s'accoutumer aux usages des peuples sauvages, & rentrer dans l'état primitif, permettez-moi de vous parler de la situation d'un Ecossois qui fut abandonné sur l'île de Fernandez, où il vécut seul : son unique plaisir étoit de pourvoir à sa subsistance, & il étoit si satisfait du bonheur dont il jouissoit, qu'il oublia son pays, son nom, sa langue, & jusqu'à la maniere d'articuler les mots. Après avoir été délivré, pendant quatre années, du fardeau de la vie sociale, il avoit perdu toute idée du passé, & toute inquiétude pour l'avenir.

Le sentiment le plus naturel à l'homme, celui qui se manifeste le premier en lui, c'est le desir d'être indépendant. Vous avez, sans doute, remarqué que l'homme qui possede une fortune modérée est incontestablement plus heureux que le riche qui est

ſans ceſſe gêné par des préjugés, par des uſages qui lui rappellent à chaque inſtant la perte de ſa liberté : c'eſt en cela qu'exiſte trop ſouvent la cauſe des crimes & des ſuicides fréquens.

En comparant l'état des ſauvages à celui des enfans, on pourra aiſément parvenir à réſoudre cette queſtion, qui a été ſi long-temps & ſi chaudement diſcutée par les gens les plus inſtruits : « Si l'état de nature eſt préférable à celui de la vie ſociale » ? Vous conviendrez, ſans héſiter, que, malgré la contrainte de l'éducation, le temps de votre enfance fut, pour vous, le plus heureux de la vie. Rien ne peut plus ſûrement indiquer le bonheur dont jouiſſent les enfans, que cette gaieté habituelle qui brille en eux, auſſi-tôt qu'ils ſont hors de la férule du maître.

Il eſt encore un autre moyen de décider cette grande queſtion. Demandons à l'homme civiliſé s'il eſt heureux : demandons au ſauvage s'il eſt malheureux ; s'ils répondent tous deux négativement, il ne reſte plus aucun doute.

Que cette comparaiſon eſt humiliante pour

les nations civilisées ! Cette réflexion est d'autant plus douloureuse qu'elle nous rappelle la cause de nos souffrances. Sans doute, il viendra une époque où nous remonterons jusqu'à la source ; les hommes reconnoîtront que cette source existe dans la confusion de leurs idées, dans les défauts de leurs constitutions politiques, dans le caprice de leurs loix, qui se trouvent presque toujours en opposition avec les loix de la nature. Mais, mon cher ami, je crains que vous ne m'accusiez de philosopher hors de propos, ou trop longuement, & je reviendrai, par cette raison, à la description que j'ai commencée de cette province.

Les bois du Canada sont remplis d'une espece de lapins très-gros, qui sont bruns pendant l'été, & deviennent blancs pendant l'hiver ; ce qui est sans doute un effet du froid qui regne dans ce climat, ou de la neige qui y tombe en abondance. Nous y vîmes aussi une grande quantité de perdrix beaucoup plus grosses que les nôtres, & auxquelles les habitans du Canada donnent le nom de faisans ; il y en a de deux sortes. La chair des premieres paroît excellente à

E 4

ceux qui aiment l'odeur du ſpruce (1). Le marché de cette ville eſt abondamment fourni de toutes ſortes de proviſions, de poiſſons, de légumes, &c.

Les endroits les plus favorables pour récompenſer les travaux du laboureur, lui ſont marqués par les productions qui y croiſſent naturellement. Où l'on ne voit que des pins, des ſapins & des cedres, le terrein eſt humide & ſablonneux; mais dans les lieux où croiſſent le chêne, l'érable, le hêtre, le charme, l'orme, l'hickory, & les ceriſiers de la petite eſpece, on eſt ſûr de trouver à ſe dédommager de la peine que l'on ſe donne pour abattre les bois & défricher le terrein, & il produira d'abondantes récoltes, ſans qu'il ſoit néceſſaire d'y mettre aucun engrais.

Le paquebot met à la voile cet après-midi, & j'ai pluſieurs lettres à écrire. Je ſuis par conſéquent obligé de remettre à ma prochaine, la ſuite de mes remarques;

---

(1) Le ſpruce, autrement le ſapinette noir d'Amérique, porte une odeur très-forte. On fait avec ſes branches une bierre très-ſaine.

c'eſt pourquoi, vous m'excuſerez de vous quitter ſi promptement, & de vous tenir en ſuſpens. Je ſuis, &c.

---

## LETTRE IX.

Quebec, le 5 Novembre 1776.

MON AMI,

Obligé de terminer ma derniere lettre avant de vous avoir fait part de toutes mes obſervations ſur cette province, je les reprendrai ſans autre préambule.

La plupart des plantations du Canada fourniſſent amplement à leurs propriétaires tout ce qui peut leur être néceſſaire, & il y en a peu qui ne produiſent du riz, du maïs, de l'orge, du chanvre, du lin, du tabac, des légumes & des herbes potageres en grande abondance & d'une excellente qualité.

Le pays peut donner un grand nombre d'articles qu'il feroit avantageux de tranſporter aux Indes occidentales. On n'y a fait aucune attention, tant que cettte province a été ſous le gouvernement François; mais

depuis qu'elle eſt en notre poſſeſſion, on en a exporté une grande quantité de farines, de planches & de bois de conſtruction. Il n'y a peut-être pas dans le monde entier un pays qui produiſe plus de bois de différentes eſpeces, & d'une meilleure qualité. Vous pouvez juger, d'après cela, des richeſſes immenſes que l'on peut retirer de cette contrée, puiſque la plus grande partie des terreins qui ne ſont pas cultivés ſont couverts de bois.

Lorſque j'arrivai dans ce pays, je fus ſurpris de la hauteur extraordinaire des pins, des ſapins & des cedres, qui ſont en même temps d'une groſſeur énorme. Il y a deux ſortes de pins qui produiſent également de la réſine. Les pins blancs donnent tout au haut de l'arbre une eſpece de champignon que les Canadiens adminiſtrent dans les cas de diſſenterie. Les pins rouges contiennent plus de réſine; ils ſont plus peſans & ne deviennent pas auſſi épais; dans les endroits où ils portent des fleurs, on peut être aſſuré que le ſol eſt très-bon pour la culture du froment.

Il y a pluſieurs eſpeces de ſapins qui s'é-

lèvent à une très-grande hauteur, & peuvent faire des mats magnifiques, ou être employés à toutes ſortes d'ouvrages de charpente.

On diſtingue auſſi deux ſortes de cedres, l'un blanc & l'autre rouge. Le cedre blanc eſt celui qui devient le plus gros; ſon odeur eſt dans les feuilles, tandis que celle du cedre rouge eſt dans le bois, & paroît beaucoup plus agréable. C'eſt avec ce bois que les Canadiens font leurs paliſſades, & preſque tout le bardeau qui couvre leurs maiſons, à cauſe de ſon extrême légéreté.

Dans tout le Canada, on trouve deux eſpeces de chênes, le blanc qui croît dans les terreins bas & marécageux, & le rouge qui ne ſe plaît que dans les terres ſeches & ſablonneuſes.

Il y a trois ſortes de noyers, l'une dont le bois eſt dur; la ſeconde dont le bois eſt plus tendre; & la troiſieme qui porte une écorce très-épaiſſe. Le noyer à bois dur porte une petite noix très-bonne au goût, mais fort aſtringente; ſon bois n'eſt bon qu'à brûler. La ſeconde eſpece produit une noix très-groſſe, dont la coquille eſt fort dure & l'amande excellente: le bois de cet arbre

est fort curieux ; il est presque incorruptible dans la terre & dans l'eau, & ce n'est qu'avec peine que le feu peut le réduire en cendre ; les Canadiens s'en servent pour faire leurs cercueils. La troisieme espece de noyer produit une noix qui est extrêmement amere, mais dont on tire une huile excellente, dont les habitans se servent pour leurs lampes.

Il y a une grande quantité d'ormes & de hêtres qui croissent dans ces forêts immenses, & on trouve dans les endroits les plus fourrés beaucoup de cerisiers & de pruniers.

On y voit un nombre infini d'autres especes de bois ; mais comme je ne suis pas naturaliste, vous m'excuserez si je ne vous donne pas la description exacte de toutes les différentes especes. Des personnes qui se sont principalement attachés à cette recherche, & qui avoient tous les talens nécessaires pour y réussir, n'ont pas pu parvenir à en décrire la moitié. Je terminerai cette longue description d'arbre, en vous disant un mot de l'érable qui a plusieurs propriétés précieuses.

L'érable produit, en quantité, une liqueur froide, rafraîchissante & agréable au goût. Les Canadiens en font un sucre qui est très-pectoral, & dont ils font usage pour la toux. On trouve plusieurs autres especes d'arbres d'où découle une liqueur que l'on peut convertir en sucre, mais aucune n'en donne en aussi grande abondance que l'érable.

Le bétail que l'on trouve dans les fermes des habitans de cette province, consiste ordinairement en vingt ou quarante moutons, dix ou douze vaches, & cinq ou six bœufs que l'on met à la charrue. Ce bétail est, en général, petit, mais d'un goût excellent. Les habitans, depuis qu'ils sont passés sous la domination angloise, vivent dans une aisance inconnue aux gens de la campagne en Angleterre; ils améliorent leurs fermes, & s'enrichissent avec une vîtesse surprenante. Avant le commencement de la guerre, ils exportoient de grandes quantités de grains dans les provinces voisines, & aux Indes occidentales; mais lorsqu'ils étoient soumis à la France, ils étoient tellement opprimés par leurs seigneurs, qu'ils ne cultivoient jamais plus de grain qu'il ne leur en falloit

pour eux, pour leurs gens & les animaux de la ferme. S'ils récoltoient plus que ce qui leur étoit néceſſaire, les ſeigneurs s'en emparoient auſſi-tôt *pour l'uſage* du gouvernement. Les Canadiens étoient alors, par cette raiſon, fort indolens; mais aujourd'hui qu'ils peuvent jouir des fruits de leurs travaux, ils ſont devenus fort laborieux.

Je ſuis allé voir hier la chûte d'eau de Montmorency, qui eſt réellement magnifique. Sa largeur n'eſt pas de plus de cinq à ſix toiſes, & ſa hauteur perpendiculaire eſt de cent vingt pieds. La chûte peſante d'un volume d'eau auſſi immenſe occaſionne à l'entour un brouillard fort épais qui retombe en pluie continuelle : deſirant l'examiner avec toute l'attention poſſible, je m'étois approché juſqu'à ſix toiſes de cette chûte, lorſqu'un coup de vent renvoya ſur moi une partie du brouillard, & en moins d'une minute, je fus auſſi mouillé que ſi j'avois marché pendant une demi-heure, expoſé à une violente pluie d'orage. Ce petit inconvénient ne m'empêcha pas de chercher à ſatisfaire ma curioſité; mais il m'arriva, ce qui n'eſt que trop ordinaire aux gens

qui pourſuivent une choſe avec ardeur, je n'eus pas la ſatisfaction d'être récompenſé de ma peine comme je l'avois eſpéré. Etant parvenu à l'endroit où je voulois arriver, entre le rocher & le volume d'eau qui tomboit d'une hauteur ſi prodigieuſe, au lieu de voir le coup-d'œil magnifique auquel je m'attendois, je me trouvai enveloppé du brouillard épais formée par les éclabouſſures, pouvant à peine appercevoir ma main lorſque je l'étendois, & dans le danger d'être noyé, ſi je fuſſe reſté cinq minutes, ou que le vent eût changé. Le bruit que faiſoit l'eau en tombant étoit tel qu'un officier qui m'avoit accompagné étoit obligé de crier de toutes ſes forces pour que je puſſe entendre ce qu'il me diſoit. Ce bruit ſe fait quelquefois entendre juſqu'à Quebec, qui eſt à deux lieues au ſud de cette chûte, &, quand cela arrive, on eſt aſſuré d'avoir bientôt un vent fort du nord-eſt.

Ce qui eſt bien ſingulier, c'eſt qu'on s'imagineroit que cette chûte ſi abondante, qui ne tarit jamais, devroit être produite par quelque grande riviere. C'eſt le contraire; elle provient d'un chétif ruiſſeau qui, dans

quelques endroits, a à peine assez d'eau pour monter jusqu'à la cheville du pied ; il coule sans discontinuer & prend sa source dans un joli lac qui est à douze lieues de distance de la cascade.

J'ai visité les campagnes d'Abraham pour y examiner les débris du camp des ennemis, & je ne pus m'empêcher de faire la comparaison entre ceux qui ont abandonné ces plaines depuis si peu de temps, & ceux qui en étoient les possesseurs quand le brave Wolf tomba frappé du coup mortel. Je donnai un soupir à la mémoire de ce guerrier intrépide, qui, dans un âge si peu avancé, s'étoit déjà acquis l'estime & l'admiration des hommes ; de ce héros qui, même en rendant le dernier soupir, ajoutoit aux conquêtes & à la gloire de l'empire britannique.

Je déplorai encore le destin malheureux d'un officier distingué, quoique notre ennemi ; du brave Montgommery, qui commandoit les troupes qui vinrent assiéger Quebec, & dont je vous ai parlé dernièrement. Il possédoit toute l'ardeur du héros, il se précipitoit avec intrépidité dans les endroits

endroits les plus dangereux, & il rencontra la mort où il se flattoit de triompher. Victime de faux principes, entraîné dans la révolte par des ambitieux intéressés, son courage & sa mort eussent fait honneur à une meilleure cause!

On fait ici, dans ce moment, les provisions pour l'hiver. Si vous voyiez l'immense quantité de trains de bois que l'on flotte sur le fleuve, vous ne pourriez jamais vous persuader qu'il soit possible de la consommer. On m'assure cependant que ce n'est qu'une très-légere portion de ce qui doit arriver. D'après cela, il n'est pas surprenant que l'on ait été obligé d'abattre des maisons pour se procurer du bois de chauffage l'hiver dernier, tandis qu'on faisoit le siege.

Les Européens doivent nécessairement être effrayés de la rigueur de la saison, quand ils examinent les précautions que prennent les Canadiens pour s'en garantir, & le soin avec lequel ils collent du papier autour de leurs fenêtres, & bouchent toutes les crevasses, & jusqu'aux moindres fentes par où le froid peut pénétrer.

Au lieu d'avoir, comme nous, des che-

minées, ils font usage de poëles de fer qui doivent être très-mal-sains. J'entrai, il y a quelques jours, dans une chambre où il y en avoit un allumé, mais je n'y restai pas cinq minutes sans être saisi d'un mal de tête insupportable, que je ne puis attribuer qu'à l'air sulphureux qui émane de ces poëles. Je suis persuadé que c'est à cet usage que les Canadiens doivent cette constitution débile qu'ils ont tous. L'habitude triomphe de tout, & j'espere qu'avec le temps, je pourrai me réconcilier à cette maniere de se chauffer.

Tous les bâtimens qui sont ici se préparent à remettre à la voile pour l'Angleterre, de peur que le fleuve, venant à se geler, ne les retiennent plus long-temps qu'ils ne voudroient.

Je me suis rendu, cet après-dîner, sur les remparts, pour voir partir la frégate l'*Appollo*, qui transporte le général Burgoyne en Angleterre. Ce général emporte avec lui, j'en suis sûr, les vœux ardens de tous les individus qui composent l'armée, pour sa sûreté & pour son heureuse arrivée. Ce brave officier unit à la dignité de son emploi, &

à cette attention exacte & si nécessaire pour la discipline militaire, la bonté, l'humanité, la douceur qui doivent le rendre cher à tous ceux qui ont le bonheur de servir sous ses ordres. Quant à moi, je dirai volontiers avec Shakespéar « : Puissent les vents, accourir de tous les coins de l'univers, caresser ses voiles, & guider tranquillement son navire vers le port »!

Je conservai mon poste autant de temps que je pus distinguer l'*Appollo* qui, favorisé d'un bon vent, descendoit majestueusement le fleuve & fut bientôt hors de la portée de la vue. Vous ne sauriez croire combien je me suis senti affecté. J'avoue que, plus d'une fois, je me suis surpris à envier le sort de ceux qui navigoient sur son bord. Cette idée réveilloit en moi une foule de souvenirs tendres que l'homme sensible ne doit pas désavouer. Treve à ces idées chagrinantes : je ne suis pas encore parvenu à l'instant de soupirer après mon pays, après mes amis; &, pour ne pas m'appesantir sur ce sujet, je finis en vous assurant, &c.

---

## LETTRE X.

Montréal, le 16 Novembre 1776.

MONSIEUR ET CHER AMI,

Je ſuis arrivé bien portant à Montréal, après une marche extrêmement ennuyeuſe, de près de trois ſemaines, ce qui eſt un aſſez bon apprentiſſage pour un jeune ſoldat.

Comme nous ne pouvions pas faire beaucoup de milles par jour, vu la rigueur de la ſaiſon, le mauvais état des chemins & le peu de longueur des jours, je me trouve en état de vous donner quelques détails ſur le pays qui ſe trouve entre Quebec & cette ville.

Les deux côtés de la riviere ſont parfaitement bien cultivés, & forment des perſpectives très-agréables. La plupart des fermes ſont bâties tout-à-fait ſur le bord de l'eau. Elles ſont ſituées à une certaine diſtance les unes des autres, de maniere que le fermier a ſon terrein parfaitement diſtinct de celui

de ses voisins. Si une ordonnance rendue en 1745, lorsque le pays étoit sous le gouvernement de la France, eût eu son exécution, on n'auroit vu qu'une rue de Quebec ici. Cette ordonnance défendoit aux Canadiens de donner à leurs plantations plus d'un acre & demi de largeur, sur trente ou quarante de profondeur. Les héritiers oisifs n'auroient pas alors attendu si tranquillement la mort de leurs parens. Ils auroient été forcés de former de nouvelles plantations, & des forêts immenses n'auroient pas long-temps séparé les habitations les unes des autres.

Cette indolence étoit-elle alors dans leur caractere, ou provenoit-elle de la rigueur de leur gouvernement? c'est ce que je ne déciderai pas; mais ils paroissent n'être plus les mêmes aujourd'hui. Ils sont devenus actifs, industrieux; & je les ai vu, dans plusieurs endroits, occupés à abattre les bois, pour former des plantations nouvelles.

La plupart des fermes sont bâties en pierres: elles sont composées de trois ou quatre chambres, dans l'une desquelles se trouve un poële construit, à peu de chose

près, comme ceux dont j'ai déjà eu occaſion de vous parler. On voit, à côté de quelques-unes, des vergers qui y ſont adjacens, mais c'eſt dans le plus petit nombre, toutes ont un très-bon jardin potager.

De trois lieues en trois lieues on trouve une égliſe avec une eſpece de petit village compoſé du presbytere, de l'auberge, de l'école pour les garçons & pour les filles, & de quelques maiſons appartenantes à des négocians; mais ces bâtimens ſont tellement épars, & en ſi petit nombre, qu'en les voyant vous pouvez à peine vous former l'idée d'un village. Le commerce eſt regardé, par tous les deſcendans des nobles, comme dégradant: les habitans qui ont quelque degré d'alliance avec les ſeigneurs du pays, quoique ne croyant pas déroger en labourant, en ſemant, en récoltant ſur leurs habitations, s'imagineroient être déſhonorés s'ils ſe livroient à quelques profeſſions méchaniques, ou s'ils trafiquoient. Cependant, une choſe qui me cauſa beaucoup de ſurpriſe, fut de trouver que le principal habitant de chaque village, qui, ordinairement, ſe qualifie de noble, étoit le maître

de poste, & le seul aubergiste de l'endroit. Cette noblesse qui ne veut pas commercer ne croit pas déroger en fournissant le gîte & la nourriture aux voyageurs, à leurs domestiques & à leurs chevaux. Je me souviens que vous m'avez dit que pareille chose existoit dans beaucoup d'endroits de l'Italie.

Entre chaque église ou village, on trouve des croix placées sur le côté de la route qui est parallele au bord du fleuve; on en voit de même par tout le Canada : elles sont faites de bois, d'environ quinze ou vingt pieds de hauteur & d'une grosseur proportionnée. Dans le côté qui regarde la route, il y a un trou carré où sont placés des figures de cire représentant notre Sauveur ou la sainte Vierge avec l'enfant Jésus dans ses bras; un carreau de vître ferme cette ouverture, & empêche que l'image ne soit endommagée par le mauvais temps. Ces croix sont ornées de tous les instrumens que l'on suppose que les juifs employerent pour crucifier notre Seigneur, tels qu'un marteau, des tenailles, des clous, une éponge, &c. On voit au haut de plusieurs de ces croix la figure d'un coq; cela m'a paru assez sin-

gulier, car cet animal n'a aucun rapport avec la crucifixion. On a vraisemblablement voulu faire allusion au chant du coq, quand Saint-Pierre nia, par trois fois, qu'il connût Jésus.

Ces croix, quelque bonne que soit l'intention de ceux qui les y ont placées, sont très-incommodes pour les voyageurs qui ne sont pas tout-à-fait aussi superstitieux que les Canadiens; elles occasionnent des délais fort incommodes, sur-tout quand le temps est mauvais; car, lorsque les conducteurs des caleches, qui sont ouvertes à-peu-près comme nos cabriolets, arrivent auprès d'une de ces croix, ils descendent ou de cheval ou de voiture, s'agenouillent & font une longue priere, quelque temps qu'il fasse.

La maniere ordinaire de voyager est de se servir de ces caleches. Le cocher de celles qui sont conduites par la poste se met sur le devant, &, quelque pressé que vous soyiez d'arriver, il mettra pied à terre à chacune des croix, & fera son adoration usuelle.

Un jour, pendant la marche, nous fûmes envoyés en avant, le capitaine Grattan, que vous connoissez si aimable, & moi,

pour marquer les logis. Afin d'aller plus vîte, nous prîmes une chaise de poste ; le temps étoit si froid que nos doubles fourrures pouvoient à peine nous garantir d'être gelés. Nous avions à peine fait un mille lorsque nous parvînmes à une croix ; le cocher s'arrêta aussi-tôt & mit pied à terre, nous lui en demandâmes la raison, & il nous dit que ce n'étoit que pour faire *une petite priere. Cette petite priere* dura au moins cinq minutes, après quoi il remonta sur son siege : nous nous plaignions d'être presque morts de froids, lorsqu'il nous assura qu'il alloit se dépêcher. Après avoir pris sa pipe & poussé deux ou trois bouffées de fumée, il fouetta ses chevaux & nous mena d'un train à réparer la perte du temps. Un mille & demi plus loin, une seconde croix se présenta : nouvel arrêt, il voulut descendre pour faire encore *une petite priere ;* mais comme nous nous y opposâmes, il nous demanda seulement le temps de faire un signe de croix, le fit à la hâte, & nous partîmes comme un trait. Nous n'avions pas trop à nous plaindre, nous roulions avec une vîtesse incroyable, & nous ne tardâmes

pas à arriver dans le village auquel devoit ſe terminer notre courſe.

Je conclus, trouvant une occaſion de faire partir cette lettre ; malgré le peu de choſes qu'elle contient, elle vous prouvera que je ſuis toujours en bonne ſanté, que je ne vous oublie pas, & elle vous tranſmettra les aſſurances de l'attachement inviolable avec lequel je ſuis, &c.

---

## LETTRE XI.

De Montréal, le 20 Novembre 1776.

MON CHER AMI,

Je reprendrai mes obſervations, & je vous ferai part des dernieres circonſtances de ma route de Quebec ici.

A la moitié du chemin de Quebec à Montréal, ſe trouve une ville appellée *Trois-Rivieres*. Elle prend ſon nom de trois rivieres qui s'y réuniſſent & ſe jettent dans le fleuve Saint-Laurent. Avant de vous parler de cette ville, vous me permettrez de vous rapporter

une petite histoire qui nous arriva, à l'instant même où nous entrâmes dans la ville. A un demi-mille environ de cet endroit, nous fûmes frappés d'une odeur si forte & en même temps si désagréable que nous en étions presque suffoqués. Nous en fûmes incommodés jusqu'aux portes des Trois-Rivieres. Nous étant informés d'où pouvoit provenir cette odeur presqu'insupportable, nous apprîmes qu'elle étoit produite par un animal que les Canadiens appellent *l'enfant du diable* ou *la bête puante*. Lorsque cet animal est attaqué, il laisse aller son urine qui porte l'infection jusqu'à une grande distance, & c'est de-là qu'il tire son nom. Cette légere imperfection à part, c'est un animal magnifique, de la taille d'un chat, & qui porte une superbe fourrure, d'un gris obscur, ayant, sur le dos, une raie d'une blancheur éblouissante, qui va de la tête à la queue; cette queue est très-garnie, semblable à celle d'un renard, & torse comme celle d'un écureuil. Celui-là avoit eté poursuivi par quelques chiens que les soldats avoient avec eux, & qui le forcerent de traverser le chemin.

La campagne des environs de la ville eſt très-agréable, & l'on y voit pluſieurs maiſons bien bâties; elles ont cependant été fort endommagées par les Américains quand, cet été, ils abandonnerent le pays après avoir été battus, & que leur armée eut été miſe en déroute. Ce lieu ſert de quartier d'hiver aux troupes allemandes, ſous les ordres du général Reideſel. Il commande pareillement le diſtrict entre Quebec & Montréal.

Cette ville, par rapport aux trois rivieres qui s'y réuniſſent, eſt très-fréquentée par différentes nations indiennes. Elle a été bâtie dans l'intention d'attirer principalement ceux qui habitent le nord. On avoit tout lieu d'eſpérer de la voir devenir la ſeconde de la province, mais le commerce de fourrures en fut bientôt enlevé pour être tranſporté à Montréal, qui eſt de quelques lieues plus voiſin des nations indiennes; & quoique nous ayions pluſieurs marchés ſur le lac Ontario & ſur le lac ſupérieur, Montréal conſervera toujours ſon importance, comme étant l'endroit où les navires peuvent arriver plus facilement pour y prendre les

fourrures que l'on veut exporter en Angleterre. La ville des Trois-Rivieres a maintenant perdu tous ses avantages mercantiles, & n'est plus supportée que par les voyageurs qui se rendent d'une ville dans l'autre, & passent par celle-là.

Il y a plusieurs églises, & deux couvents, dont les religieuses sont regardées comme les plus adroites de tout le Canada. Elles s'occupent à faire des ornemens de fantaisies, des ouvrages à l'aiguille, & des bagatelles curieuses.

Pendant mon séjour aux Trois-Rivieres, il y vint plusieurs Indiens du pays des Illinois, accompagnés d'un interprête, pour nous informer que les principaux du pays s'y rendroient au printemps, & prendroient les armes en faveur de *leur bon frere qui réside au-delà des eaux*. Parmi ces Indiens, j'en vis un qui avoit, attachée autour de son cou, une image de la vierge tenant l'enfant Jésus dans ses bras. Je fus d'autant plus étonné qu'il étoit d'une nation que l'on regarde comme très-féroce, & que les missionnaires françois avoient en vain tenté de convertir à la foi chrétienne; j'en demandai la raison

à l'interprête qui me répondit que, dans quelques escarmouches qui avoient eu lieu entre les Illinois & les Canadiens, parmi d'autres effets, cette image étoit tombée entre les mains des premiers. Quelque temps après, un missionnaire françois (il s'en trouve un grand nombre qui voyagent dans l'intérieur du Canada, pour entretenir des liaisons d'amitié avec ses habitans, & les convertir au christianisme), rencontra, par hasard, l'homme qui se paroit de cette relique, & il lui en témoigna sa surprise : la maniere dont il manifesta son étonnement fut telle qu'elle excita la curiosité du pauvre sauvage; il demanda au missionnaire ce que représentoit cette image, & celui-ci flatté de la question qui le mettoit à même de parler de religion, lui répondit qu'elle représentoit la mere de son Dieu, & que l'enfant qu'elle tenoit dans ses bras étoit Dieu lui-même qui s'étoit fait homme pour le salut de l'espece humaine. Il lui expliqua alors le mystere de l'incarnation, l'assurant que, dans tous les dangers où se trouvoient les chrétiens, ils invoquoient cette mere sainte, & qu'elle manquoit rarement de les délivrer. L'Indien

prêta attentivement l'oreille à ce discours; & ensuite il se retira.

Etant quelques jours après à la chasse, à l'instant même où il venoit de décharger son fusil sur un daim, un Indien *Outagami*, dont la nation étoit alors en guerre avec celle des *Illinois*, sortit d'une embuscade où il s'étoit caché, & le coucha en joue. Dans cette situation effrayante, l'Illinois se rappella ce que le missionnaire lui avoit dit de la mere de Dieu, & il invoqua sa protection. L'Outagami voulut en vain lui lâcher son coup, l'arme ne fit pas feu; il amorça & arma de nouveau, mais aussi inutilement; le fusil rata cinq fois, ce qui donna à l'Illinois le temps de recharger le sien, & de mettre en joue son adversaire qui aima mieux se rendre prisonnier que d'être tué. Depuis ce temps, il n'est jamais sorti de son village sans avoir sur lui cette sauve-garde qui, à ce qu'il imagine, le rend invulnérable. Il n'y a pas de doute que ce ne soit cet événement qui l'ait déterminé à embrasser la religion chrétienne, & à se soumettre à la persuasion de Rome. Je le suivis jusqu'à la grande église, où, en entrant, il prit

de l'eau-benite, & fit un ſigne de croix. Il ſe mit enſuite à genoux, & pria avec autant de ferveur que le plus dévot des Canadiens. Mais revenons à mon ſujet.

La route, depuis Quebec juſqu'ici, ſuit à-peu-près le fleuve que l'on ne perd pas un inſtant de vue, & le plus ſouvent on longe le rivage : elle eſt, par cette raiſon, très-agréable pour les voyageurs, & principalement en été, où un vent frais, qui ſouffle conſtamment du fleuve, rafraîchit l'air.

Depuis Quebec juſqu'aux Trois-Rivieres, le fleuve Saint-Laurent eſt extrêmement large, &, dans cet endroit, il forme un beau lac, nommé le lac Saint-Pierre, dont l'étendue eſt ſi vaſte que l'œil ne peut atteindre juſqu'à l'autre rive : on ne diſtingue qu'un immenſe volume d'eau, ſemé de quelques îles, entre leſquelles naviguent continuellement une infinité de petits bâtimens, ce qui en rend la vue tout-à-fait délicieuſe. La marée ne ſe fait pas ſentir au-delà de ce lac qui ſe termine à quelques lieues au-deſſus des Trois-Rivieres. On n'y retrouve plus que le fleuve qui court avec une étonnante

rapidité,

rapidité, & au point de faire sept ou huit milles par heure. On a peine à se persuader que ce soit le même fleuve, car ou la marée monte, il fait à peine plus de quatre milles à l'heure; & de l'instant où son courant n'est plus gêné par le flux, sa rapidité augmente tellement, qu'à la hauteur de Montréal, elle parcourt plus de dix milles dans le même espace de temps. Il en résulte que sa navigation est extrêmement difficile, & qu'il n'y a qu'au moyen d'un vent très-fort & favorable, en déployant toutes les voiles, que l'on peut parvenir à le remonter. Il y a des bâtimens qui, ayant vent contraire, & seulement de légeres brises, ont été aussi long-temps à remonter des Trois-Rivieres à Montréal qu'ils avoient été à faire la traversée de l'Angleterre à Quebec.

La rapidité du courant rend le passage du fleuve non-seulement désagréable, mais dangereux. Si l'on n'a pas un pilote extrêmement habile, on court risque d'être emporté à une lieue & plus de l'endroit où l'on se propose d'aborder. Vous seriez surpris de l'adresse avec laquelle les Canadiens manient leurs piroques; mais les Indiens en

déploient encore bien davantage avec les leurs qui ſont conſtruites d'une maniere infiniment plus légere. Comme ces deux eſpeces de piroques ſont d'un très-grand uſage dans ce pays, je tâcherai de vous les décrire de maniere à ce que vous puiſſiez vous en former une idée exacte.

Les canots que les Canadiens emploient ſont appellés canots de bois, étant creuſés à même le tronc de l'orme rouge : on en voit d'aſſez grands pour pouvoir contenir vingt perſonnes.

Les piroques des Indiens ſont conſtruites avec l'écorce du bouleau, & on les appelle piroques de bouleau. Ils en joignent les différentes parties avec un fil formé avec l'intérieur de la même écorce, & les enduiſent avec une poix, ou, pour mieux dire, avec une matiere bitumineuſe, reſſemblante à la poix, afin de les empêcher de faire eau ; ils en forment les côtes de branches d'hikory. Ces piroques different de grandeur, les unes ne ſont faites que pour contenir deux perſonnes, & les autres peuvent en recevoir juſqu'à trente.

Les Indiens conduiſent aiſément ces légeres

barques, par le moyen de leurs pagaies; &, quand ils marchent avec le courant, leur vîtesse est prodigieuse; un seul coup de rame suffit pour leur faire faire deux fois la longueur de la piroque. Ce fut dans une piroque de bouleau que le général Carleton, accompagné d'un aide-de-camp, passa à travers la flotte ennemie, lorsqu'il quitta Montréal pour aller mettre Quebec dans un meilleur état de défense.

Ne voulant pas manquer l'occasion que m'offre un officier qui part pour Quebec, & qui se charge de ma lettre, je suis obligé de conclure. Vous y découvrirez facilement la main & le style du jeune voyageur, à qui tout ce qu'il rencontre de nouveau fait ouvrir de grands yeux; tout ce que je desire est qu'elle vous procure un quart-d'heure d'amusement. Je suis, &c.

---

## LETTRE XII.

De Montréal, le 26 Novembre 1776.

MONSIEUR ET CHER AMI,

Avant de vous faire la description de cette ville, je vous parlerai de l'île sur laquelle elle est située, & d'où elle tire son nom.

Cette île, qui a environ dix lieues de longueur sur quatre de largeur, est formée par le fleuve Saint-Laurent. Au centre se trouvent deux grandes montagnes, qui sont les premieres que l'on apperçoit sur la rive septentrionale du fleuve, & auxquelles les premiers qui pénétrerent dans ce pays, donnerent le nom de *Monts-Royaux;* l'île prit de-là le nom de *Mont-Royal*, & ensuite, par corruption, celui de *Montréal.*

De tous les pays adjacens, on convient qu'il n'y en a pas dont le climat soit aussi doux, aussi agréable, & le sol aussi fertile. Avec tant d'avantages naturels, n'est-il pas surprenant de la voir si peu habitée & si

mal cultivée. Excepté à deux ou trois milles autour de la ville, le pays est couvert de bois, & on n'y voit que très-peu de plantations.

Une chose qui n'est pas moins remarquable, c'est que cette île en contient une plus petite, d'environ trois milles de longueur, & d'un demi-mille de largeur, formée par deux saignées du fleuve Saint-Laurent. Sur cette petite île, appellée *l'Isle de Jésus*, on a abattu presque tous les bois, & on a bâti une petite église, & quelques maisons qui font un très-joli point de vue, en les regardant de Montréal. Elle est située de maniere que vous ne pouvez pas faire beaucoup de chemin, dans quelque direction que ce soit, sans rencontrer *l'Isle de Jésus*, ce qui fait une agréable diversion pour l'œil du voyageur, fatigué de n'avoir apperçu, jusques-là, que des arbres.

Il est très-difficile de gravir les deux montagnes dont je viens de vous parler, & de parvenir jusques sur leur sommet; mais lorsqu'on l'a atteint on est amplement dédommagé de ses peines, & des dangers que l'on a bravés, par la perspective magnifique

qui s'offre de tous côtés à la vue. On domine l'île entiere & le pays adjacent, à plusieurs lieues à la ronde. On peut même appercevoir de-là les montagnes qui s'élevent au-dessus du lac *Champlain*, & que l'on appelle les *Montagnes-Vertes*, quoiqu'elles soient à près de soixante milles de distance. Ce n'est cependant qu'une vaste forêt que l'on a sous les yeux : la scene n'est diversifiée que par trois objets : la ville de Montréal, le fleuve Saint-Laurent, & les montagnes de Chaniblec. Ces montagnes sont très-belles, &, ce qui les rend encore plus remarquables, c'est qu'elles s'élevent d'un terrein absolument uni, & qu'on n'apperçoit pas une seule monticule à plusieurs lieues à la ronde. Elles sont infiniment plus hautes que les montagnes de l'île de Montréal.

La ville forme un quarré long, partagé en rues régulieres & bien alignées. Il y a plusieurs églises, mais elles se sont ressenties, aussi bien qu'un grand nombre de maisons; des ravages de cette guerre.

Montréal est entouré d'une muraille & d'un fossé à sec, au bout duquel se trouve une forteresse. Il y a plusieurs années que

l'on conſtruiſit les fortifications pour ſe mettre en état de défenſe contre les Indiens; &, depuis le commencement de la guerre, on y a fait des augmentations conſidérables. Cette ville eſt cependant ſituée de maniere à ne pouvoir pas ſoutenir un ſiege régulier, ayant pluſieurs monticules qui la dominent de différens côtés.

Lorſque le Canada fut cédé aux Anglois, Montréal étoit preſque auſſi conſidérable que Quebec, mais depuis, cette ville a ſouffert beaucoup de dommages par le feu. Il eſt même ſurprenant que, dans un moment ou dans un autre, elle n'ait pas été totalement détruite. L'hiver, lorſque les habitans vont ſe coucher, ils ont coutume d'allumer un grand feu dans leurs poëles, & de le laiſſer brûler toute la nuit: ces poëles ſont rouges le matin, & vous pouvez juger, par-là, du danger que courroient les maiſons, quand elles étoient toutes de bois. Il reſte un fort petit nombre de ces anciennes maiſons, excepté dans les fauxbourgs de la ville. Preſque toutes ſont aujourd'hui bâties en pierres.

Les habitans de cette ville, ainſi que ceux

de Quebec, ont été tant de fois exposés au ravage des flammes, qu'ils construisent maintenant leurs bâtimens de maniere à être en sûreté, non-seulement contre le feu, mais encore contre les voleurs qui seroient tentés de s'introduire chez eux. Les précautions qu'ils prennent sont assez singulieres pour mériter votre attention.

La maniere consiste en un étage élevé bâti en pierre; les appartemens sont séparés par des murs si épais que si le feu prenoit dans une des chambres, il seroit impossible qu'il se communiquât aux autres. Le haut de la maison est couvert d'une voute épaisse, &, quand même le toît qui est au-dessus seroit en feu, les flammes ne pourroient pénétrer jusques dans l'intérieur, ni causer aucun dommage. Quebec ayant été plusieurs fois assiégé, les habitans font cette voute à l'épreuve même de la bombe.

Chaque appartement a une double porte, l'une de bois dans l'intérieur, l'autre de fer à l'extérieur; on ne ferme cette derniere que lorsque les gens de la maison vont se coucher. Les fenêtres ont de même de doubles volets. Pour la principale porte de

la maison, cette précaution ne paroît pas encore suffisante, & on ajoute une troisieme porte de fer qui se ferme en-dedans.

Ces portes & ces volets sont faits d'un fer battu qui a près d'un demi-pouce d'épaisseur, & ils sont pleins. Vous vous imaginez, peut-être, que cela doit donner, à la maison, une fort vilaine apparence? Au contraire; comme ils sont la plupart peints en vert, cela contraste très-agréablement avec la blancheur de la maison, qui en acquiert un nouveau lustre.

Les marchands de cette ville sont maintenant très-occupés à faire leurs préparatifs pour expédier les fourrures destinées pour l'Angleterre, avant que l'hiver devienne plus rigoureux. La raison qui les engage à différer si long-temps est qu'ils attendent que tous ceux qui vont en trafiquer avec les Indiens soient de retour; & il y en a plusieurs qui ne font que d'arriver. Les marchands retardent, en général, leurs envois aussi long-temps qu'ils esperent de voir revenir leurs commissionnaires; & ce retard est quelquefois si long qu'ils manquent,

pour cette année, à ſe défaire de leurs marchandiſes.

Les gens qui vont négocier avec les naturels, rencontrent, ſans ceſſe, tant de difficultés, tant de dangers; leur vie eſt ſi ſouvent expoſée, qu'il n'y a que la certitude qu'ils ont d'amaſſer une groſſe fortune, en trois ou quatre voyages, qui puiſſe les déterminer à les entreprendre.

Ils partent au printems, en bande de vingt ou trente perſonnes, & munis de huit à dix grands canots de bouleau. Ils n'ont point de route fixe à prendre; mais ils vont du côté où ils eſperent rencontrer quelques hordes d'Indiens. Ils voguent la plupart du temps ſur les lacs qui ſe trouvent dans les pays élevés. Quelquefois ils portent leurs marchandiſes & leurs canots à travers les torrens qui ſont des ſaignées du fleuve, dont la rapidité eſt augmentée par les deſcentes, ou bien ils gagnent, par terre, d'autres rivieres qu'ils remontent pendant quelques lieues: s'ils ne rencontrent pas d'Indiens, ils reviennent alors ſur leurs pas juſqu'au lac, & pourſuivent leur route vers le couchant.

Les marchandiſes qu'ils emportent avec eux, pour les changer contre les fourrures, conſiſtent principalement en eau-de-vie, en tabac, & en une ſorte de couverture de laine ou ſerge extrêmement épaiſſe. Ils prennent encore des fuſils, de la poudre, des balles, des chaudieres, des haches, des tomahawks, des miroirs, du vermillon & d'autres peintures; & quand un Indien apperçoit parmi ces objets quelque choſe qui lui fait envie, ou dont il a beſoin, il en donnera, en peaux, dix fois la valeur. Mais c'eſt principalement de la poudre, des balles, des peintures, de l'eau-de-vie & du tabac, dont ils ſont curieux.

Ces marchands traverſent, avec une adreſſe & une patience incroyables, les plus grands lacs, & les rivieres les plus larges, portant avec eux leurs marchandiſes juſques dans les endroits les plus reculés de l'Amérique. Ils ſont ordinairement abſens pendant environ trois ans. Avant leur départ, ils font leur teſtament, ils mettent toutes leurs affaires en regle; pluſieurs d'entre ces compagnies, ou quelquefois toute la troupe entiere, ayant été mis à mort par les Indiens qui vouloient,

ou s'emparer de leurs marchandiſes, ou venger la mort de quelques-uns des leurs, due à l'effet des fuſils qui crevent dans leurs mains, & que ces marchands leur ont vendu. C'eſt un événement qui arrive fréquemment, car les fuſils dont ils ſe muniſſent n'ont jamais été éprouvés, & ne ſont pas ſuſceptibles de l'être. Les Indiens n'attendent pas qu'ils rencontrent l'homme qui leur a cédé l'arme meurtriere pour exercer leur vengeance; il leur ſuffit que ce ſoit un de ſes compagnons. Je dois vous obſerver que les fuſils que l'on prend, pour être ainſi troqués, ſont montés d'une maniere très-propre, afin d'attirer les regards de ces pauvres créatures; & très-ſouvent, après avoir tiré cinq ou ſix coups, ils crevent dans la main du malheureux acquéreur qui perd une main, un bras, ou quelquefois la vie. Ceux qui ſont ce commerce doivent certainement être meilleurs juges que moi de ce qui leur convient de faire à cet égard, mais je ne puis m'empêcher de penſer qu'il y a en cela de la cruauté, & même une fort mauvaiſe politique.

Une récompenſe ayant été promiſe à celui

qui découvriroit un paſſage au nord-oueſt de l'Amérique, ou ſi le continent touchoit aux grandes Indes, ſuppoſitions toutes deux très-accréditées par les Européens; pluſieurs de ces marchands ont tâché de trouver quelle étoit la véritable. Comme il ſe fait, chaque année, de nouvelles découvertes, il n'y a pas de doute que l'on ne faſſe auſſi celle-là, ſoit dans un temps, ſoit dans un autre. Celui qui a, juſqu'ici, pénétré plus avant eſt un nommé Henry: il a rapporté avoir voyagé pendant dix jours dans une grande plaine couverte ſeulement d'une herbe fort épaiſſe, de trois à quatre pieds de hauteur, & qu'il avoit rencontré de nombreux troupeaux de buffles, & obſervé les traces de pluſieurs autres. Le onzieme jour de ſa marche, il arriva ſur le bord d'une grande riviere qu'il n'oſa pas riſquer de traverſer dans un canot: l'eau de cette riviere étoit ſalée, & ſon cours étoit d'une incroyable rapidité; ce qui lui fit conclure que c'étoit le paſſage du nord-oueſt, cherché depuis ſi long-temps.

Que cela ſoit ou non, il eſt bien à deſirer que lorſque la malheureuſe querelle qui

ſépare l'Amérique de la mere-patrie ſera terminée, le gouvernement s'occupe d'une découverte auſſi importante & qui, ſi elle étoit faite, tourneroit à l'avantage, non-ſeulement de l'Angleterre, mais même du monde entier. Nous avons déjà fait des découvertes ſi ſurprenantes & ſi utiles dans les mers du ſud, qu'aſſurément celle-ci pourroit paroître d'une importance aſſez grande pour juſtifier la dépenſe d'une expédition que l'on confieroit à des perſonnes capables de s'en acquitter, & qui iroient vérifier le fait.

Si, après tant de vains efforts, un homme ſe préſente, dont l'ame noble & courageuſe ſe ſente capable de braver tous les dangers, de vaincre toutes les difficultés, ſi cet homme eſt doué d'une patience que rien ne puiſſe ébranler; s'il eſt animé d'un deſir ardent d'acquérir de la gloire, ſeul motif qui puiſſe engager l'homme à mépriſer la vie en le rendant propre aux plus grandes entrepriſes; s'il eſt aſſez éclairé pour juger ſainement des objets qui ſe préſentent à ſes yeux; s'il a aſſez de bonne foi pour ne rapporter que ce qu'il a vu; ſi, dis-je, cet homme ſe préſente ( & il en exiſte aſſu-

rément) & qu'il parte chargé de cette commiſſion glorieuſe, il eſt à croire que ſes recherches ſeront couronnées du ſuccès. Mais dans le cas où, après une telle entrepriſe, ce paſſage célebre reſteroit encore inconnu, on doit conclure ; ou qu'il n'exiſte pas, ou qu'il n'eſt pas donné à l'homme de le découvrir.

Je n'ajouterai rien à ces réflexions, dans la crainte de manquer l'occaſion de vous faire paſſer ma lettre. Je ſuis, &c.

---

## LETTRE XIII.

De Montréal, le 30 Novembre 1776.

MON CHER AMI,

J'allai, il y a quelques jours, rendre une viſite à notre ami Shlagell, du vingt-unieme régiment, à Saint-Jean, où il eſt en quartier d'hiver. Je ne vous dirai pas que j'ai trouvé l'endroit fort agréable ; il a tout l'air d'un chantier, & on paroît y être fort occupé. On y radoube maintenant les vaiſſeaux de la flotte qui étoit ſur le lac, ainſi que les

bâtimens enlevés aux Américains. Ils ſont poſés ſur les formes pour les garantir de la gelée; &, au printemps prochain, ces bâtimens, avec ceux que nous avions déjà, & les derniers pris ſur les Américains, formeront une flotte infiniment ſupérieure à celle qu'avec tous les efforts poſſibles nos ennemis pourroient envoyer ſur les lacs.

Nous avons ici deux Goelettes, le *Carleton* & la *Maria*; elles ont été bâties en Angleterre de maniere à pouvoir être démontées & tranſportées par terre. Après qu'elles eurent fait voile depuis l'Angleterre juſqu'à la bouche des torrens, qui les empêcha de remonter juſqu'à Saint-Jean, plutôt que de perdre du temps à les démonter & à les remonter, M. Shanck, lieutenant de marine, & habile officier, informa le général Carleton qu'on pouvoit les tranſporter entieres & par terre juſqu'à Saint-Jean, ſur un berceau, en faiſant une bonne route pour les conduire. Le général goûta cet avis & on employa toute l'armée à couper une route. On avoit déjà fait faire un demi-mille à l'un de ces bâtimens, par le moyen de cables attachés à des ſinges, de dix en dix toiſes;

mais

mais le général s'appercevant que ce moyen prenoit tout autant de temps que l'autre, & donnoît beaucoup plus de peine, il ordonna de démonter les deux grelettes, ce qui fut fait en auſſi peu de temps que l'on en avoit mis à faire arriver l'une d'elles à un demi-mille.

Nos forces navales, ſur les lacs, étant l'été dernier de beaucoup inférieures à celles des Américains, on a jugé néceſſaire de les augmenter. Tous les ouvriers ont été employés ſans relâche à conſtruire une frégate, tandis que l'armée coupoit le bois néceſſaire; elle eſt maintenant en auſſi bon état que toutes celles que le roi a dans ſa marine. Je crains que vous ne m'accuſiez, mon ami, du droit que s'arrogent les voyageurs, quand je vous dirai que l'on a employé tant de diligence à conſtruire cette frégate, que, vingt-huit jours après que la quille eut été placée, elle fut lancée; &, ce qui vous ſurprendra plus encore, c'eſt qu'il n'y avoit que ſeize ouvriers qui travaillaſſent à ſa conſtruction, encore l'un d'eux s'étant grievement bleſſé, le troiſieme jour, d'un coup

d'herminette, ne fut-il en état de travailler que fort peu.

Vous jugez quelle dut être la surprise des Américains, quand ils vinrent sur les lacs, d'y trouver cette frégate, sachant que, lorsqu'ils avoient quitté Saint-Jean, il n'y avoit pas de pareil bâtiment : malgré cela, ils attaquerent courageusement notre flotte, & le vaisseau neuf n'eut que peu de part à l'action, le vent lui ayant manqué. Ce fut le Carleton & la Maria qui supporterent la plus grande partie du choc, & qui furent très-endommagés. Le général Carleton étoit à bord de la Maria pendant l'action, & échappa de près à la mort, un boulet de canon ayant passé tout à côté de lui pendant qu'il donnoit des ordres à un de ses officiers. Le général, avec ce sang froid & cette intrépidité qui forment la base de son caractere, n'y parut pas faire attention; mais se retournant, il donna ses ordres avec autant de tranquillité que s'il eût été parfaitement en sûreté.

Cette place, qu'on appelle la clef du Canada, sera très-forte lorsque les ouvrages

seront achevés. Il n'y a maintenant que des cabanes construites à la hâte, pour y recevoir les ouvriers & les soldats. Les anciennes cabanes, ainsi que le fort qui a été détruit par les Américains, lorsqu'ils l'ont abandonné, étoient autrefois entourés de bois qui ont été abattus à une assez grande distance.

Pour que vous puissiez vous former une juste idée de cette place importante, je joins ici un dessin représentant les deux redoutes, ainsi que la corderie, le vaisseau sur le chantier, & les autres bâtimens à l'ancre près du fort. J'ai pris cette vue du fort érigé sur la rive opposée de la riviere Sorel.

De Saint-Jean j'allai à l'île aux Noix, qui est le poste avancé de l'armée, & sur laquelle le vingtieme régiment est cantonné. Cette île a environ un mille & demi de longueur sur trois-quarts de mille de largeur; elle étoit entierement couverte de bois, mais on en a abattu une grande partie, & j'imagine qu'avant la fin de l'hiver il n'en restera que bien peu. Quoique la saison soit si fort avancée & dans un climat si froid,

le régiment qui y eſt ſtationné eſt encore ſous les tentes, & y reſtera probablement juſqu'après Nöël, époque à laquelle les corps-de-garde que l'on va conſtruire ſeront achevés.

Ces corps-de-gardes ou petites forterelles n'étant pas généralement connus en Angleterre, vous ne ſerez vraiſemblablement pas fâché que je vous en donne une idée. Ils ſont conſtruits de pieces de charpente poſées l'une ſur l'autre, & d'une épaiſſeur ſuffiſante pour réſiſter aux coups de mouſquets. Ces bâtimens ſont aſſez larges pour contenir cent ou cent-vingt hommes. Il s'y trouve deux pieces l'une au-deſſus de l'autre, &, dans la chambre ſupérieure, il y a une ſéparation pour les officiers. Dans chacune de ces deux chambres, ſont deux pieces d'artillerie & quatre ouvertures pour pointer les canons de quelque côté que ce petit fort ſoit attaqué. Il y a en outre des meurtrieres au niveau du ſol, à travers leſquelles, au cas où l'ennemi viendroit pendant la nuit pour mettre le feu au fort, on pourroit tirer ſur les aſſaillans. Ces corps-de-garde ſont excellens pour la défenſe, & pluſieurs

fois un nombre d'hommes très-peu considérable a repoussé un ennemi trois fois plus fort. Pour que vous puissiez mieux comprendre encore la construction de ces sortes de fortifications, dont l'usage n'est pas fort commun, je joins à ma lettre un dessin qui en représente l'élévation, & un autre la coupe.

Les soldats, non-seulement ceux qui habitent l'île aux Noix, mais encore ceux qui sont en quartier de Saint-Jean, ont été fort sujets au scorbut, n'ayant, pour toute nourriture, que des salaisons; mais ayant bu de la bierre de spruce, ils sont tous maintenant en parfaite santé, ce qui prouve que cette liqueur est un excellent anti-scorbutique. Le spruce est si bien connu en Angleterre qu'il n'est pas nécessaire de m'étendre sur ce sujet; la seule différence qu'il y ait entre celui de ce pays & celui d'Angleterre, c'est que l'un est fait avec les branches même de l'arbre qui croît ici (le sapinette noir) & que, chez vous, c'est de l'essence de spruce dont on fait usage.

Comme la rigueur de la saison intercepte toute communication, cette lettre est la

derniere que vous devez attendre de moi jusqu'à ce que l'hiver fasse place au printems. Quoiqu'il me soit impossible de vous écrire, soyez assuré que je ne cesserai de penser à vous. Je suis, &c.

---

## LETTRE XIV.

De Montréal, le 18 Janvier 1777.

Je ne m'attendois pas, mon cher ami, à pouvoir vous donner si-tôt de mes nouvelles; mais un bâtiment partant pour se rendre à New-York, par la voie de Ticonderoga, je profite de cette occasion pour me rappeller à votre souvenir. Puis-je employer plus agréablement des instans de loisir, qu'en vous les consacrant? Je vous dirai quels sont ici les amusemens de l'hiver. Le principal d'entre eux est de courir sur la glace, en traîneaux; les habitans forment ensemble, & tous les jours, de nombreuses parties. On se rend ordinairement à la pointe aux Trembles, à environ trois lieues de cette ville: il y a une

Hollandoise, établie à cet endroit, qui a la réputation de faire d'excellentes saucisses, & c'est dans sa maison que l'on s'arrête presque toujours pour en manger & pour boire du *Porter* (bierre forte faite à Londres). Comme le vent du nord, qui souffle continuellement, est très-piquant, on arrive là avec bon appétit, & j'ai souvent fait ce petit repas de préférence à celui qui m'attendoit au logis. Très-peu de nos dîners de corps se passent dans l'ordre & dans la décence que l'on devroit y observer, & pour les rendre agréables, & pour l'honneur de la profession, parce qu'il s'y trouve un trop grand nombre de jeunes gens indisciplinables. Mais retournons aux parties de traîneaux.

Vous vous imaginerez, sans doute, que c'est aller chercher bien loin une colation que de faire neuf milles pour aller & neuf milles pour revenir avant le dîner; mais cette maniere de voyager est si prompte que la plupart des habitans qui ont affaire à Quebec retardent leur voyage jusqu'à cette saison de l'année, afin d'essuyer moins de

fatigues, & d'être moins long-temps en route.

Les traîneaux sont de différentes formes & représentent ou des oiseaux ou des quadrupedes; ils sont malgré cela construits à-peu-près sur un même principe, avec cette seule différence que la caisse des traîneaux des gens du peuple touche à la glace ou à la neige, & que les traîneaux des gens d'un rang plus distingué ont leur caisse élevée à la hauteur de deux pieds, sur une sorte de train. Ils sont peints de différentes couleurs, suivant le caprice du propriétaire. Plusieurs, pour contraster avec la saison, font peindre, sur les panneaux de la caisse, le tonnerre, les éclairs; &, comme je viens de le dire, c'est une maniere très-prompte de voyager, car les chevaux du pays font aisément quinze milles par heure, sur la glace. Les habitans regardent comme peu de chose, d'aller faire, le matin, une visite à leurs amis, à quarante ou cinquante milles de distance, & de revenir le même jour.

Quoique le courant du fleuve soit extrêmement rapide (& il est à présent tout-à-

fait gelé ), il y a cependant des sources d'eau chaudes qui ne gelent pas. Pour mettre les voyageurs à l'abri du danger qu'ils courroient en s'approchant trop de ces abîmes, chaque paroisse, aussi-tôt que la riviere est prise, est obligée de planter de grands pins dans la glace, à la distance de dix pieds les uns des autres. Ces arbres étant de nature à rester toujours verds, & recevant une certaine humidité de la glace, ils conservent leurs feuilles pendant tout l'hiver; &, quand vous voyagez sur le fleuve, vous courez toujours au milieu d'une avenue agréable.

De chaque côté de la riviere, la glace est tout-à-fait unie; mais, dans son centre, où le courant est si rapide, la glace forme des montagnes d'une hauteur prodigieuse, que les habitans sont obligés de couper pour se former un passage par où ils puissent traverser la riviere. Les bords sont tellement pris qu'ils peuvent porter des voitures long-temps avant que le milieu cesse de couler; mais quand il commence à geler, le bruit de la foudre n'est pas comparable à celui que l'on entend. Ce bruit est occasionné par la grande quantité de gros glaçons qui

se précipitent les uns sur les autres dès qu'ils trouvent de la résistance, & forment une infinité de montagnes plus ou moins hautes. Dans les vallons qu'elles forment, l'air est d'un froid insupportable; &, lorsque vous arrivez sur le sommet de l'une d'elles, vous oubliez presque la rigueur de ce froid pour vous arrêter à considérer la forme des glaçons qui sont variés à l'infini, les uns représentant des pyramides, des cônes, des globes, & d'autres prenant la figure d'hommes, d'oiseaux, & de toutes les especes possibles d'animaux; en un mot, il n'est pas de description qui puisse rendre la beauté de ce spectacle, & l'imagination de l'homme n'est pas assez féconde pour lui en faire concevoir une juste idée.

Les Canadiens ont entr'eux une coutume *qui doit nous paroître singuliere* : au commencement de l'année, les hommes font tout le tour de la ville & entrent dans chaque maison, où ils embrassent la maîtresse du logis qui reste, pendant trois jours, toujours disposée à recevoir leurs visites. Les habitans se connoissant presque tous, une maîtresse de maison est, par conséquent, embrassée

par la plus grande partie des hommes de la ville. Le baiser se donne à la françoise, sur la joue ; &, lorsque l'accolade a été donnée à une dame sur une joue, elle présente l'autre.

Les dames angloises, qui sont établies ici, plutôt que de paroître singulieres, se soumettent à cet usage, excepté que le baiser se donne à la maniere angloise. Je crois cependant que la méthode françoise est préférable à la nôtre, dans une occasion pareille, où une dame est obligée de recevoir des baisers de tous ceux qui se présentent. Il me semble vous entendre dire, *sans doute il a fait aussi sa tournée ;* c'est vrai, je l'ai faite avec un autre officier : nous éprouvâmes même une très-grande mortification dans la maison d'un marchand anglois qui a une superbe femme. Vous pouvez soupçonner que nous ne nous fîmes pas prier pour entrer, & que tous deux nous brûlions de nous conformer à l'usage ; mais vous auriez ri de la mine que nous fîmes lorsque la premiere personne que nous apperçûmes dans la maison fut le général Philipps. Il falloit attendre son départ avant d'em-

brasser la maîtresse de la maison, & sa visite ne laissa pas que d'être longue. Peut-être penserez-vous qu'en ce cas, le plaisir dût être renforcé par la contemplation & par l'attente.

Vous devez supposer que, n'ayant jamais été jusqu'ici dans un pays catholique, j'ai été curieux d'examiner les cérémonies de la fête de Noël. Le soir précédent, je me rendis à la grande église, où il y avoit un concours prodigieux, & je m'approchai le plus près possible de l'autel. Vers neuf heures, le service commença par des prieres & des antiennes, ce qui dura jusqu'à dix. On apporta alors le berceau, &, lorsqu'il parut, le peuple poussa un grand cri. On se remit ensuite à prier & à chanter jusqu'à minuit, où l'officiant produisit, à la vue du peuple, une figure de cire représentant un enfant superbement habillé. La musique partit aussitôt & fut accompagnée d'un nouveau cri de joie. L'enfant ayant été déposé dans la crêche, on le berça jusqu'à une heure, que la cérémonie finit.

Dans quelques-uns des couvens, il y a des figures de cire parfaitement bien travaillées.

Il existe entr'autres une représentation du messie, faite de maniere que sa taille augmente tous les jours, & que, d'abord dans l'enfance, il arrive, par les différentes gradations, jusqu'au point de grandeur où l'on suppose qu'étoit parvenu notre seigneur, lorsqu'il alla prêcher, pour la premiere fois, dans le temple. Quand j'allai, le jour de Noël, voir cet ouvrage curieux, il y avoit aussi une figure de Saint-Joseph, vêtu d'un habit écarlate, & ayant, sur sa tête, une perruque nouée; une autre représentant la vierge Marie, & une autre représentant un enfant couché dans une crêche, on voyoit à côté une tête de bœuf & une tête d'âne qui paroissoient attachés à la même crêche. Peu de jours après on avoit changé cette décoration, & on avoit mis à la place les mages venant faire leurs offrandes au sauveur du monde. On continue à représenter ainsi, & successivement, tous les événemens de la vie de Jésus-Christ, jusqu'au temps de sa premiere prédication dans le temple. Dans quelques momens que j'entrasse dans l'église, j'y ai toujours vu un grand nombre de personnes prosternées & priant.

Il feroit impardonnable que je terminasse ma lettre sans vous parler de l'humanité du général Carleton. Il a fait habiller tous les prisonniers qui, pour la plupart, étoient presque nuds. Il a permis que plusieurs retournassent chez eux, en donnant leur parole de ne point porter les armes pendant le cours de la guerre. Ceux qui sont sur le point d'être échangés ont de même été habillés, & on n'a point fait, à cet égard, la moindre distinction entre eux & nos soldats.

Le hasard peut me mettre dans le cas d'être aussi fait quelque jour prisonnier; le seul vœu que je puisse former, c'est de n'être pas traité plus mal que ceux-là ne l'ont été ici.

Le moyen que j'emploie pour vous faire passer cette lettre n'étant pas bien sûr, peut-être ne vous parviendra-t-elle pas; mais si vous la recevez, qu'elle vous fasse part des vœux toujours ardens que je forme pour votre bonheur. Votre, &c.

## LETTRE XV.

De Montréal, le 28 Janvier 1777.

Mon cher ami,

Nous sommes maintenant au fort de l'hiver, &, d'après ce que je vous ai déjà dit, peut-être seriez-vous tenté de croire qu'il n'y a pas au monde de pays plus désagréable que celui-ci, ni d'êtres plus malheureux que les gens qui l'habitent ; c'est tout le contraire : les habitans de la ville & de la campagne paroissent être dans leur élément ; on ne voit que parties de traîneaux, festins, & amusemens de tous les genres. Les Canadiens ont, pour la danse, le même goût que les François ; & ils se rassemblent presque tous les soirs tantôt dans une maison & tantôt dans une autre, pour se livrer à ce divertissement.

Quoique l'air soit si froid, les habitans ne restent jamais chez eux pendant le cours de la journée, à moins qu'il ne tombe de

la neige, ce qui arrive rarement. La premiere chûte de neige est ordinairement la seule qu'il y ait, & elle dure deux ou trois jours, après lesquels le temps se remet au beau. Depuis un mois nous avons toujours eu un ciel serein, &, excepté une seule fois, nous n'avons pas vu un nuage au-dessus de nos têtes.

L'air que l'on respire dans le Canada est regardé comme le plus sain de tout le globe, &, malgré cela, les Canadiens sont très-sujets à la pulmonie. On est étonné lorsque l'on considére le grand nombre de ceux qui meurent avant d'arriver à l'âge de maturité; mais aussi quand ils y sont parvenus, ils atteignent presque tous à la vieillesse.

Un médecin célebre, le docteur Kenneby, qui est attaché à notre armée, attribue cela aux poëles dont les Canadiens se servent pendant l'hiver; & il est d'avis que, s'ils y substituoient une autre méthode de se procurer de la chaleur, ils vivroient très-long-temps. La raison qu'il en donne est que leur habitude est de tenir leur poëles toujours extrêmement échauffés; quand ils viennent du dehors, où il fait si froid, & qu'ils

entrent

entrent dans une de ces chambres, ils sont presque suffoqués. Combien cela ne doit-il pas être dangereux pour la santé, surtout pour les enfans, qui, sans cesse, passent du chaud au froid. Leurs poumons & tous leurs pores sont dilatés par la chaleur des poëles, ils s'exposent ensuite au grand froid, sans prendre aucune précaution, & les humeurs, qui sont subitement arrêtés, se jettent souvent sur la poitrine, ou l'affectent peu-à-peu. Il est très-difficile de déraciner des préjugés, de faire abolir des coutumes établies depuis long-temps; mais, si les Canadiens adoptoient la maniere de se chauffer des habitans des autres contrées septentrionales, où le froid est presqu'aussi rigoureux que dans ce pays, je crois qu'ils ne tarderoient pas à en reconnoître tous les avantages.

En Russie, en Allemagne, & dans toutes les parties septentrionales de l'Europe, les habitans ont des poëles semblables à ceux des Canadiens, mais ils sont construits de maniere que, quand la chambre est suffisamment échauffée, on ouvre une petite porte à deux battans, qui laisse appercevoir dans le fond un foyer bien embrâsé. La

fumée & l'air sulphureux s'évaporent par un tuyau, & l'on ressent une chaleur agréable. Quand l'air se refroidit trop, on referme les portes jusqu'à ce que la chaleur, qui se concentre, se répande de nouveau dans la chambre, au degré où on veut l'avoir. Les poëles des Canadiens sont, au contraire, faits de maniere que, pendant tout le temps que vous restez dans une chambre, vous êtes presque suffoqué par les vapeurs sulphureuses qui s'élevent & n'ont point d'issue pour s'échapper. C'est une chose qui doit être extrêmement pernicieuse : selon toutes les apparences, la complexion débile des Canadiens ne doit pas être attribuée à une autre cause, & la preuve en est dans ce que les Européens qui viennent s'établir en Canada se trouvent dans la même situation après y avoir résidé quelque temps.

Quoique l'air soit si froid dans ce pays, la maniere de se vêtir, & l'usage des poëles, empêchent que l'on en soit incommodé. Il n'y a poit ici, non plus, de ces jours obscurs & humides, dont on se plaint tant en Angleterre, & qui sont tels que les meilleurs habits ne sauroient vous garantir de leur effet dangereux.

L'habillement des naturels du pays eſt fort bien calculé pour le climat. Par-deſſus des vêtemens ſemblables à ceux que nous portons en Angleterre, ils ont des manteaux de laine très-chauds. Ils font encore uſage de demi-bottines qu'ils recouvrent avec des eſpèces de guêtres, pour empêcher la neige de s'amaſſer à l'entour, & ont des gants & des bonnets fourrés, qu'ils peuvent rabaiſſer pour ſe couvrir les oreilles. Ils ne développent ainſi ces fourrures que lorſque le vent du Nord-Oueſt ſouffle. Il eſt alors très-dangereux de ſortir, car on court riſque d'être gelé : cela peut arriver en un inſtant, quelquefois en tournant le coin d'une rue, & on ne s'en apperçoit pas, parce qu'on ne reſſent aucune douleur. Si on ne frotte pas ſur-le-champ la partie affectée avec de la neige, & ſi l'on ne prend pas toutes les précautions poſſibles pour empêcher la mortification, elle eſt inévitable. C'eſt ce qui arrive ſur-tout lorſqu'après un ſemblable accident on eſt aſſez imprudent pour s'approcher du feu.

Pour vous convaincre de la promptitude avec laquelle la gelée opere ſur le corps

humain, je vous rapporterai un événement qui n'a été que plaiſant, mais qui a manqué d'occaſionner un duel.

Un Officier de la garniſon, qui a un nez extrêmement gros, étoit ſorti de chez lui pour aller dîner. Il n'avoit pas fait dix pas que, tournant le coin d'une rue, un autre officier, qui le vit, lui cria : « O ciel! votre nez eſt gelé ». Il avoit fait ſi peu de chemin qu'il ne croyoit pas que cela fût poſſible, & il s'imagina que ſon camarade avoit voulu ſe moquer de lui. Il s'enſuivit de gros mots, & les deux officiers ne ſe ſéparerent qu'après s'être donné un rendez-vous pour le lendemain. Il ſe dépêcha alors d'aller gagner ſon dîner ; mais lorſqu'il entra dans la ſalle à manger, les officiers qui y étoient l'empêcherent de s'approcher du feu, lui criant tous à-la-fois que ſon nez étoit gelé. Il commença à croire que ce n'étoit pas une plaiſanterie, & courut ſur-le-champ pour employer le remede uſité. Il fut aſſez juſtement puni de ſa vivacité & de ſon incrédulité ; car, pendant que les officiers étoient à table, il reſta dans la cour, occupé à frotter ſon nez avec de la neige, jusqu'à

ce que la circulation du ſang fût entierement rétablie.

La ſaiſon actuelle ne nous permettant pas d'exécuter aucune manœuvre, & nous portant à faire des réflexions triſtes que banniront, je l'eſpere, les ſaiſons riantes du printemps & de l'été, j'abuſerai encore de votre patience, en vous faiſant quelques obſervations ſur les effets du froid rigoureux que l'on éprouve dans cette contrée. Je me ſouviens que vous avez toujours paru prendre plaiſir à me voir faire uſage des remarques des autres, quand je les croyois plus juſtes & mieux adaptées aux circonſtances que les miennes; j'agirai en conſéquence dans quelque choſe qui m'a frappé.

Je vous ai déjà dit que la gelée régnoit ici, à ce moment, dans toute ſa force. Parmi le grand nombre d'inconvéniens qui en réſultent pour les habitans de cette région glacée, il en eſt un ſur-tout qui eſt terrible. Le terrein y eſt tellement durci, par la force de la gelée, qu'il eſt impoſſible de creuſer des foſſes pour enterrer ceux qui meurent dans cette ſaiſon. On eſt obligé de les garder

jusqu'au dégel, pour rendre à la terre ce qui en est sorti.

Vous concevez, mon ami, que d'avoir continuellement sous les yeux le cercueil qui renferme les restes d'une épouse chérie, ceux d'un bon pere, d'un fils, l'espoir de sa famille, doit inévitablement prolonger l'instant de douleur que l'on éprouve en les perdant. Ceux que l'amour ou l'amitié attachoient sincerement au défunt, après un aussi long temps passé dans le deuil, doivent, en lui rendant les derniers devoirs, être eux-mêmes plus morts que vifs : & ces êtres qui, incapables de rien sentir, ne peuvent s'empêcher de jetter les yeux sur ce spectacle douloureux, sont souvent obligés, sans doute, de dire comme Arbuthnot :

What am J? How produc'd? And for what
  end?
Whence then J being? To what period
  tend? (1).

Vous m'excuseriez difficilement si je ne

---

(1) Que suis-je? Comment ai-je été fait? & pour quelle fin? D'où suis-je venu? Où vais-je?

vous faisois pas part de l'effet singulier que cette vue produit sur les soldats allemands. Je ne sais si je dois l'appeller simpathie, ou lui donner un autre nom; mais cela prouve fortement la liaison intime qui existe entre le corps & l'ame.

Les Allemands, par bandes de vingt ou trente à-la-fois, se disent les uns aux autres qu'ils sont sûrs qu'ils ne vivront pas assez long-temps pour revoir leur patrie, mais qu'au contraire ils mourront sous peu. Ils s'abandonnent ensuite à une profonde rêverie & à la tristesse que fait naître en eux cette idée qu'ils ne presseront plus dans leurs bras, leurs femmes, leurs enfans, leurs amis, & que leurs cendres ne seront point déposées dans les lieux qui les ont vu naître. Il n'est aucun remede, aucun avis qui puissent les distraire de cette persuasion, dont il est aussi certain qu'ils mourront victimes, comme il est sûr qu'elle s'est exclusivement emparée de leurs esprits.

C'est ainsi que des hommes qui ont bravé tous les dangers des batailles & des naufrages (car il n'y a certainement pas au monde de plus braves soldats), se laissent

intimider par les fantômes qui s'élevent dans leur imagination.

S'il arrive une mort dans la famille d'un Canadien, on dépose le corps dans une chambre particuliere de la maison; mais, dans notre hôpital, il y a une longue gallerie destinée à cet effet. Le surintendant de cette salle, qui est un apothicaire, étant un homme extrêmement singulier, & d'un caractere porté à la plaisanterie, avoit placé les corps morts des pauvres Allemands dans des postures différentes. Les uns étoient à genoux, avec des livres dans leurs mains; d'autres assis avec la pipe à la bouche; plusieurs étoient postés debout, appuyés contre la muraille; &, comme ils étoient revêtus de leurs habillemens, on n'auroit pas cru, au premier abord, qu'ils étoient morts: ce n'étoit qu'en s'approchant plus près, & en les considérant avec leurs longues moustaches bien peignées, & leurs visages livides que l'on pouvoit s'en appercevoir. Il est impossible de se rien figurer de plus hideux, & en même temps de plus risible & de plus ridicule.

Je n'approuve pas ces plaisanteries sur

un ſujet qui doit, au contraire, exciter tous les mouvemens de la ſenſibilité ; mais meſſieurs de la Faculté ſe familiariſent avec les maux qui accablent l'humanité, & le cœur de quelques-uns d'entr'eux s'endurcit au point qu'ils y deviennent inſenſibles. Je conclus en faiſant des vœux pour que vous ne tombiez jamais entre leurs mains. Quelques ſentimens qui les anime, il eſt toujours heureux de n'être point obligé d'avoir recours à leur miniſtere. Je ſuis, &c.

---

## LETTRE XVI.

De Montréal, le 27 Février 1777.

MON CHER AMI,

Comme ma derniere lettre pouvoit être expoſée à tomber entre les mains de l'ennemi, je me ſuis abſtenu de vous mander quelques particularités qu'il ne devoit pas ſavoir. Je profite d'une occaſion qui ſe préſente pour vous en faire part. Un officier qui ſe rend à Quebec, ſe charge de mettre ma lettre

ſur le premier bâtiment qui partira pour l'Angleterre.

Depuis que je vous ai écrit, j'ai encore fait un voyage à Saint-Jean, où, malgré la rigueur du froid, les ouvriers & les conſtructeurs ſont occupés ſans relâche. Nous avons jetté ſur les lacs, pour ajouter aux forces que nous y avions l'été dernier, un bâtiment curieux, auquel on donne le nom de Radeau. Il appartenoit anciennement aux François, & avoit été coulé près de cet endroit par les Américains. C'eſt une eſpece de fort d'une ſtructure ſinguliere, & qui contiendra un grand nombre d'hommes. On doit s'en ſervir pour tranſporter la groſſe artillerie ſur les lacs. D'après le rapport de quelques déſerteurs, les Américains n'ont point le projet de s'oppoſer à notre paſſage, mais ils ſe préparent à nous recevoir à notre arrivée à Ticonderoga.

La garniſon de Saint-Jean a toujours été tenue prête à combattre, pendant la plus grande partie de l'hiver. Pluſieurs détachemens ennemis ayant traversé le lac avec des patins, & s'étant réfugiés dans les bois qui l'avoiſinent, attaquerent deux fois la

redoute qui eſt ſur la rive oppoſée. Leur projet étoit, ſans doute, de détruire notre flotte; mais, pour mettre les vaiſſeaux plus en ſûreté, on avoit eu la précaution de caſſer la glace à pluſieurs toiſes à l'entour, afin de les empêcher de venir aſſez près pour y mettre le feu.

En revenant de Saint-Jean, mon attention fut attirée vers un objet digne d'exciter la pitié. La ſcene dont je fus témoin auroit mérité, pour être décrite, d'être tracée par la main de l'immortel Sterne.

Lorſque la riviere ſe gele, les Canadiens font, dans la glace, un trou en quarré, pour laiſſer aux troupeaux la liberté d'aller boire. Je vis autour d'un de ces trous un troupeau de brebis qui toutes regardoient avec la plus grande attention, & paroiſſoient ſi triſtes qu'elles auroient attendri l'inſenſibilité même. L'une d'elles étoit plus vivement agitée que les autres; elle donnoit des marques de la plus extrême inquiétude, & rien ne pouvoit la détacher de l'objet de ſes ſoins. Soit curioſité, ſoit intérêt ou tout ce que vous voudrez, je me ſentis entraîné vers la bouche du trou, & je ſuivis cette

impulsion. Un pauvre petit agneau, qui avoit à peine quatre jours, pressé sans doute par la soif, étoit tombé dans l'eau, & luttant contre la mort il poussoit des bêlemens foibles, mais des plus touchans. Je fus ému au-delà de tout ce qui m'est possible d'exprimer. Il avançoit ses petits pieds sur des glaçons qui sembloient lui offrir de l'assistance, & retomboit aussi souvent dans l'eau. Dans des momens, il faisoit tous ses efforts pour conserver sa vie; dans d'autres, découragé, il paroissoit en abandonner le projet. Je fus du temps avant de pouvoir parvenir à le retirer, &, si vous me rendez justice, vous concevrez quelle a dû être la peine que j'éprouvai jusqu'à ce que j'eusse sauvé la vie de cet innocent petit animal. Je le pris dans mes bras, & je le portai jusqu'à la ferme, suivi de tout le troupeau. Il m'est impossible de vous décrire l'inquiétude de la mere, & de sa joie lorsqu'elle le vit en sûreté. Le langage ne peut pas rendre ce que l'imagination a de la peine à concevoir. Vous qui pensez comme moi, & qui savez jetter un regard d'admiration sur toutes les productions animées de la nature,

vous ſeul vous aurez une idée de ma ſatiſfaction, après que j'eus obéi à ce que me dictoit mon cœur.

Parmi tant de choſes dont les cauſes nous ſont abſolument inconnues, celle-ci en eſt une que l'eſprit ne peut attribuer qu'à la ſageſſe de la providence. Comment la nature ſeule donneroit-elle naiſſance à de ſi chétives créatures, dans une ſaiſon ſi rigoureuſe, lorſqu'il faut la plus grande chaleur pour les amener à leur point de perfection?

J'allai, il y a quelques jours, à Verchere, pour y voir des officiers du vingt-quatrieme régiment. Ce village eſt très-agréable, & la vue y eſt magnifique, ſoit du côté du fleuve, ſoit du côté de cette ville qu'il commande. Il tire ſon nom d'un événement qui prouve que le beau ſexe poſſede, dans certaines occaſions, un courage égal à celui des hommes, s'il n'eſt pas ſupérieur. En 1690, lorſque le pays étoit perpétuellement en guerre avec les Indiens, & que les habitans étoient obligé de réſider dans des forteresſes, il arriva qu'une dame de Verchere étoit reſté ſeule dans le fort, pendant que tout le monde étoit à travailler dans les

champs. Un parti indien s'en étant apperçu, se détermina à y pénétrer, à le piller & à faire cette dame prisonniere. Madame de Verchere les voyant se mettre en devoir d'escalader la palissade, fit feu sur eux & les repoussa à quelque distance. Ils revinrent aussi-tôt & furent encore repoussés, bien étonnés, comme vous pouvez le croire, puisqu'ils ne découvroient qu'une femme qui n'avoit pas l'air plus effrayée que si elle eût été entourée d'une nombreuse garnison. Les Indiens sachant que le fort n'avoit point d'autre défense, firent plusieurs nouvelles tentatives, & furent toujours repoussés par cette dame qui se défendit pendant près de quatre heures, avec une présence d'esprit, & une intrépidité qui auroit fait honneur à un guerrier consommé. Les habitans du fort qui n'alloient jamais à l'ouvrage sans être armés de leurs mousquets, dans la crainte d'être attaqués, revinrent enfin, & mirent d'autant plus vîte les Indiens en déroute qu'ils leur étoient infiniment supérieurs en nombre. Ce ne fut pas la seule preuve de courage que donna madame de Verchere. Environ deux ans après, un parti

des mêmes Indiens, mais beaucoup plus nombreux, ſurprit & fit les hommes priſonniers, pendant qu'ils étoient à l'ouvrage. Une petite fille qui réuſſit à s'échapper, courut au fort & informa madame de Verchere de ce qui venoit d'arriver. Peu de temps après les Indiens parurent devant le fort, ayant leurs captifs à leur ſuite. Il n'étoit reſté dans le château qu'un jeune ſoldat & une certaine quantité de femmes qui pouſſerent les cris les plus lamentables en voyant leurs maris conduits comme priſonniers. Madame de Verchere ne perdit ni ſon courage ni ſa préſence d'eſprit; après avoir enfermé les femmes, pour que leurs cris & leurs gémiſſemens ne ſerviſſent pas à augmenter le courage des Indiens, elle fit feu d'une piece de canon, & de pluſieurs mouſquets; elle ſe montra avec le ſoldat qui l'accompagnoit, tantôt dans une redoute, tantôt dans une autre. Lorſque les Indiens vouloient s'approcher du parapet, une nouvelle décharge les en empêchoit. Leurs efforts ne furent pas conſidérables, car, par le ſtratagême qu'elle employa, ils ſuppoſerent qu'il y avoit pluſieurs hommes dans la garniſon. Heureu-

ſement pour madame de Verchere, elle ne reſta pas long-temps dans cette poſition déſagréable. Le chevalier de Criſaſy, qui étoit gouverneur d'un petit fort à Chamblée, entendant le bruit du canon, vint au ſecours de la place, & ſi ſubitement que les Indiens furent obligés de ſe retirer en déſordre, laiſſant leurs priſonniers derriere eux.

Cette femme courageuſe a vécu très-âgée, & eſt morte en Normandie : on lui a élevé un mauſolée où ces deux faits mémorables ſont rapportés. Ils étoient dignes de paſſer à la poſtérité.

On ſeroit tenté de croire que Verchere étoit deſtiné à fournir au beau ſexe les moyens de donner des preuves de courage, de force, & je pourrois ajouter même d'amour conjugal. On y voit aujourd'hui une dame d'une naiſſance illuſtre, en qui ſont réunies toute cette douceur & toute cette délicateſſe qui ſont ou doivent être le propre des perſonnes d'un rang diſtingué & comblées des dons de la fortune. Elle a abandonné tous les plaiſirs que le monde peut offrir pour accompagner ſon époux dans les forêts ſauvages du Canada ; elle a déjà parcouru une grande

partie

partie du pays, pendant une saison des plus rigoureuses, & elle a surmonté des difficultés que les Européens peuvent à peine concevoir. On rencontre assez rarement, dans notre siecle, des preuves semblables de l'affection conjugale; mais, en considérant ce modele de son sexe, lady Henriette Ackland, on se convaincra qu'il existe encore de ces caracteres, & que les plaisirs de la société n'ont pas fait évanouir entiérement toutes les vertus sociales. Non-seulement lady Henriette a eu à surmonter toutes les difficultés que j'ai déjà décrites, mais en rejoignant l'armée, pour ajouter aux fatigues qu'elle venoit d'éprouver, elle fut obligée de veiller son époux qui étoit malade, & couché dans une misérable cahute, à Chamblée. Une ame comme la sienne, échauffée par tous les sentimens de l'amour & de l'amitié, est seule capable de vaincre tant d'obstacles réunis.

Le général Phillips est à la tête de cette garnison, & s'est concilié l'estime de tous les officiers de l'armée. Il leur laisse autant de liberté que le bon ordre peut le permettre; mais il exige qu'ils remplissent leurs devoirs

avec exactitude ; & il lui arrive rarement de ne pas se trouver le matin à la parade. L'anecdote suivante vous donnera une idée de son caractere, & vous mettra à même de juger de la conduite qu'il tient pour mériter la confiance & l'amour de toute la garnison.

Un soir, plusieurs jeunes officiers d'artillerie, après avoir bu un peu plus qu'il n'étoit nécessaire pour conserver le libre usage de leur raison, se rendirent chez un Canadien qui avoit trois filles très-jolies, & qui, par hasard, se trouvoient seules à la maison. Comme elles avoient paru précédemment prêter assez volontiers l'oreille aux cajoleries de ces officiers, ces jeunes écervelés crurent qu'ils pouvoient prendre avec elles des libertés : & échauffés par les fumées du vin, ils passerent les bornes que prescrivent la délicatesse & la décence. Sur ces entrefaites le pere arriva ; sa présence ne leur en imposa pas assez ; ils persisterent dans leur poursuite, & firent beaucoup de bruit. Le Canadien répandit, dans le quartier, une allarme générale, & les officiers furent enfin obligés de se retirer.

Le lendemain, le pere de ces jeunes perſonnes alla porter ſes plaintes au général Phillips; il lui nomma les coupables, & déclara que, s'il ne recevoit pas la ſatiſfaction qu'il avoit droit d'attendre, il partiroit ſur-le-champ pour Quebec, afin d'informer le général Carleton de l'outrage qu'on avoit fait à ſes filles; ajoutant qu'*il étoit bien ſûr que ce bon général lui rendroit juſtice.*

Le général Phillips lui répondit qu'il étoit ſincérement fâché que des officiers de la garniſon ſe fuſſent mis dans le cas de mériter un reproche en portant atteinte au repos d'un citoyen, & l'aſſura qu'il lui feroit donner toute la ſatisfaction que pouvoit exiger la faute dont ils s'étoient rendus coupables. Le Canadien, s'en rapportant à la parole du général, ſe retira.

Le lendemain, les officiers avoient reconnu l'imprudence de leur conduite, ils ſe trouverent néanmoins à l'audience du général, de peur que leur abſence ne fût regardée comme un aveu tacite de leur faute. Quand l'audience fut finie, le général pria tous les officiers de l'artillerie de reſter un moment

dans le sallon ; & après que tout le monde se fut retiré, il leur dit :

« Messieurs, un des habitans de cette ville m'a fait des plaintes très-graves sur la conduite de quelques officiers d'artillerie. Je ne puis m'empêcher de vous dire, en qualité de commandant de ce corps, que j'en suis affligé. La galanterie est un des traits caractéristiques du guerrier, & je ne puis vous défendre de chercher à plaire au beau sexe ; mais, au nom du ciel, messieurs, gardez-vous de recourir à la violence ; elle est indigne d'un homme honnête !... J'ignore quels sont les coupables, & je ne dois pas faire tomber au hasard mes soupçons sur aucun de vous. Le capitaine H....., ajouta-t-il, ( en montrant de la main un officier vieux & infirme ), est le seul que je pourrois être disposé à accuser : il ne me tombe par sous les sens que cette faute ait été commise par aucun des jeunes officiers : leurs qualités extérieures & leur mérite personnel sont de trop sûrs garants de leurs succès auprès des dames ; & ils n'ont pas besoin d'avoir recours à la violence, quand ils sollicitent

leurs bonnes graces. Je ne connois ni ne veux connoître les coupables ; mais qu'ils me permettent de leur observer qu'une semblable conduite ne leur réussira jamais qu'auprès des femmes qui ne mériteront pas les peines qu'ils voudront bien se donner ; & qu'en conséquence il est de leur intérêt d'employer, pour plaire aux dames, des moyens plus doux & plus dignes d'un homme d'honneur. J'espere qu'aucun de vous, messieurs, ne donnera désormais sujet à des plaintes de cette nature. Il n'est vraisemblablement pas nécessaire de prescrire aux coupables ce qu'il leur convient de faire ; ils ont trop de bon sens pour ne pas sentir qu'ils doivent des excuses au pere de celles qu'ils ont outragées par des familiarités indécentes, & ne manqueront pas, sans doute, de se soumettre d'eux-mêmes à cet acte de justice ».

Je n'ai pas besoin de vous dire que les coupables s'empresserent de faire tout ce que le général exigeoit d'eux. Ainsi se termina une affaire qui, sous un commandant plus sévere, ou moins adroit que le général Phillips, auroit pu avoir les plus funestes conséquences pour la réputation & pour la fortune

de ces jeunes officiers, qui n'avoient erré que dans un moment d'ivresse.

La plupart des habitans ont de grands trous creusés dans leurs caves. Pendant l'hiver, ils les remplissent de glace dont ils font beaucoup d'usage pendant l'été. On m'assure que, dans cette saison, la chaleur est aussi excessive, dans ce pays-ci, que le froid y est rigoureux dans l'hiver, & qu'il seroit impossible de conserver les denrées pendant un jour seulement, sans ces glaces que l'on garde avec soin. L'hiver, les habitans, n'ayant à acheter que des œufs & du beurre, font rarement obligés d'aller aux marchés. Aussitôt que les premieres gelées commencent à se faire sentir, ils s'empressent de se procurer la quantité de provisions qu'ils croient nécessaire pour attendre le dégel. Non-seulement ils achetent des viandes de boucherie, & de la volaille, mais ils se pourvoient aussi de poisson. Ils font, pour cela, des trous dans la glace & y jettent des filets de cinq à six brasses de longueur, que l'on retire rarement vuides. Quand toutes ces provisions sont mises en vente, elles sont gelées & dures comme des pierres; &, comme elles

restent très-long-temps en réserve, avant qu'on ait occasion de les employer, elles sont toujours excellentes. Quand on veut s'en servir, on les met dans une marmite remplie d'eau froide, qu'on pose vis-à-vis du feu, ( sans cette précaution, l'eau seroit bientôt gelée ). Environ une heure après, elles sont dégelées & parfaitement propres à l'usage auquel on les destine.

La classe du bas peuple, parmi les Canadiens, est fort insolente, & semble se faire un mérite d'insulter les officiers de la garnison. Ils seroient indisciplinables, si plusieurs d'entr'eux n'étoient pas, de fois à autre, séverement punis. On pourroit peut-être trouver une cause de leur insolence outrée, dans l'indulgence extrême que le général Carleton a pour eux. Ils s'imaginent n'avoir qu'à lui porter leurs plaintes, quelqu'absurde qu'en soit l'objet, pour obtenir satisfaction sur-le-champ. Voici un trait qui vient à l'appui de mon opinion.

Le colonel Carleton étoit un jour dans sa cariole avec une dame, & couroit sur la glace. Un Canadien poussa, de dessein prémédité, son traîneau contre celui du colonel,

& le fit verser. Le colonel, outré de cette insolence, lui allongea plusieurs coups de fouet, que le Canadien supporta avec patience, en lui disant : « Fouettez, monsieur, jusqu'à ce que vous soyez fatigué; mais je vous assure que je m'en plaindrai au général Carléton » : Le colonel redoubla la correction, & lui dit en même temps : Quand vous vous plaindrez au général, ayez la bonté de lui apprendre que c'est son frere qui vous a appliqué ces coups de fouets ». Le Canadien, d'après ces paroles, n'osa plus se flatter que le général auroit égard à ses plaintes. Il demanda pardon au colonel, du ton le plus soumis, & se retira en disant : « Que s'il avoit sû que c'étoit le frere du bon général, il n'auroit pas fait une pareille chose pour tout au monde ».

Cette petite anecdote, en vous montrant jusqu'à quel point cette classe du peuple pousse l'insolence, quand elle se croit protégée, vous donnera en même-temps une idée du caractere servile des Canadiens, & des soumissions auxquelles ils peuvent s'abaisser quand leur impudence reçoit le châtiment qu'elle mérite.

J'ai trouvé occaſion d'envoyer mes lettres à Quebec, d'où elles vous parviendront dans peu de temps. Je m'empreſſe d'en profiter, & je ſuis, &c.

---

## LETTRE XVII.

De Montréal, le 6 Avril 1777.

MON CHER AMI,

Nous attendons avec impatience le retour de la belle ſaiſon. Chacun de nous ſe flatte de recevoir bientôt des nouvelles de ſes amis: Gardez-vous de tromper mon eſpoir.

Voulant viſiter tous les endroits qui peuvent mériter d'attirer l'attention des curieux, je ſuis allé à *Chamblée*, où l'on voit les reſtes d'un fort conſtruit autrefois par les François. Quelle a été en cela leur intention? c'eſt ce que je ne vous dirai pas. On prétend que leur but étoit d'empêcher l'ennemi de pénétrer dans le Canada. Telle eſt ſa ſituation qu'une armée pourroit diriger ſa marche par *la Prairé & la Chine*, prendre *Montréal*,

& attaquer enſuite le fort qui ne ſeroit dans le cas de recevoir de ſecours d'aucun côté. L'exemple du général Preſcot qui, dans cette guerre même, y a été fait priſonnier, avec les troupes qu'il commandoit, eſt une preuve inconteſtable de mon aſſertion.

Ce fort, bâti en pierres, forme un quarré régulier flanqué de quatre baſtions à chacun de ſes angles, & ſans aucun ouvrage avancé. Il eſt ſitué à quelques milles des montagnes de Chamblée, dont je vous ai déjà parlé. Je ne puis croire que les François, en conſtruiſant ce fort, aient eu un deſſein autre que celui d'en faire un entrepôt pour fournir des proviſions à Saint-Jean.

A trois milles environ de diſtance, ſont les torrens qui empêchent les vaiſſeaux de remonter juſqu'à Saint-Jean. C'eſt-là où je vis pour la premiere fois un moulin à ſcier du bois, & je m'en fis expliquer le méchaniſme. Dès que le propriétaire m'eut donné toutes les informations que je pouvois deſirer, je lui demandai lequel des deux gouvernemens il trouvoit préférable. « O monſieur! s'écria-t-il, il n'y a pas de comparaiſon,

l'Anglois ! l'Anglois » ! Il me fit part alors d'une circonſtance qui vraiſemblablement étoit la cauſe de la préférence que ce bon vieillard nous donnoit, & qui eſt une preuve nouvelle de l'oppreſſion ſous laquelle les Canadiens avoient à gémir lorſqu'ils étoient ſous la domination françoiſe.

Il y avoit une coutume appellée *Corvée*, qui a encore lieu aujourd'hui pour la réparation des chemins, pour le tranſport des proviſions & pour d'autres ſervices relatifs au gouvernement. Les capitaines de milice nomment un certain nombre d'habitans qui doivent fournir des chevaux & des voitures & aller s'acquitter des devoirs qui leur ſont impoſés.

Lorſque le lord Amheaſt étoit à la veille d'entrer dans le Canada, par le lac *Champlain*, les François envoyoient continuellement toutes ſortes de proviſions à *Chamblée* & à Saint-Jean; & les habitans étoient excédés de fatigue & rebutés par la tyrannie des capitaines de milice.

Avant que la campagne s'ouvrit, le général Montcalm viſita Saint-Jean & *Chamblée*, pour voir ſi ces places etoient en bon état

de défenſe. Les payſans s'aſſemblerent en troupes autour de lui & ſe jetterent à ſes genoux pour ſe plaindre de l'inhumanité de leurs oppreſſeurs. Celui auquel appartenoit le moulin à ſcier, & de qui je tiens cette anecdote, dit au général qu'il ſervoit avec plaiſir le roi de France, mais qu'il avoit à peine eu le temps d'enſemencer ſes champs; que ſes moiſſons avoient été négligées; que ſa famille étoit ruinée; & que, pour comble d'infortune, *les deux ſeuls chevaux qui lui reſtoient étoient morts de fatigue la veille.* Le général, au lieu de conſoler & de ſecourir ce malheureux vieillard, lui jetta un regard ſévere, & lui répondit, en faiſant paſſer, entre ſes doigts, le ruban auquel étoit attaché ſa *croix de Saint-Louis :* « Mais, vous en avez les peaux, c'eſt beaucoup! c'eſt beaucoup »!

En vous parlant des amuſemens dont nous avons joui pendant le cours de l'hiver, j'ai oublié de vous dire que le plaiſir de patiner ſur la glace étoit un des plus communs & celui auquel pluſieurs de nos officiers ſe livroient de préférence. Les Canadiens patinent à la maniere des Hollandois, & avec

une rapidité étonnante ; mais les Indiens s'élancent comme l'éclair. Trois Indiens, il y a quelques années, après avoir fait une gageure très-considérable, partirent de cette place au lever du soleil, & arriverent avant la nuit à Quebec, qui en est éloigné de soixante lieues : mais la fatigue qu'ils avoient essuyée étoit si excessive que deux des patineurs expirerent quelques instans après leur arrivée, & le troisieme n'y survécut que d'environ huit jours.

Dans ce climat, il n'y a ni printems ni automne. On attend le dégel de jour en jour, & , en conséquence, on exerce continuellement les troupes. Le général Carleton est venu passer en revue les différens régimens ; mais la terre est couverte d'une quantité de neige si considérable, que les divers exercices se font sur la glace. Vous regardez peut-être le terrein comme dangereux ; & vous vous imaginez que les soldats sont exposés à glisser & à se blesser les uns les autres avec leurs bayonnettes, mais cela ne peut arriver : le soleil a assez de force, dans cette saison, pour fondre la surface de la glace, qui, se gelant de nouveau pendant

la nuit, forme une espece de sable ou glace pulvérisée, sur laquelle on peut marcher de pied ferme. D'un autre côté, toute la glace voisine de la ville est couverte de paille brisée, que le vent enleve des tas de fumier. Le sol est si naturellement fécond qu'il n'a pas besoin d'engrais; & les Canadiens portent leur fumier sur la glace, où ils l'éparpillent pour qu'il soit emporté par le courant, lors du dégel.

Un officier a souvent des devoirs pénibles à remplir. Mais il n'en est point de plus désagréable que celui de siéger dans un conseil de guerre. Choisi, il y a quelques jours, pour donner mon avis, sur un délit commis contre la discipline militaire, je me trouvai dans un cruel embarras. J'étois le plus jeune de mes collegues, & je devois être, en conséquence, le premier à prononcer la sentence. Heureusement le coupable échappa au châtiment qu'il méritoit, par une réponse naïve qu'il fit. La faute qu'il avoit commise, & pour laquelle il avoit déjà été puni deux fois, étoit l'ivrognerie & le libertinage. Le président du conseil de guerre lui ayant demandé ce qu'il avoit à dire pour

ſa défenſe, il répondit : « Oh! plaiſe *vos honneurs*, rien du tout; mais, pour épargner à *vos honneurs* la peine de parler plus long-temps, vous pouvez me faire donner deux cents coups de fouets. Je ſuis ſûr que *vos honneurs* trouveront que c'eſt aſſez ». Cette réponſe & le ton dont il parla firent ſourire les juges. Ayant reçu ordre de ſe retirer, la cour délibéra, & ſon opinion fut que, comme cet homme étoit un bon ſoldat, on pouvoit lui faire grace pour cette fois, en faveur de ſon originalité. Dès qu'il reparut devant le conſeil, le préſident lui fit une ſévere réprimande; on lui fit promettre de ne plus manquer déſormais à la diſcipline établie, & il fut renvoyé abſous. Il remercia la cour de ſon indulgence à ſon égard, & conclut ſa harangue en diſant : « Puiſque *vos honneurs* ont eu la bonté de me pardonner, je me *keg* pour ſix mois, auſſi-tôt que j'aurai gagné le logis.

Comme il ne vous ſera pas aiſé de comprendre la ſignification de ce mot *keg*, c'eſt un mot particulier aux ſoldats, & dont ils ſe ſervent quand ils veulent s'abſtenir de boire des liqueurs fortes. Ils jurent que,

pendant un certain temps, ils ne goûteront d'aucune liqueur quelconque. Ne pensez-vous pas qu'il seroit assez à propos que les officiers imitassent quelquefois cet exemple.

La grande différence que peu de jours ont apportée dans la température de l'air est presque incroyable. Six jours environ après que notre régiment eut été passé en revue, le dégel a commencé à se manifester, & la neige est déjà fondue presque par-tout. La glace ne couvre plus la surface de la riviere qu'à une très-grande distance du bord, & vers le centre où les courans ont amoncelé les glaçons; elle se brise de temps en temps avec un bruit égal à celui du tonnerre.

La rapidité de la végétation n'est pas moins surprenante. A peine la neige est-elle disparue, & les plaines sont déjà couvertes de verdure. Il semble qu'on voie l'herbe croître en la regardant. On ne peut attribuer cette fécondité prodigieuse qu'à la quantité de neige répandue sur la surface du sol, & qui entretient tant de chaleur autour des tiges naissantes, que, quand le soleil, qui a déjà acquis beaucoup de force, est parvenu à leur

leur faire éprouver son influence bénigne, elles s'élevent avec une vîtesse qui tient de l'enchantement.

Les routes sont impraticables, mais on m'assure que, dans quinze jours, elles seront aussi couvertes de poussieres qu'au milieu de l'été.

En sortant de la ville pour prendre le chemin qui conduit à la *Pointe-aux-Trembles*, on voit, à droite, une maison vieille & spacieuse, appartenante à un homme qui, après avoir fait des pertes considérables dans le commerce, est enfin parvenu, par les efforts réitérés d'une industrie infatigable, à acquérir des richesses immenses. Pour faire allusion aux différentes particularités de sa vie, il a fait sculpter, sur la porte de sa maison, la figure d'un chien qui ronge un os, avec cette inscription singuliere :

> Je suis le Chien qui ronge l'os,
> Sans en perdre un seul morceau.
> Le temps viendra, qui n'est pas venu,
> Je mordrai qui m'aura mordu.

Les carioles sont rentrées sous les remises, & tous les habitans commencent à se mon-

trer, en public, dans leurs calêches, qui ſont les voitures d'été, & qu'ils n'aiment pas moins que leurs carioles.

On m'a dit qu'il s'écouloit rarement un hiver, ſans que pluſieurs perſonnes perdiſſent la vie, en traverſant le fleuve, ſoit avant qu'il ſoit parfaitement gelé, ſoit quand le dégel commence à ſe manifeſter. Un accident des plus terribles, arrivé il y a trois jours, eſt une triſte confirmation de ce que l'on m'a rapporté.

On a coutume de jetter des ponts de planches ſur les fentes que la glace forme en ſe briſant, & qui ont quelquefois quinze & même dix-huit pieds de largeur. Une cariole, dans laquelle étoient deux perſonnes, paſſoit ſur l'un de ces ponts, le cheval ſe cabra, & la voiture étant tirée de côté fut précipitée à près de quarante pieds de profondeur. Ils reſterent un inſtant au fond de cette fente qui, n'étant pas auſſi large qu'à ſon ouverture, ne laiſſoit pas aſſez de place pour que la cariole coulât juſqu'à l'eau; mais, malgré la diligence que l'on fit pour leur porter du ſecours, avant qu'on eût pu leur jetter des échelles & des cordes,

le poids du cheval & de la voiture fit écarter la glace, & tout fut entraîné par le courant.

Je ne pus m'empêcher de penser à l'innocent agneau auquel le même malheur est arrivé, ni me défendre d'éprouver une émotion douloureuse, en comparant la froide indifférence des hommes, quand on leur apprend la mort malheureuse & inattendue d'un de leurs semblables, avec l'inquiétude & la douleur visibles de ces êtres que l'on prétend n'être guidés que par un instinct aveugle, lorsqu'ils ont perdu un de leurs petits.

Les draps nécessaires pour habiller nos troupes, n'ayant pas été envoyés l'année derniere, arriveront trop tard pour être employés à l'usage auquel ils sont destinés; les colonels des différens régimens ont, en conséquence, reçu l'ordre de faire changer les habits de leurs soldats en juste-au-corps, & leurs chapeaux en bonnets. Cet habillement sera plus commode que l'autre, pour les opérations qui auront lieu dans les bois; &, quand ils seront en pleine campagne, on pourra les regarder comme des troupes

d'infanterie légere. Le poil qui forme la houpe de leurs bonnets est de couleur différente, suivant les différens régimens. Le nôtre est rouge; &, comme c'est le poil le plus blanc qui prend le mieux cette couleur, plusieurs soldats, jaloux de se distinguer, s'engagerent, pour s'en procurer, dans une querelle avec les habitans, dans laquelle ils eurent le dessous, & furent complettement battus.

Ils allerent dans une prairie, au nombre d'une vingtaine, & se mirent à couper le poil de la queue des vaches. Celui à qui elles appartenoient les ayant apperçus, assembla ses voisins qui tomberent sur nos soldats, armés de bâtons, & leur firent payer cher le poil blanc qu'ils avoient volé.

Deux de ces soldats, sur le dos desquels les coups de bâtons étoient tombés en plus grande abondance, s'aviserent de porter leurs plaintes au major du régiment, qui leur demanda s'ils avoient leurs sabres quand les habitans les avoient attaqués. Ils répondirent qu'ils n'avoient pas cru en avoir besoin. Le major leur dit alors qu'il étoit charmé qu'on les eût rossés d'importance,

que c'étoit une bonne leçon pour l'avenir, & que sans doute ils n'oublieroient plus les armes qui leur étoient confiées pour se défendre ; ajoutant que le sabre étoit pour le soldat ce que l'épée étoit pour l'officier.

Les Canadiens nous disent que cet hiver a été extrêmement doux, comparé à celui de l'année derniere ( leurs hivers les plus froids doivent donc être bien terribles ! ) ; & que généralement le dégel n'arrive que sur la fin de ce mois, quelquefois seulement au mois de mai. Plusieurs troupes d'Indiens sont déjà venues se joindre à notre armée.

Il est fâcheux qu'on ne puisse pas se passer de leurs secours, mais ces hommes sont absolument nécessaires dans un pays couvert de bois comme l'est celui-ci. D'ailleurs, l'ennemi en a un grand nombre à son service ; & j'imagine qu'ils commettent moins de cruautés, ayant à combattre les uns contre les autres, que s'ils n'avoient embrassé que notre cause ou celle de l'ennemi. Les Indiens que nous aurons à notre solde seront supérieurs en nombre à ceux que soudoient les Américains, parce que ces derniers ne

peuvent pas leur procurer une quantité suffisante de provisions.

Les Indiens ne restent attachés à un parti qu'aussi long-temps que vous êtes capable de satisfaire leur cupidité. Ils sont toujours prêts à se ranger de celui de l'ennemi, s'il leur fait des offres plus considérables.

Il est absolument nécessaire de les ménager. Quoique les Européens possedent une vaste étendue de pays en Amérique, ce n'est rien en comparaison des régions immenses du nouveau monde, qui s'étendent vers l'occident. Quelque peu considérable qu'en soit la population, on y trouve néanmoins des nations nombreuses. On connoît très-peu leur position respective, & il est même une grande quantité de ces peuplades dont on n'auroit pas soupçonné l'existence, si l'on ne rencontroit quelquefois de ces Indiens que le hasard amene dans les contrées qui nous sont connues.

Ces nations sont sous la dépendance des chefs pour lesquels ils ont une soumission aveugle. Ils se rendent tous les ans, en grand nombre, à une espece de foire qui se tient à Montréal. Les habitans, auxquels cette

multitude eſt extrêmement à charge, leur font des préſens pour les engager à ne pas troubler la tranquillité publique, & il en coûte des ſommes immenſes au gouvernement, pour prévenir les déſordres qu'ils feroient diſpoſés à commettre.

Le général Carleton part demain pour retourner à Quebec. Je vous envoie ma lettre par un de ſes aides-de-camp qui doit ſe rendre ſous peu en Angleterre. Adieu, mon ami, comptez que je ne laiſſerai échapper aucune occaſion de vous informer des divers événemens de la campagne qui va s'ouvrir.

Je ſuis, &c.

---

## LETTRE XVIII.

De Montréal, le 20 Mai 1777.

Monsieur et cher ami,

Il m'eſt impoſſible de vous exprimer le plaiſir que m'a fait éprouver la lecture de votre lettre. Depuis ſix mois que je n'en avois reçu de vous, je ne pouvois me défendre d'avoir des inquiétudes. Je ſuis charmé d'apprendre que votre ſanté ſoit rétablie, & j'eſpere qu'elle l'eſt pour toujours.

Vous paroiſſez perſuadé qu'il ſe paſſera de grandes choſes pendant la campagne prochaine, & que les opérations des deux armées ameneront la fin de cette guerre fâcheuſe. Si des troupes bien diſciplinées, ſi des ſoldats robuſtes & courageux, commandés par le général Burgoyne, que tout le monde eſtime & reſpecte, peuvent aſſurer nos ſuccès, nous avons droit de compter ſur la victoire; mais, comme je l'ai précédemment obſervé, nous avons, au ſein de notre patrie, des ennemis

ſecrets, beaucoup plus dangereux que ceux que nous ſommes venus combattre en Amérique. Tous les ordres qu'on doit envoyer ici ſont connus de tout le monde avant d'être donnés officiellement ; & je ne doute pas que vous ne ſoyiez auſſi ſurpris que le fût le genéral lui-même en apprenant que toutes les opérations de la campagne prochaine étoient diſcutées, peſées, cenſurées ou approuvées pluſieurs jours avant qu'il arrivât pour communiquer des plans qu'il croyoit encore enſevelis dans le plus profond myſtere.

S'il y a, dans le miniſtere, des perſonnes aſſez imprudentes pour confier légérement le ſecret de l'état, les nombreux partiſans des Américains ne négligeront pas de profiter d'une indiſcrétion ſi utile à leurs intérêts. Des inſtructions de ce genre étant le reſſort qui fait agir toute l'armée, les Américains auront ſur nous un grand avantage, & qui ſera d'autant plus important que leurs meſures ſont concertées dans le ſecret le plus profond ; tandis qu'ils ſont inſtruits d'avance de nos projets & de nos vues, il nous eſt

impossible d'atteindre à la connoissance de leurs impénétrables desseins.

Il y a environ trois semaines que les glaçons dont le fleuve étoit couvert se désunirent & se briserent avec un bruit épouvantable. Une plaine immense de glace, sur laquelle rouloient des voitures, & se promenoient tant de milliers d'habitans, a été métamorphosée tout-à-coup en une riviere magnifique sur laquelle voguent de grands vaisseaux, & dont mille & mille barques couvrent la surface.

La campagne se montre sous un nouvel aspect; & l'été qui, dans d'autres climats, ne s'avance qu'à pas lents, dans celui-ci vient tout d'un coup animer la nature. Les habitans sont entiérement livrés aux travaux des champs; tout est en mouvement & en activité, après un si long intervalle passé dans une triste inertie.

L'armée s'apprête à se mettre en campagne. Le corps avancé est déjà campé à *Boucherville*, & il y a quelques jours que le général Burgoyne l'a passé en revue. J'ai assisté à cette revue accompagnée de plusieurs officiers qui n'avoient jamais vu quinze cents

hommes réunis à-la-fois ſous les mêmes drapeaux. Quant aux bataillons d'infanterie légere & de grenadiers, on auroit pu parcourir l'Angleterre une année entiere avant de raſſembler un tel corps.

La ligne que formoit l'avant-garde avoit un mille d'étendue. Outre les manœuvres ordinaires, elle en exécuta de nouvelles que l'on a imaginées pour ſe défendre dans les pays couverts. Le général témoigna ſon approbation dans les termes les plus gracieux. L'avant-garde doit ſe rendre, ſous quelques jours, à Saint-Jean, & de-là traverſer le lac juſqu'à la riviere de *la Cole*. Elle a reçu ordre de camper ſur ſes bords juſqu'à ce que le corps d'armée ſe ſoit mis en marche.

Je ne puis me refuſer au plaiſir de vous rapporter un trait d'attention & de politeſſe de la part de lady Henriette Ackland, qui, par ſes vertus & ſes qualités aimables, eſt devenue l'idole des officiers du corps que commande ſon époux. Voulant leur marquer ſa reconnoiſſance des attentions qu'ils avoient eues pour elle, quelques jours avant que l'armée ſe mit en campagne, elle envoya à chacun d'eux (ils étoient au nombre

de trente ), la moitié d'un large fromage de *Cheshire*: Ce n'étoit pas un cadeau d'aussi mince valeur que vous pourriez l'imaginer, car le fromage anglois coûtoit alors un dollar la livre; & le présent le plus agréable que vous puissiez faire à un Européen relégué depuis long-temps dans une autre partie du monde est celui d'un bon fromage de Cheshire. Si vous vous sentiez tant soit peu disposé à m'en envoyer un, je vous prie de l'enfermer dans une caisse de plomb, & d'envelopper cette caisse avec du crin de cheval. Le plomb sert à le garantir de la moisissure, & le crin de cheval est la seule sauve-garde qu'on ait pu imaginer contre la quantité prodigieuse de rats qui se trouvent dans presque tous les vaisseaux.

J'ai pris plaisir à observer la maniere dont les habitans célebrent le jeudi qu'ils appellent la *Fête-Dieu*. La veille de cette fête, je vis entrer dans la ville une multitude de chariots chargés de pins d'une médiocre grandeur; mais jugez de ma surprise, lorsque, sortant le lendemain de chez moi pour me rendre à la parade, je trouvai les rues balayées aussi proprement qu'il étoit possible,

& des arbres fixés en terre de chaque côté de la rue. Leurs cîmes se réunissoient de maniere à donner à ces rues l'apparence de longs berceaux. Je demandai quel étoit l'objet de ces préparations, & l'on me fit les détails de la fête que l'on alloit célébrer.

A onze heures environ, la procession commença à sortir de l'église principale & s'étendit bientôt à la longueur d'un mille. Tout clergé & les moines des différens couvens marchoient en ordre précédés d'un grand nombre de musiciens. Au centre de la procession, sous un dais de velours cramoisi, soutenu par six ecclésiastiques, l'officiant portoit l'hostie posée sur une bible & couverte d'un linge blanc. Deux hommes précédoient le dais, tenant une grande corbeille remplie de fleurs, & plusieurs jeunes enfans en surplis les éparpilloient en les jettant en l'air, de distance en distance; quatre autres encensoient l'hostie avec des encensoirs d'argent, & le peuple chantoit des hymnes. La procession traversa, dans cet ordre, la plus grande partie de la ville; & tout le monde se prosternoit sur le passage. Les personnes qui étoient restées chez elles se

mettoient aux fenêtres, & faisoient de même. La vue de cette procession m'a paru très-agréable, & le spectacle doit en être imposant, dans les pays où la religion catholique est la dominante.

Nous avons été avertis, par un ordre que le général Philipps nous avoit fait donner la veille, qu'il devoit y avoir une procession, mais nous ne nous en étions pas formé une idée qui approchât de la vérité. Il s'est élevé plusieurs disputes dans les pays catholiques, sur les honneurs que le militaire doit rendre au Saint-Sacrement lorsqu'il passe. Il y a quelques années que le roi manifesta ses intentions à cet égard, & le général Philipps nous donna en conséquence ses ordres dans les termes suivans : « Comme il » doit y avoir demain une grande proces- » sion dans la ville, je ne crois pas néces- » saire d'informer les officiers du respect & » de la décence avec lesquels ils doivent se » comporter, d'après les intentions de S. M., » lorsque la procession passera. Les volon- » taires sont requis d'informer les soldats » que, lorsqu'ils se trouveront sur le passage » de cette procession, ils doivent se former

» en haie, se tenir dans une posture res-
» pectueuse, avoir leurs chapeaux bas, &
» rester ainsi jusqu'à ce qu'elle soit entiére-
» ment défilée. Tout soldat qui manquera
» à cet ordre, & dont la faute sera connue,
» sera séverement puni ».

Je dois quitter demain cette ville, pour rejoindre l'avant-garde, sur le bord de *la Cole*. Resserré dans les bornes de ma compagnie qui, je me fais un plaisir de le dire, est commandée par le lord Petersham, vous ne pouvez pas attendre que je vous donne un détail bien exact de toutes les manœuvres de cette campagne, ni un récit circonstancié du siege de Ticonderoga; je vous informerai cependant de toutes les choses dont je serai témoin, ainsi que de celles qui parviendront à ma connoissance, & je vous dirai mon opinion sur les différens événemens, non pas en officier, mais en spectateur.

Les officiers se mettent en campagne avec bien des désavantages, & seront souvent embarrassés, faute de chevaux, pour faire transporter leur bagage, lorsqu'ils quitteront les lacs : ceux qui appartiennent à l'armée ont été envoyés au travers des bois, pour

gagner *Crownpoint*, mais il eſt très-incertain qu'ils y arrivent, étant fort expoſés à tomber au pouvoir de l'ennemi. Plutôt que de me trouver au dépourvu, lorſque je ſerai arrivé à Ticondéroga, j'ai haſardé d'envoyer le mien, avec ceux de quelques autres officiers, par la même voie que les chevaux de l'armée. S'ils arrivent ſains & ſaufs, ce ſera un grand avantage pour nous; s'ils ſont pris, je ſerai obligé de renvoyer mon bagage, & il ne me reſtera que mon courage & mon havre-ſac. . . . .

Dans le cas où les troupeaux deſtinés pour l'armée n'arriveroient pas à bon port, cela cauſeroit bien du retard dans notre marche, quand même les Américains abandonneroient Ticondéroga. De toutes manieres, nous ne pouvons pas aller bien vîte, car notre armée ſera au lieu de ſa deſtination pluſieurs jours avant les chevaux, & vous ſavez que des troupes ne peuvent pas faire beaucoup ſans artillerie & ſans proviſions.

Un des grands déſavantages que nous éprouvons dans cette guerre, & que les Américains ne reſſentent pas, c'eſt que nous ſommes obligés de tranſporter toutes nos proviſions

provisions avec nous, & qu'ils ont des magasins bien fournis à chaque trente ou quarante milles; de sorte que, s'il arrivoit quelqu'accident à leur armée, la perte seroit facilement réparée. Quant à nous, le seul parti que nous aurions à prendre en pareil cas, ce seroit de faire une halte dans quelque poste bien fortifié, jusqu'à ce que nous ayons pu nous procurer des provisions du Canada.

Il faut encore ajouter que les Américains sont bien plus habiles que nous, lorsqu'il est question de combattre dans les bois, ils sont habitués à les fréquenter dès leur plus tendre enfance. Nos succès dépendent entiérement de notre adresse à nous servir de nos bayonnettes. Le général Burgoyne est convaincu de leur utilité. Il ne cesse de recommander aux officiers de faire connoître aux soldats combien cette arme pourra nous devenir nécessaire si nous voulons remporter quelques avantages sur nos ennemis.

Lorsque j'aurai quitté cette ville, vous n'aurez peut-être plus de mes nouvelles aussi réguliérement; mais soyez assuré que je saisirai toutes les occasions possibles de vous

donner des preuves de mon existence & de ma sincere amitié. Je suis, &c.

---

## LETTRE XIX.

De Montréal, le 26 Mai 1777.

MON CHER AMI,

Je fus prié, il y a quelques jours, à dîner chez le capitaine Frazer, qui a le commandement en chef sur les Indiens. Il nous donna un repas entiérement composé de venaison; il s'y trouvoit plusieurs plats qui n'étoient mis sur la table que pour la forme, vu qu'ils n'auroient pas été du goût de la plupart des convives. Nous eûmes un jambon d'ours, qui étoit salé, & dont le goût étoit infiniment meilleur que celui d'un jambon de porc; un des mets qui parut, parmi tant d'autres, fut un filet de chevreuil; on en fait grand cas en Angleterre, mais c'est ici une chose fort commune. A vous dire vrai, j'ai suivi l'avis que M. Roberdeau, de Quebec, me donna un jour, & je fis mon repas *de friandises*.

Auſſi-tôt que la nappe fut levée, une grande quantité d'Indiens entrerent dans la chambre où nous étions, il y en avoit parmi eux un très-âgé, & grand ennemi des cérémonies; car voyant que la table étoit remplie de verres & de bouteilles, il voulut boire avec nous, & ſe rendit fort importun. Le capitaine Frazer leur ayant dit quelques mots, ils ſe retirerent tout de ſuite, tant il a d'aſcendant ſur leur eſprit. Je n'entendis pas leur langage, mais le capitaine nous a dit qu'il leur avoit promis de leur envoyer une bouteille de rum par ſon domeſtique; il falloit bien qu'ils euſſent un préſent pour les récompenſer de leur docilité.

Lorſque nous fûmes débarraſſés de nos hôtes, & que l'ordre fut rétabli, le capitaine Frazer nous dit: « J'ai vu, meſſieurs, que vous aviez tous remarqué ce vieil Indien; ſi vous le trouvez bon, je vous ferai le récit d'une hiſtoire aſſez ſinguliere dont ſa mere fut l'héroïne.

» Cet Indien, nous dit-il, eſt de la nation des *Algonquins*, qui, ayant été convertis au chriſtianiſme, & s'étant attachés aux François, avoient excité l'inimitié des Iroquois.

Ceux-ci ſe livrerent envers eux à tous les excès que pouvoit leur inſpirer la haine qu'ils portoient au nom chrétien ; ils leur faiſoient ſubir les tourmens les plus affreux & la mort, ſans avoir égard ni à l'âge ni au ſexe de ceux qui avoient le malheur de tomber entre leurs mains. Pour ſe ſouſtraire à la furie des *Iroquois*, la nation entiere des Algonquins ſe détermina à ſe frayer, les armes à la main, un chemin à travers la nation de leurs perſécuteurs, pour aller ſe mettre ſous la protection des François. Les femmes elles-mêmes les ſeconderent dans cette entrepriſe, &, dans l'occaſion, on les vit combattre avec intrépidité. Le haſard voulut que, dans un engagement où les femmes donnerent, la mere de ce vieil Indien fut faite priſonniere.

Les Iroquois la porterent dans un de leurs villages, la dépouillerent de ſes vêtemens ; lui lierent les pieds & les mains, & la mirent dans une de leurs cabanes. Elle reſta dix jours dans cette ſituation ; les Sauvages ne la perdant pas de vue, & dormant même auprès d'elle toutes les nuits. La onzieme nuit, tandis qu'ils étoient tous pro-

fondément endormis, elle trouva moyen de se dégager des liens qui la tenoient attachée, & de s'enfuir dans la forêt. Le surlendemain de son départ, les vestiges de ses pieds furent apperçus par les Iroquois qui la cherchèrent & la poursuivirent avec tant de vîtesse, que, le troisieme jour, elle les apperçut très-près d'elle. Elle se plongea au même instant dans un étang auprès duquel elle se trouvoit alors, &, se glissant entre les brossailles & les herbes qui étoient au bord de l'eau, elle ne laissoit passer que sa tête pour pouvoir respirer. Elle échappa, par ce moyen, à ceux qui la poursuivoient, & qui, après l'avoir cherché de tous côtés, s'en retournerent par le chemin qu'ils croyoient qu'elle auroit dû prendre. Quand la nuit fut venue, elle sortit de l'étang, enfila une route différente de celle que les Iroquois avoient prise, & cette pauvre créature erra ainsi dans les forêts pendant trente-cinq jours, sans autre nourriture que des racines & des fruits sauvages. Elle arriva enfin sur les rives du fleuve Saint-Laurent, &, n'appercevant aucun canot, elle fit une espece de radeau d'osier, sur lequel elle traversa le fleuve.

Elle en suivit les bords, & déjà elle étoit descendue plus bas que Montréal, sans savoir où elle étoit, lorsqu'appercevant une piroque remplie d'Indiens, & craignant que ce ne fût des Iroquois, elle courut se cacher de nouveau dans les bois. Elle y resta jusqu'au coucher du soleil, où, se remettant en marche, elle dirigea sa course vers Montréal. A un mille de distance de la ville, elle fut rencontrée par un parti d'Indiens qu'elle reconnut être des Algonquins. Lorsqu'ils s'approcherent d'elle, elle se cacha derriere un buisson, leur criant qu'elle n'étoit point dans une situation à se faire voir, puisqu'elle étoit nue. Un de ces Algonquins lui jetta une couverture, dont elle s'enveloppa, & il la conduisit au fort ». Lorsque le capitaine Frazer nout eut raconté cette histoire, il ajouta que ce vieil Indien prenoit plaisir à la réciter à tout le monde, en témoignant l'indignation la plus vive, & en jurant de se venger des *Iroquois*.

Nous avions à peine vidé quatre ou cinq verres de vin, après la conclusion du récit du capitaine, lorsque les Indiens revinrent, sous prétexte de quelques affaires qu'ils

avoient à traiter avec lui, mais plus réellement pour avoir une nouvelle provision de rum, ce qui leur fut refusé; ils se rendirent alors extrêmement importuns; & comme ils ne voulurent rien écouter de ce que pouvoit leur dire le capitaine Frazer, celui-ci voyant qu'il n'étoit plus possible de les contenir ni de les renvoyer, nous fit ses excuses, en priant la compagnie de se retirer.

A mon retour chez moi, en parlant à mon hôte de ce que j'avois entendu dire des *Iroquois*, il me dit : Monsieur, les Iroquois sont les plus sauvages & les plus fripons de tous les Indiens : & il me raconta le triste événement arrivé à un missionnaire nommé le Pere Jogués, qui demeuroit un peu plus bas que les Trois-Rivieres. Se persuadant que le christianisme avoit fait des grands progrès parmi les Iroquois, pendant un temps assez court qu'ils étoient restés en paix, il voulut aller prêcher cette doctrine dans les pays plus éloignés. Il partit pour cet effet avec quatre Indiens & un jeune François qui l'accompagna comme domestique; mais il étoit à peine à une

lieue des Trois-Rivieres, que ses quatre guides sauvages l'abandonnerent. Son enthousiasme & sa confiance ne furent pas ralentis par ce contre-temps. Il crut sa personne en sûreté, & ne voulant pas retourner en arriere, il continua sa route. A la premiere bourgade *Iroquoise* où il arriva avec son domestique, il fut malheureusement convaincu de son erreur. On se saisit d'eux, &, après les avoir dépouillés de leurs vêtemens, ils furent fustigés & traités en prisonniers de guerre. Le bon pere fut très-surpris d'une telle réception; &, comme il savoit leur langue, il fit usage de toute son éloquence pour les adoucir : ce fut en vain. La seule faveur que lui procurerent ses prieres & ses sollicitations, fut qu'au lieu d'être brûlés vifs, lui & son compagnon, les Iroquois voulurent bien avoir l'humanité de les décapiter avec une hache. Après que mon hôte eut achevé cette histoire, il ajouta, avec chaleur & indignation : « Oui, monsieur, les Iroquois sont fripons en diable, & dans mes voyages j'ai toujours craint de les rencontrer ». D'après ce fait, vous avouerez que ses craintes n'étoient pas mal fondées.

Je suis, &c.

# LETTRE XX.

De Montréal, le 31 Mai 1777.

MON CHER AMI,

Quoiqu'il me reste très-peu de temps, avant de quitter cette ville, je vous ferai part de quelques informations que j'ai prises cet hiver, sur les avantages que l'Angleterre retire du Canada.

Les François se sont toujours plaints, & peut-être avec raison, que le Canada n'avoit jamais enrichi la France, & qu'aucun de ses habitans n'avoit fait de fortunes éclatantes, si ce n'est ceux qui alloient faire le commerce dans l'intérieur. Comme ce n'est pas là faute du pays, qui a beaucoup d'entrepôts très-commodes, qui pourroient devenir pour lui une source de richesses, à quelle cause doit-on l'attribuer? C'est, d'abod, je crois, aux guerres continuelles que cette province a eu à soutenir, depuis qu'il y existe une colonie; &,

ensuite, à l'oppression du gouvernement, & aux rapines du clergé. Telles sont les causes qui empêchoient les Canadiens, excepté ceux qui couroient les hasards du commerce des fourrures, de songer à faire fortune, & qui les engageoit à se contenter d'un nécessaire très-médiocre : lorsqu'un Canadien pouvoit payer ses dîmes, & faire quelques épargnes pour passer avec tranquillité un hiver fort long, son bonheur étoit complet.

La scene est maintenant changée dans toute la province, on voit travailler les moulins à bled & à planches. Les Canadiens s'enrichissent en exportant des grains & des farines aux Indes occidentales & dans les autres provinces. Comme je l'ai déjà observé, si le Canadien étoit pauvre, ce n'étoit pas la faute du pays qui a mille avantages pour des gens industrieux. De l'instant où ils ont labouré leurs terres, sur la fin de l'automne, jusqu'au milieu d'avril ou au commencement de mai, époque à laquelle ils sement leurs grains, ils peuvent faire abattre du bois, le scier, & le tenir prêt à être employé pour la construction des maisons & des vaisseaux ; alors il n'y aura

plus qu'à l'embarquer, lorsque la gelée sera passée. Un autre avantage que ce pays possede, c'est la promptitude avec laquelle la végétation s'y opere. Ce qui est semé dans le cours de mai, germe, pousse, mûrit & est mis en grange avant la fin d'août.

Sans considérer les difficultés auxquelles les gens qui trafiquent avec les naturels étoient exposés, le négociant du Canada les regardoit avec un œil de jalousie; mais maintenant qu'il n'est plus victime de l'état & du clergé, & qu'il jouit des privileges de notre heureuse constitution, son industrie se montre dans tout son éclat, & les longs hivers qui, autrefois, se passoient au milieu des festins & des plaisirs, sont actuellement employés à des occupations utiles. Un marchand indien n'est plus en état d'exciter tant de jalousie.

L'expérience nous prouve chaque jour que cette province peut fournir plus de ressources qu'aucune autre. Quels pouvoient être les motifs de la France, en retenant les Canadiens dans un tel état de captivité? Il semble que, fier d'avoir annexé à sa couronne ce vaste pays, le produit du

commerce des fourrures étoit tout l'avantage qu'elle cherchoit à en retirer. Mon intention n'eſt pas de vous ennuyer de mes réflexions politiques ; je vais conclure, en me propoſant de vous parler, dans ma prochaine lettre, du commerce des fourrures, qui eſt encore, pour l'Angleterre, une ſource conſidérable de richeſſes, mais qui tarira par la ſuite des temps. On détruit chaque année une ſi grande quantité d'animaux, que le nombre en diminue ſenſiblement, & les chaſſeurs ſont obligés de les aller chercher à pluſieurs centaines de lieues, tant ils ſe ſont éloignés pour ſe dérober aux pourſuites. Vous voyez qu'il eſt donc bien eſſentiel d'encourager l'agriculture ; mais j'allois encore parler politique. Adieu, je ſuis, &c.

---

## LETTRE XXI.

De Montréal, le 5 Juin 1777.

MON CHER AMI,

Comme dans une de mes précédentes lettres je vous ai parlé des marchands américains & de leur façon de trafiquer avec les sauvages, je vais vous donner quelques détails sur les animaux dont ils recherchent les peaux avec tant d'avidité.

Par les descriptions qu'un grand nombre d'auteurs nous ont données du Canada, on voit qu'à l'instant de la découverte, ce n'étoit qu'un pays couvert d'immenses forêts qui ne servoient de retraite qu'aux bêtes sauvages qui y abondoient & s'y multiplioient prodigieusement. Le petit nombre d'hommes qui habitoient ces vastes déserts n'ayant ni troupeaux ni animaux domestiques, les bêtes carnacieres pouvoient errer sans contrainte; elles trouvoient des vivres en abondance, & jouissoient paisiblement

de leur liberté; quoiqu'il n'y eût pas une grande variété dans les especes, chacune d'elles se multiplioit considérablement : mais chaque chose dans ce monde doit être tôt ou tard soumis au pouvoir de l'homme civilisé. Il a exercé sur elles son despotisme cruel, & le très-petit nombre de ces animaux que les naturels détruisoient pour leur nourriture & pour se couvrir n'étoit rien en comparaison du nombre prodigieux qui tombe journellement sous nos coups. A peine le luxe eut-il introduit l'usage des fourrures que les sauvages déclarerent une guerre perpétuelle aux habitans des forêts, & ils les poursuivirent avec acharnement, parce que l'abondance, & des jouissances qui leur avoient été jusqu'alors inconnues, furent le prix de leurs cruautés. Pour rendre cette guerre plus destructive, nous leur avons fourni des armes à feu, ce qui les a mis à portée de nous procurer un plus grand nombre de fourrures, & dont les qualités sont beaucoup plus variées. Elles étoient connues en Europe, car on tiroit du Nord des fourrures de la même espece, mais en si petite quantité, que cela ne pouvoit pas

ſuffire aux demandes conſidérables qu'on ne ceſſoit d'en faire.

Ces fourrures ont été plus ou moins recherchées, ſuivant le caprice de la mode; mais, pour favoriſer le commerce du Canada, on en fait beaucoup d'uſage en Angleterre, où on cherche à les tenir toujours à un bon prix. Vous devez vous ſouvenir de la ſomme conſidérable que votre ſœur a donnée pour ſon manchon & ſa palatine. Je puis vous aſſurer qu'elles ſont même fort cheres ici, car le bonnet de fourrure le plus ſimple coûte environ deux guinées.

Je vais vous parler maintenant des bêtes, dont les peaux ſont encore recherchées; je commencerai par la loutre. Elle reſſemble trop à celle qui eſt ſi commune en Angleterre, pour qu'il ſoit néceſſaire de vous donner, ſur elle, de grands détails. Je me bornerai à vous dire que celle du Canada eſt plus grande que la nôtre, que ſon poil eſt plus noir & plus fin, & que ſa beauté eſt pour elle un préſent fatal de la nature, puiſqu'elle l'expoſe davantage aux pourſuites des Sauvages.

La fouine eſt fort eſtimée des chaſſeurs

canadiens, ſon poil étant plus brun & d'un plus beau luiſant que celui des fouines d'Europe.

On fait auſſi grand cas de la peau des rats de l'Amérique ſeptentrionale, particulierement de *l'Oppoſſum* & *du Muſqué*. On a fait, au ſujet de ce dernier, pluſieurs fables ridicules, qui ſe ſont accréditées & perpétuées juſqu'à ce jour. On prétend, entre autres choſes, que les petits rentrent dans le ventre de leur mere par les mamelles; mais voici le fait: La femelle du rat *muſqué* a, ſous le ventre, une peau qu'elle peut étendre & reſſerrer autant qu'il lui plaît. Cette poche a une ouverture par laquelle elle fait entrer ſes petits à la moindre apparence de danger, &; lorſqu'ils ſont en ſûreté dans cette eſpece de ſac, elle s'enfuit avec eux ſur le ſommet d'un arbre. Un autre inſtinct ſingulier, qui eſt propre à cet animal, & dont on a rarement fait mention, c'eſt que s'il ſe voit pourſuivi par un tigre, par un chat de montagne, ou par quelqu'autre animal que ce ſoit, à qui la nature a donné la facilité de grimper ſur les arbres, il va alors ſe ſuſpendre, par la queue, à l'ex-

trémité

trémité d'une branche, sur laquelle il ne pourroit pas se soutenir autrement, & trop foible pour supporter le poids de l'animal qui le poursuit. On emploie la peau du rat *musqué* aux mêmes usages que celle du castor, dont il semble être un diminutif; mais le parfum qu'il porte avec lui, & auquel il donne son nom, est ce qui engage principalement les chasseurs à les poursuivre.

L'hermine est à-peu-près de la taille d'un écureuil, mais elle n'est pas aussi longue. Ses yeux sont extrêmement vifs, ses regards perçans; & ses mouvemens si précipités que l'œil peut à peine les suivre. Sa queue, dont l'extrémité est noire comme le jet, est longue & épaisse. J'ai d'autant mieux examiné ce petit animal, que la fille de mon hôte en a un, qu'elle éleve. C'est ici la mode que les jeunes personnes en aient, comme en Angleterre, des écureuils. L'hiver, l'hermine est aussi blanche que la neige. Appercevant, il y a quelques jours, que celle de mon hôtesse prenoit une teinte de jaune, je lui en témoignai ma surprise. « Ah, monsieur! me dit-elle, au milieu de l'été, elle sera jaune comme de l'or ». Ce

petit animal est fort estimé au Canada. La zibeline est plus petite, & n'y est pas aussi commune.

La martre, dont la peau est la plus précieuse, se tient loin des lieux habités. On ne peut la rencontrer qu'au milieu des forêts. Quoiqu'elle soit fort petite, elle n'en est pas moins carnaciere, ne se nourrissant que de la chair des oiseaux qu'elle attrappe. Elle n'a qu'un pied & demi de long; mais les trous qu'elle fait dans la neige, laissent des marques profondes, & on croiroit que ce sont celles des pattes d'un animal beaucoup plus grand. Cela vient des sauts qu'elle fait en courant, &, lorsqu'elle retombe, ses deux pattes de devant réunies ne font qu'un trou. Sa peau, quoique fort recherchée, ne vaut pas celle des zibelines, qui sont d'un noir luisant.

Les peaux de martres varient de prix, selon leur plus ou moins de beauté. Plus elles approchent du beau noir glacé de la zibeline, plus elles sont cheres. On en trouve de toutes les teintes, depuis le brun léger jusqu'au noir. Les martres ne quittent les forêts impénétrables qui leur servent de

retraite, qu'une fois au plus, tous les deux ou trois ans; & , quand les Canadiens les apperçoivent, c'est pour eux le présage d'un hiver heureux. Ils jugent qu'ils auront une grande quantité de neige, &, conséquemment, beaucoup de plaisir à la chasse de ces animaux.

Le chat sauvage du Canada est beaucoup plus petit que ceux que l'on voit dans les pays septentrionaux de l'Europe. C'est le même animal auquel les anciens donnoient le nom de Linx, & à qui le vulgaire crédule attribuoit le pouvoir de donner la mort, par son seul regard, à la proie qu'il s'étoit destinée. La nature ayant refusé, à cet animal, la faculté d'entendre & de sentir à une certaine distance, & ayant au contraire la vue d'une finesse extrême, c'est ce qui a donné lieu à cette fable ridicule. Il ne vit que du gibier qu'il attrape, il le poursuit jusqu'au sommet des arbres les plus élevés, &, quelque petit que soit l'animal qu'il poursuit, il ne le perd jamais de vue; le feuillage le plus épais ne peut le lui dérober. La chair du chat sauvage est très-blanche, l'on peut même dire qu'elle a bon goût, mais

c'est principalement pour sa peau que les Indiens le recherchent. Son poil est long, & d'un beau gris clair; sa fourrure est cependant inférieure à celle du renard.

Cet animal est carnacier, ainsi que tous ceux que produisent les pays froids, où il ne croît que très-peu de végétaux.

Outre les différentes fourrures dont je viens de vous parler, le Canada fournit à l'Angleterre des peaux de cerf, de daim, de chevreuil, de *Caribon* & d'élan, dont on suppose que toutes ces autres especes tirent leur origine. Les Canadiens font la chasse à tous ces animaux, mais les Sauvages se sont réservé celle de l'ours; c'est leur exercice favori; il convient à leur maniere de combattre, à leur force & à leur courage, & ces animaux fournissent mieux qu'aucun autre à tous leurs besoins.

Dans la crainte de vous fatiguer par ces ennuyeuses descriptions de bêtes sauvages, je finis, réservant pour la prochaine occasion le plaisir de vous parler de l'ours & du castor. Ces deux especes d'animaux paroissent les plus dignes de nos observations; le dernier sur-tout, qui possede toutes les

qualités capables d'entretenir l'harmonie dans la société, sans connoître les vices & les maux auxquels nous sommes sujets; ce sont ces calamités qui nous empêchent de goûter en paix les charmes de l'amitié, & ceux que l'homme devroit trouver dans la vie sociale. Je suis, &c.

---

## LETTRE XXII.

De Montréal, le 7 Juin 1777.

Mon cher ami,

Chaque jour me fournit de nouvelles occasions de m'entretenir avec vous. Je les saisis avec plaisir; mais il me reste peu de temps à séjourner dans cette ville, &, quand je l'aurai quittée, vous m'accuserez peut-être de négligence. Soyez persuadé que, malgré que notre correspondance ne soit pas aussi bien suivie, je profiterai de toutes les occasions possibles de vous faire passer de mes nouvelles.

Je vous ai dit dans ma derniere lettre que

l'ours ſuppléoit à tous les beſoins des Sauvages. Sa chair leur fournit des alimens ; ſa graiſſe leur ſert à ſe frotter le corps, & ils ſe vêtiſſent avec ſa peau. Vous ſerez bien aiſe ſans doute de connoître les moyens ſinguliers que les Sauvages emploient pour les chaſſer.

Comme vous avez ſans doute vu des ours en Angleterre, il eſt inutile que je vous en décrive ſa ſtructure.

Cet animal eſt plutôt timide que féroce; rarement il attaque l'homme, il fuit à ſon aſpect, & ſe ſauve avec beaucoup de précipitation quand il eſt pourſuivi par un chien. Il n'eſt dangereux que lorſqu'il eſt bleſſé, quand il ſort du creux de l'arbre qui lui a ſervi de retraite pendant tout l'hiver, & dans le temps du rut qui arrive au mois de juillet. C'eſt ſur-tout dans ce dernier cas que l'ours, animé par ſa jalouſie, devient ſi féroce & ſi hargneux, qu'il eſt dangereux de le rencontrer. Pendant le rut, ces animaux maigriſſent conſidérablement, & leur chair contracte un goût ſi déſagréable, que les Indiens, dont l'eſtomac n'eſt ſûrement pas fort délicat, ne veulent pas en manger :

qui pourroit croire que l'amour fût capable de faire, en un mois, sur l'ours, plus de ravage que six mois de jeûne n'en sauroient opérer.

Quand la saison de ses amours est passée, il recouvre promptement son embonpoint par la grande quantité de fruits qu'il mange, & dont les bois abondent. Il est sur-tout si passionné pour le raisin qu'il grimpe, pour le cueillir, jusqu'au sommet des arbres les plus élevés; quand il s'est repu de fruits pendant quelque temps, sa chair devient délicieuse, & elle continue à l'être jusqu'au printemps.

Il est surprenant qu'un animal, qui paroît si peu delicat, & qui a une fourrure si chaude, prenne tant de précaution pour se mettre à l'abri du froid. La nature nous apprend par-là à ne point juger des choses sur les apparences : ces animaux doivent savoir mieux que nous ce qui leur convient. L'ours monte, à l'entrée de l'hiver, dans le creux d'un vieil arbre, il en bouche l'ouverture avec des branches de pin, pour se mettre à couvert des rigueurs de la saison; & quand une fois il s'y est bien établi, il

N 4

eſt rare qu'il en ſorte avant que l'hiver ne ſoit entiérement paſſé. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt qu'il ne prend, dans ſa retraite, aucune proviſion, & il doit cependant avoir beſoin de nourriture. Il eſt à croire qu'une très-petite quantité d'alimens ſuffit à ſa ſubſiſtance; car, étant à la fin de l'automne prodigieuſement gras, ne prenant pas d'exercice pendant l'hiver, & dormant preſque toujours, il perd très-peu par la tranſpiration, & a rarement beſoin de ſortir pour ſe procurer des vivres: quand cela arrive, il rentre auſſi-tôt dans ſa retraite.

C'eſt ſans doute à la longueur du temps que ces animaux paſſent ſans prendre de nourriture (parce qu'un ſommeil preſque continuel & leur oiſiveté entretiennent leurs forces), qu'eſt due l'opinion ſi ridicule & ſi généralement adoptée, que la ſeule nourriture de l'ours, pendant l'hiver, eſt la ſubſtance qu'il tire de ſes pattes en les léchant. Je ne ſuis pas ſurpris qu'une idée auſſi abſurde ſe ſoit accréditée, quand je conſidere que l'on en a enchaîné un pendant tout un hiver; qu'il eſt reſté ſans boire ni manger, & que cependant ſix mois après il étoit

encore aussi gras qu'à l'instant où on l'avoit attrapé.

C'est pendant l'hiver que l'on fait la chasse de l'ours. Les Indiens le forcent de sortir de sa retraite en mettant le feu aux branches d'arbres qu'il a rassemblées au pied d'un pin creux. La fumée s'élevant le long du corps de l'arbre, l'animal, pour n'être pas suffoqué, sort de son trou, & on le met à mort aussi-tôt qu'il paroît. Ce n'est que pour subvenir à leurs propres besoins que les Indiens font aujourd'hui la chasse de l'ours; mais autrefois ils les poursuivoient encore pour en avoir la peau, qu'ils vendoient aux marchands qui fréquentoient leurs côtes. Le bruit ne se fut pas plutôt répandu que le Canada abondoit en castors, que les Sauvages, excités par l'appas d'un gain plus considérable, commencerent à les détruire; quoique de tous les animaux qui existent, il n'y en ait pas qui soient moins nuisibles ni moins carnaciers. C'est avec peine que je ferai la remarque suivante: si les Indiens poursuivent avec tant d'acharnement ces créatures innocentes, leur cruauté ne provient en cela que de l'avidité avec laquelle

nos marchands recherchent les fourrures, pour satisfaire au luxe excessif des nations policées de l'Europe.

Cet animal est, de sa nature, fait pour vivre en société. Il a un instinct tout particulier pour la conservation & pour la propagation de son espece. Sa longueur ordinaire est de trois ou quatre pieds, & son poids est de quarante à soixante livres. Les doigts de ses pattes de derriere sont réunis par une membrane, ce qui lui donne une grande facilité à nager, & ceux des pattes de devant sont séparés. Sa queue est de forme ovale, plate & couverte d'écailles; sa tête ressemble à celle d'un rat; sa mâchoire est garnie de quatre dents fort aiguës, avec lesquelles il est capable de ronger le tronc entier des arbres les plus gros.

Le castor est extrêmement doux, & ne cherche à nuire à aucune créature. Il ne connoît point les ruses dont se servent les autres animaux, & cherche rarement à se défendre quand il est seul; il ne mord jamais, excepté lorsqu'on l'attrape; &, comme la nature ne lui a pas fourni d'armes suffisantes pour sa défense, par l'instinct qui

lui est propre, il se réunit en société, & cherche les moyens de se procurer une vie paisible, sans être obligé de combattre. Il n'est inquiété par aucun des animaux dont il est entouré, & ne cherche pas non plus à leur nuire: quoique le castor soit si doux qu'on peut le comparer même aux animaux domestiques, & qu'il vive en société, il est néanmoins d'un caractere indépendant; il fournit lui-même à tous ses besoins, & ne se soumet point à l'esclavage; &, s'il n'obéit pas, il ne prétend pas non plus commander, & semble diriger toutes ses opérations vers le bien général, en ne vivant cependant que pour lui-même. Pour vous faire connoître ce que c'est qu'une république des castors, je vous rapporterai le récit intéressant que m'en a fait la personne chez laquelle je suis logé; j'espere qu'il ne vous causera pas moins de plaisir que je n'en ai éprouvé moi-même.

Au mois de juin ou de juillet, ils viennent de tous côtés & se rassemblent au nombre de deux ou trois cents, sur le bord d'un lac ou d'un étang, afin d'y bâtir leurs habitations d'hiver : les différens matériaux

dont ils se servent, & la maniere dont ils les emploient dans la construction de leurs logemens, étonnent l'imagination ; on seroit tenté de croire que ce ne peut être que l'ouvrage d'un être raisonnable. C'est surtout lorsqu'ils forment leurs digues qu'on est forcé d'admirer leur industrie. Ils en construisent lorsqu'ils ne peuvent pas trouver de lac ou d'étang. Pour établir leur habitation, ils se fixent sur les bords de quelques rivieres; leur premiere opération est de former cette digue dans l'endroit le moins profond, avec les arbres qu'ils coupent par le moyen des quatre dents tranchantes dont je vous ai parlé plus haut. Cinq ou six de ces animaux suffisent pour ronger entiérement le pied d'un gros arbre; &, ce qui est une nouvelle preuve de leur étonnante sagacité, ils ont assez d'adresse pour le faire toujours tomber du côté de l'eau. Après avoir posé cette fondation, ils coupent des arbres plus petits, & les transportent auprès des grands. Ils n'emploient pas moins d'adresse pour enfoncer dans l'eau les pieux destinés à empêcher le courant d'emporter les arbres qui sont placés en croix les uns sur les

autres. Voici la façon dont ils s'y prennent. Ils font, avec leurs griffes, un trou profond, soit dans la terre, soit dans le sable qui forme le lit de la riviere; ils assujettissent le pieu, avec leurs dents, contre le bord de la riviere, ou contre les arbres qui se trouvent en travers; ils en saisissent le bout qu'ils ont eu soin d'affiler, & le font couler dans le trou destiné à le recevoir. Lorsqu'ils ont enfoncé une quantité de pieux suffisante, pour donner de la solidité à leur ouvrage, ils entrelacent dedans des branches de jeunes arbres, &, avec un mortier fait d'argile, qu'ils transportent sur leurs queues, ils remplissent les vides. Lorsque cet ouvrage, auquel le corps entier de la nation a travaillé, est achevé, chacun de son côté choisit l'endroit qui lui convient, pour bâtir sa maison. Elle est toujours située sur les bords de l'eau, bâtie sur pilotis, & plus ou moins grande, suivant le nombre de ceux qui doivent y résider ensemble. Quelques-unes de leurs huttes sont faites pour contenir deux ou trois familles de castors, & d'autres sont assez grandes pour en loger jusqu'à quinze. Les murs extérieurs, & ceux de séparation, sont

d'environ deux pieds d'épaiſſeur, ſur une hauteur ſemblable. Au-deſſus s'éleve une voute ſi bien enduite d'argile, que la moindre partie d'air ne peut y pénétrer. Chaque chambre eſt aſſez grande pour contenir le mâle & la femelle, & les huttes ont deux entrées, l'une du côté de la terre, & l'autre qui donne ſur la riviere; la premiere leur ſert à aller dans les bois chercher leurs proviſions, & la ſeconde à échapper aux pourſuites de leur ennemi qui eſt l'homme, le deſtructeur de leurs villes & de leur république. Les planchers de leurs appartemens ſont de gazon recouvert de rameaux de ſapin; & ces animaux ſont ſi propres qu'on ne trouve jamais la moindre ordure dans leurs demeures.

Il y a dans chaque cabane un magaſin pour les vivres, d'une grandeur proportionnée au nombre de ſes habitans. Chacun d'eux connoît ce qui lui appartient, & ne dérobe rien à ſon voiſin. Le mâle & la femelle vivent enſemble dans une chambre qui n'eſt que pour eux; les jalouſies & les querelles ſont tout-à-fait inconnues dans leur république. Les proviſions ſont ramaſſées &

partagées sans contestation; enfin, le castor se contente des alimens simples & des commodités qu'il doit à son travail & à son industrie. Sa seule passion est la tendresse conjugale. Elle pourroit servir d'exemple à tous ces hommes suffisans qui n'écoutent que la fougue de leurs passions & les loix de leur vanité.

Deux de ces animaux, mâle & femelle, pendant l'été, qui est la saison de leurs travaux, s'unissent selon leur inclination, & conviennent de passer l'hiver ensemble. Ils se marient avec la même facilité qu'un grand nombre de gens parmi nous, qui entrent dans l'état du mariage sans avoir d'autres motifs qu'une satisfaction momentanée; mais nous ne sommes pas aussi sages, nous négligeons les précautions qui pourroient assurer notre bonheur, & nous ne faisons pas de magasins qui nous mettent en garde contre les rigueurs de la mauvaise saison.

Ce couple heureux se retire dans sa cabane vers la fin de l'automne, qui n'est pas moins favorable aux plaisirs de l'amour que le printemps. Si la saison des fleurs invite les oiseaux à s'unir dans les bois, c'est la

faison des fruits qui fait naître, dans les quadrupedes, le besoin de travailler à la propagation de leur espece. Les plaisirs de l'amour leur font d'ailleurs oublier les rigueurs de l'hiver.

On vient de me dire que le paquebot alloit mettre à la voile dans un instant; je suis en conséquence obligé de remettre à une autre occasion la fin de ce que j'ai à vous dire sur le castor. Cet animal singulier pourroit fournir à l'homme des leçons d'industrie & de morale bien importantes, s'il se donnoit la peine de l'examiner plus particuliérement, & d'y réflechir. Je finis en formant des vœux pour votre bonheur. Je suis, &c.

---

LETTRE

## LETTRE XXIII.

De Montréal, le 8 Juin 1777.

MON CHER AMI,

Je vous envoie cette lettre par notre ami commun, le capitaine F.... qui part en poste pour Quebec, d'où il mettra incessamment à la voile. Si vous recevez celle-ci en même temps ou avant ma derniere, il n'y aura rien d'étonnant, car la navigation d'ici à Quebec est interrompue par les différens courans, & par d'autres causes encore, qui empêchent, en ce moment, les vaisseaux de descendre le fleuve; je ne vous dirai, par cette raison, que deux mots, pour achever ce qui me restoit à vous apprendre sur le castor.

Si j'ai bonne mémoire, j'en suis resté à l'histoire de ses amours, cette passion qui agit sur tout ce qui respire, mais qui rend le castor plus heureux que toutes les autres créatures, sans en excepter l'homme. Lors-

que ces animaux s'accouplent & qu'ils entrent dans leurs cabanes, ils ne se quittent plus : ils consacrent tout leur temps à l'amour, dont le travail ni aucun autre objet ne viennent les distraire.

Quand, par hasard, les rayons du soleil viennent, pour un moment, faire diversion à la tristesse habituelle de la saison, ils quittent leur logement & vont ensemble se promener sur les bords du lac, se régaler d'écorce fraîche, & respirer un air salutaire. A la fin de l'hiver, la femelle donne le jour aux tendres gages de son amour; & le mâle, réveillé par les charmes du printemps, se met à courir les bois, laissant à sa petite famille la place qu'il occupoit dans sa cabane. La portée de la femelle du castor est ordinairement de deux ou trois petits à-la-fois, qu'elle allaite avec soin; &, quand le mâle est absent, elle les mene avec elle toutes les fois qu'elle sort pour faire ses provisions d'écrevisses ou d'autres poissons, & se munir d'écorce verte. C'est avec ce dernier aliment qu'elle nourrit ses petits, & répare ses forces qui l'avoient abandonnée. Ils attendent, au milieu de ces occupations, la saison des travaux; car,

quoique leur habitation ſoit aſſez ſolide pour durer un ſiecle, ils ſont obligés néanmoins d'en conſtruire tous les ans de nouvelles, vu que la premiere choſe que font les chaſſeurs, quand ils rencontrent quelques-uns de leurs ouvrages, eſt de jetter bas leurs cabanes, & de détruire leurs digues & leurs foſſés.

On emploie pluſieurs moyens pour chaſſer ces animaux & les prendre. Quelquefois on deſſeche le foſſé ſur lequel ſont conſtruites leurs habitations. D'autres fois on les prend dans des pieges; on ſe ſert rarement du fuſil, car ſi le chaſſeur ne tue pas du premier coup, le caſtor, quoique bleſſé, ſe plonge au fond de l'eau & ne reparoît plus. Le moyen le plus ſûr & le plus généralement adopté pour les attraper, eſt de tendre des pieges dans les bois où l'on s'eſt apperçu qu'ils viennent manger l'écorce des jeunes arbres; ces pieges ſe détendent quand ils rongent celle des branches nouvellement cueillies que l'on a éparpillées pour ſervir d'appât à ces animaux. Une trape d'un poids conſidérable, en tombant ſur eux, leur briſe les

reins ; & le chaſſeur qui eſt caché dans les environs, accourt & le tue promptement.

J'aurois pu, ſans doute, m'étendre un peu moins ſur ces détails ; mais, ſi j'ai mis des longueurs dans ma narration, vous devez l'attribuer au ſentiment d'admiration que je ne puis m'empêcher d'éprouver en conſidérant les qualités morales de cet animal innocent, & en ſongeant à l'être ſuprême qui lui a donné tant d'inſtinct.

On pourroit regarder les ſocietés de caſtors comme celle des couvens ( vous me paſſerez cette comparaiſon ). Si l'on peut dire que le bonheur habite dans l'une & dans l'autre communauté, il faut avouer que leur but eſt bien différent. Parmi les caſtors, le bonheur conſiſte à ſuivre le doux penchant de la nature ; dans les couvens l'on ne s'applique qu'à le combattre, ſans ſonger qu'il ajoute au bonheur de la vie ſociale ; & que le créateur, en nous donnant à tous un penchant pour ſes plaiſirs, nous a fait une loi de nous y livrer. Il ſemble que ces ſociétés d'animaux ne ſoient inſtituées que pour la propagation de leur eſpece ; & les couvens

pour la destruction de la leur. Combien de femmes qui auroient été l'honneur de leur sexe, que l'on auroit vu tendres meres, & épouses fidelles, se trouvent bannies à jamais de la société. Peuvent-elles être insensibles à leur malheur? Peuvent-elles s'empêcher d'éprouver de tendres émotions, même dans le sein de la vie la plus austere? Peuvent-elles ne pas maudire le vœu barbare qui les arrache au bonheur, & les enchaîne pour toujours dans ces lieux de désolation, où leur cœur, dévoré par un amour sans espoir, se consume en vains desirs? Je ne puis supporter cette idée.

Quelle seroit la douleur de l'homme sensible s'il considéroit combien cette institution, triste ouvrage de la superstition, s'est propagée dans toutes les parties de l'Europe; non-seulement elle est nuisible, mais barbare. Sous prétexte de rendre les hommes semblables aux anges, elle détruit sa constitution, & prive la beauté des avantages pour lesquels la nature l'avoit fait naître.

Je suis agréablement interrompu dans mes trop sérieuses réflexions par la visite de notre aimable ami S...., qui arrive de New-York.

Il avoit été fait prisonnier, dans le cours de l'été dernier, par ce fameux scélérat connu sous le nom de *White Comb*, le même qui a tué le brigadier général Gordon. Je vous rapporterai les circonstances de cette affaire dans ma premiere lettre. Je suis, &c.

---

## LETTRE XXIV.

De Montréal, le 12 Juillet 1777.

Je vous ai parlé, dans ma derniere lettre, mon cher ami, d'un certain *White Comb*. Cet homme, né à Connecticut, avoit embrassé avec chaleur la cause des Américains, &, après leur défaite sur les lacs, il leur avoit offert ses services pour aller se mettre en embuscade dans les bois, & ramener prisonnier un officier anglois. Pour exécuter ce projet, il alla se cacher dans les broussailles qui sont entre *la Prairé* & *Saint-Jean*. Le premier officier qui passa fut le brigadier géneral Gordon. Comme il étoit monté sur un cheval des plus vifs, désespérant de le

faire prisonnier, il lui lâcha un coup de fusil & le blessa à l'épaule.

Le général partit à l'instant au grand galop pour arriver au camp de Saint-Jean; mais à peine fut-il arrivé qu'il tomba de son cheval, épuisé par la fatigue & par le sang qu'il avoit perdu. Quelques soldats le releverent & le porterent à l'hôpital, où, après qu'on eut pansé sa blessure, se trouvant un peu soulagé, il raconta ce qui lui étoit arrivé. Le rapport en ayant été fait au général Carleton; il envoya aussi-tôt une compagnie d'Indiens pour rôder dans les bois, afin de se saisir de ce *White Comb;* mais ce fut en vain, il étoit retourné à Ticonderoga. Le général Carleton pensant qu'il s'étoit caché dans les forêts, ou qu'il s'étoit retiré dans la maison de quelque Canadien mécontent, fit publier qu'il donneroit une récompense de cinquante guinées à la personne qui rameneroit *White Comb*, mort ou vif.

Le général Gordon mourut quelques jours après des suites de sa blessure: nous avons eu à regretter, par cette mort, la perte d'un brave officier, & d'un général très-expérimenté.

White Comb étant retourné à Ticonderoga, informa le général qui commandoit dans cette place, que, malgré qu'il n'eût pu faire prisonnier aucun officier, il croyoit en avoir blessé un mortellement.

Le général, d'un air sévere, lui témoigna son mécontentement de ce qu'il l'avoit trompé dans les espérances qu'il lui avoit données; & White Comb, pour réparer sa faute, offrit de faire une nouvelle tentative, protestant qu'il perdroit plutôt la vie que de revenir sans avoir fait un prisonnier.

Il partit pour cette expédition, accompagné de deux hommes, & descendit le *lac Champlain*, dans une piroque, jusqu'à une petite baie, où il la cacha avec soin. Il se rendit ensuite dans les bois, au même endroit où il avoit blessé le général Gordon, & resta à l'entrée, tandis que les deux hommes qui étoient avec lui s'enfoncerent un peu plus avant dans le taillis.

Le régiment, dont notre ami S.... est quartier-maître, ayant besoin de faire venir quelques provisions de Montréal, ce fut lui qu'on chargea de cette commission. Il quitta

le camp de Saint-Jean pour exécuter cet ordre, après qu'on lui eut fortement recommandé de prendre sa route par Chamblée, afin d'éviter un accident semblable à celui du général Gordon, ce qui pouvoit être, s'il passoit par les bois. Vous savez que notre ami S.... est très-brave, & que sa force est au moins égale à son courage. Il s'obstina à prendre le chemin le plus court, ne jugeant pas à propos d'allonger sa route pour tous les White Combs du monde; & nous dit même très-plaisamment qu'il seroit enchanté de rencontrer ce maraudeur, persuadé que dès lors les cinquante guinées promises lui appartenoient. Il s'est malheureusement trompé fort grossierement dans son calcul; toute sa récompense a été d'être lui-même fait prisonnier.

Avant son départ, il avoit eu soin de prendre toutes les précautions possibles. Non-seulement il avoit bien chargé son fusil, mais il étoit encore muni de deux pistolets. Malgré tous ses soins, en arrivant près des bois, il fut saisi par White Comb, & ses deux camarades qui sortirent de derriere un buisson fort touffu, au pied duquel ils s'étoient

tapis ; &, sans qu'il ait eu le temps de faire la moindre résistance, le désarmerent, le lierent, & lui mirent un bandeau sur les yeux.

Ils furent trois jours avant de gagner la baie où la piroque avoit été amarrée, &, pendant ce temps, leur nourriture ne consistoit qu'en quelques biscuits secs & des fruits sauvages. Lorsque White Comb crut que M. S... étoit trop éloigné pour oser chercher à s'échapper, quand même il lui donneroit la liberté, autant pour se débarrasser d'un soin pénible, que pour ne pas retarder sa marche, il lui fit délier les mains, & lui rendit l'usage de la vue. Sa situation n'étoit guere moins désagréable, au milieu d'un bois épais, & au pouvoir de trois personnes dont il ne connoissoit pas encore les intentions.

Le soir, dès qu'ils avoient fait un repas des plus frugals, & en conséquence du peu de provisions qu'ils avoient, deux de ces hommes prenoient un peu de repos, tandis que le troisieme veilloit le prisonnier. Il dormit profondément la premiere nuit, étant extrêmement fatigué. Il n'en fit pas de même

la feconde ; fon inquiétude l'empêcha de fermer l'œil. Cette même nuit, il fe préfenta une occafion dont il auroit pu profiter pour s'échapper s'il eût voulu. Celui qui étoit de garde s'étoit endormi. Il m'a raconté depuis, que, pendant un moment, il réflechit aux moyens qu'il pourroit prendre pour recouvrer fa liberté ; mais l'idée de faire mourir trois hommes, chofe qui devenoit alors indifpenfable, répugnoit à fon humanité ; &, quoique les loix de la guerre ne lui en euffent point fait un crime, il ne put s'y réfoudre. D'ailleurs, s'il leur laiffoit la vie, & tentoit de s'échapper, il étoit probable qu'il feroit repris & fans doute maltraité ; ce qui le détermina encore à fe foumettre à fon fort, fut la réflexion que, quand même il ne feroit pas pourfuivi, il n'étoit pas poffible qu'il pût reconnoître fon chemin, dans une forêt immenfe, dont il avoit traverfé une grande partie les yeux bandés, & où, felon toutes les apparences, en allant de côté & d'autre, pour fe frayer une route, il mourroit de fatigue & de befoin.

Le lendemain, au point du jour, ils continuerent leur marche, &, dans la foirée

du même jour, ils arriverent à la baie où la piroque étoit cachée. Ils le lierent de nouveau, le mirent dans la piroque, & remonterent le lac, en portant sur Ticonderoga, où ils arriverent dans la matinée du lendemain. Quand ils furent près d'aborder, on lui remit un mouchoir sur les yeux, pour qu'il ne pût pas examiner les fortifications, & on le conduisit de cette façon devant le général. Son seul motif, en témoignant le desir d'avoir un de nos officiers, étoit de se procurer, soit par des menaces, soit par des prieres, des informations relatives à notre armée, qui pouvoient lui devenir très essentielles. Ses espérances furent déçues, S.... ne voulut répondre à aucune de ses questions. Le général l'envoya alors comme prisonnier de guerre, sur sa parole, dans une des villes de l'intérieur. Il en est revenu, comme je vous l'ai mandé dans ma derniere lettre, en bonne santé. Je suis entré dans un détail assez long, sur ce qui le regarde, connoissant l'intérêt que vous prenez à sa personne.

Je vais terminer cette lettre; mais je dois avant vous féliciter sur votre heureux rétablissement, après une maladie si sérieuse.

Une bonne ſanté eſt le premier de tous les biens ; c'eſt elle ſeule qui donne la force néceſſaire pour ſupporter les peines de la vie, & mes deſirs les plus ardens ſont que vous en jouiſſiez long-temps pour votre propre bonheur, & celui de vos amis. Je ſuis, &c.

---

## LETRRE XXV.

Au Camp de Saint-Jean, le 14 Juin 1777.

MON CHER AMI,

J'avois à peine fini ma derniere lettre, quand je reçus ordre de me mettre en marche vers cette place. Je vais commencer à connoître les embarras & les fatigues inſéparables d'une campagne. Je le répete, ne m'accuſez pas de négligence ſi quelquefois vous tardez à recevoir de mes nouvelles.

Je vous ai fait obſerver, dans une de mes lettres, que c'étoit l'opinion générale que les Américains ne mettroient point d'obſtacle à la marche de notre armée, ſur le lac

Champlain, mais qu'ils attendroient notre arrivée à Ticonderoga : dans ce cas, les opérations de la campagne commenceront à *Crown-point.*

Je serois injuste si je ne faisois pas mention de l'activité de la garnison qui a été en quartier au fort Saint-Jean, pendant le cours de l'hiver. Ceux qui la composoient se sont occupés de réparer les barques canonieres, les bâtimens destinés à porter l'artillerie, & les bateaux, d'en augmenter le nombre, & de les disposer de maniere à n'avoir plus qu'à mettre à la voile. Les autres corps de l'armée ont également donné des preuves de leur zele & de leur industrie, en établissant des magasins à Montréal, à Sorel, & au fort Chamblée. Ces magasins ne pouvoient être remplis que pendant les gelées, non-seulement parce qu'il est plus facile de se procurer les denrées dans ce temps, mais encore parce que les chemins sont meilleurs que lors de la fonte des neiges qui les rendent impraticables pour plusieurs mois.

De tous les différens rapports qui nous ont été faits, nous pouvons conclure que les Américains ont, à Ticonderoga, une

armée forte de douze mille hommes. Le lac George est également défendu par un nombre d'hommes considérable, &, de plus, il est soutenu par une marine puissante qui n'est là sans doute que pour assurer la retraite de l'armée, au cas où elle se trouveroit obligée d'abandonner Ticonderoga.

Si la navigation, sur le lac Champlain, est bien protégée par notre armée navale, dont la supériorité est connue, le corps avancé, commandé par le général Frazer, & une troupe considérable de Canadiens & de Sauvages, destinée aux travaux & à aller à la découverte, prendront possession de *Crown-point* qu'ils fortifieront. Nous emmenons, à cet effet, nos ingénieurs les plus habiles, & nos meilleurs ouvriers. L'intention est de prévenir, par ce moyen, les insultes que nous serions exposés à recevoir de l'ennemi, pendant que nous établirions nos magasins, & que nous fortifierions nos postes. Ces opérations sont des préliminaires indispensables, & sans lesquels on ne peut songer à former le siege de Ticonderoga.

Ce détachement étant posté à *Crown-point*,

pour en imposer à l'ennemi, le reste de l'armée sera employé à escorter les convois & les provisions, à faciliter les transports de l'artillerie & à préparer les fascines & les autres ouvrages qui sont nécessaires pour commencer un siege. Pour tenir l'ennemi en haleine, nous avons des troupes de Sauvages soutenus par des détachemens de l'infanterie légere, dont la commission sera de harceler les Américains dans leurs travaux. Ce même corps sera aussi chargé d'accompagner les officiers généraux & les ingénieurs, quand ils iront à la découverte, & ce sera lui qu'on fera marcher en avant pour nous donner des détails sur les forces de l'ennemi, sur sa position & sur ses desseins. Nous pouvons espérer que Ticonderoga sera pris au commencement de l'été, d'après les préparations que nous avons faites pendant l'hiver, & d'après ce que nous devons attendre des efforts des soldats qui sont pleins de vigueur & de santé, à moins qu'il n'arrive quelques-uns de ces événemens que la prudence humaine ne peut prévoir.

L'opinion générale est que le siege sera soutenu vigoureusement, & qu'il y aura beaucoup de sang répandu. Lorsque les Américains

ricains ont pris les armes, ils ſe ſont attendus à une guerre ſanglante, & ils ont prévu toutes les horreurs auxquelles ils ſeroient expoſés. Ils n'ignoroient pas que leur pays ſeroit le théatre du carnage, que leurs moiſſons ſeroient ravagées, & que tous les maux réunis les accableroient. Si des gens déſintéreſſés, qui n'auroient eu en vue que le bonheur de l'Amérique & de la métropole, avoient voulu prendre ſur eux de leur donner des avis ſalutaires, ils ſe ſeroient ſoumis paiſiblement aux loix de la mere-patrie, & ils auroient évité par-là les horreurs inſéparables d'une guerre civile. Une ſuite de circonſtances heureuſes a mis l'Amérique dans le cas de s'élever, par des gradations preſqu'inſenſibles, à un état de ſplendeur auquel elle ne devoit pas s'attendre. Le pouvoir qu'elle s'eſt acquiſe paroît annoncer qu'elle ne s'anéantira pas de ſi-tôt; mais, je crois que cette ſplendeur n'eſt pas fondée ſur une baſe aſſez ſolide, pour lui aſſurer l'indépendance à laquelle elle prétend. Sa ſituation, des plus embarraſſantes dans le moment actuel, peut donner du crédit à mon opinion, & elle ſe vérifiera s'il ne ſurvient pas quelque

circonſtance qui leur ſoit favorable, & qui faſſe changer les affaires de face.

Je ſuis intimément perſuadé que s'ils euſſent renfermé en eux-mêmes le projet de ſe rendre indépendans, pour ne le mettre au jour que dans un demi-ſiecle, ils auroient réuſſi preſque ſans difficulté, ou au moins ſans avoir beſoin du ſecours d'aucune puiſſance étrangere. Par leur population & par leurs richeſſes, ils ſeroient devenus la premiere nation du monde; & maintenant s'ils atteignent leur but, ce ne ſera qu'avec le ſecours de quelques alliés puiſſans, & avec leſquels, n'ayant pas le moyen de payer leur protection, ils auront des querelles continuelles, qui finiront par leur ſujétion totale; peut-être même ſe trouveront-ils ſoumis à cet eſclavage qu'ils prétendoient avoir raiſon de craindre de la part de l'Angleterre: ſi cela arrive, l'Amérique regrettera la protection de la mere-patrie, à laquelle elle ne pourra plus avoir recours, & qu'elle traite maintenant avec tant d'ingratitude. Je vous laiſſe faire ſur cela les réflexions que vous jugerez à propos, ne doutant pas que vous ne diſiez qu'un militaire ne peut pas être un politique bien éclairé.

Je cesserai de parler de nos débats, & de former des conjectures, pour vous entretenir un moment des merveilles de la nature; en vous faisant la description d'un petit animal qui m'a été donné depuis peu, & que l'on nomme *Ecureuil volant.*

On a donné à cet animal le nom de *volant*, parce qu'il est pourvu d'une peau ou membrane de la largeur de trois pouces, adhérente à ses côtés, & qui s'étend de ses pattes de derriere à celles de devant, par le moyen d'une articulation osseuse; il étend cette membrane comme une voile, & elle lui sert à voler d'un arbre à l'autre, même à une grande distance.

La plupart des écureuils sautent d'arbre en arbre, mais c'est lorsqu'ils sont près les uns des autres; celui-ci peut voler à une distance incroyable. Sa peau est douce & d'un beau gris foncé. Il differe des autres écureuils, principalement dans le choix de sa nourriture; les noix ne sont pas de son goût, & il préfere, à tous les autres alimens, les bourgeons du bouleau. Cet écureuil fait son nid d'une maniere tout-à-fait curieuse: il prend de la mousse de l'arbre sur lequel il se trouve,

il s'y enfonce entiérement, n'en sortant presque jamais de jour, à moins qu'on ne lui donne la chasse. Celui que j'ai m'a été donné par l'enfant d'un de nos tambours, qui, étant monté sur un arbre pour prendre un nid d'oiseau, apperçut cet écureuil couché & endormi dans son nid ; il s'en saisit & me l'apporta, ayant entendu dire que je formois une collection de curiosités naturelles. Je vous prie de me mander dans votre premiere lettre, si vous avez reçu les différens objets que je vous ai envoyés de Montréal, pour orner votre cabinet. J'ajoute à la nouvelle collection que je fais maintenant, & pour le même objet, cet animal curieux, & un d'une autre espece, que l'on nomme *l'Ecureuil de terre*, qui n'est guere plus gros qu'une souri, & dont la peau est tachetée comme celle d'un faon.

J'espere que vous accepterez ces bagatelles comme un gage de mon amitié.

Je suis, &c.

## LETTRE XXVI.

Au Camp, près de la riviere Bouquet, fur le lac Champlain, le 23 Juin 1777.

MON CHER AMI,

Nous fommes arrivés jufqu'ici, &, felon toutes les apparences, nous traverferons le lac fans que l'ennemi y mette le moindre empêchement, fon deffein étant, comme je vous l'ai déjà mandé, de fe contenter de nous difputer Ticonderoga. Toutes les informations que nous avons pu acquérir par les efpions que nous avons envoyés, & par les déferteurs qui font venus fe ranger fous nos drapeaux, nous ont confirmé dans cette opinion. Ils affurent que les Américains ont travaillé fans relâche à fortifier cette place, & qu'ils fe difpofent à faire une vigoureufe défenfe. Ils conftruifent maintenant des galeres au fort George, pour la défenfe du lac du même nom, & for-

tifient le chemin qui conduit à Shenesborough.

Il semble que le congrès ait abandonné aux quatre provinces de la nouvelle Angleterre le soin de s'opposer aux progrès de nos troupes.

Elles fournissent en effet des hommes infatigables, & rien n'égale leur promptitude à abattre les arbres. Elles doivent procurer des soldats & des vivres, à condition d'être exemptes de recruter l'armée du général Washington. Si cela est réel, nous rencontrerons bien des difficultés, car ce sont les quatre provinces les plus puissantes des états-unis, & en même-temps celles qui soutiennent le plus vivement la cause du congrès. Ne combattant que sur leurs frontieres, en cas d'échec, il leur sera facile de trouver des recrues & des provisions.

Ayant parcouru le lac, & sur-tout l'endroit où il est le plus large, je dois vous en dire quelques mots en passant. On y voit plusieurs petites îles éparses çà & là. Quand on est parvenu à l'endroit le plus large, il est impossible d'en appercevoir les deux

bords; il y a, de chaque côté, plusieurs plantations, mais elles sont plus nombreuses au midi; la partie septentrionale étant remplie de montagnes & de rochers fort élevés. Ce lac abonde en poissons de toute espece; on y trouve l'esturgeon, le loup de mer noir, le *masquenongez*, des brochets d'une grosseur prodigieuse, & une infinité d'autres, parmi lesquels on remarque le chat marin: ce dernier a environ dix-huit pouces de long; sa peau n'est point couverte d'écailles & elle tire sur le brun, sa tête ronde ressemble à celle d'un chat, & c'est ce qui lui a fait donner le nom sous lequel on le connoît. Il a sur la tête deux tumeurs semblables aux cornes de limaçons, &, comme eux, il peut à volonté les pousser au-dehors, ou les retirer. Quand il les laisse voir dans toute leur longueur, elles ont près de deux pouces. Si, en décrochant ce poisson de l'hameçon, il vous touche avec une de ses cornes, vous ressentez pendant deux ou trois jours une sensation désagréable, & que vous ne pouvez définir, à la partie qui a été touchée. Ses nageoires sont osseuses, & à-peu-près comme celles de la perche;

il pese communément entre cinq & six livres; sa chair est grasse, fade, & ressemble beaucoup à celle de l'anguille.

Il y a, dans cette saison, une quantité prodigieuse de pigeons qui traversent le lac; je ne puis me lasser d'admirer leur plumage. Ils sont excellens à manger; &, pour vous donner une idée de leur nombre, dans un de nos campemens, nous en avons pris assez pour que toute l'armee ne mangeât pas autre chose pendant une journée entiere. Ils sont tellement fatigués, quand ils ont traversé le lac, qu'ils s'arrêtent sur le premier arbre qu'ils peuvent atteindre; plusieurs même ne peuvent aller assez loin, & se laissent tomber dans l'eau, où on les attrape facilement. Ceux qui se perchent sur les arbres, ne pouvant pas reprendre leur vol, les soldats les faisoient tomber avec de longues perches, & les prenoient à la main.

Pendant le passage de ces pigeons, qui traversent le lac, & volent toujours en très-grandes bandes, les Canadiens n'ont pas de plus grand plaisir qu'à leur donner la chasse. Voici comme elle se fait. Ils se rendent de jour dans les bois, & posent

des échelles près des pins les plus élevés, fur lefquels ces pigeons fe repofent. Lorfque la nuit eft venue, ils grimpent tout doucement, au moyen de ces échelles, & en tuent une grande quantité. Ils battent enfuite le briquet & allument une branche noueufe de fapin, pour voir clair à ramaffer ceux qu'ils ont tués, & ceux qui, étant bleffés, ne peuvent plus voler. Tant que dure le paffage de ces pigeons, c'eft-à-dire pendant l'efpace de trois femaines ou un mois, les Canadiens les plus pauvres en tirent prefqu'entiérement leur fubfiftance.

Maintenant que je fuis fur ce fujet, je me rappelle ce que M. Blondeaux me difoit continuellement : *Ah, quel plaifir j'aurai de tuer des pigeons, quand l'été fera venu!* Ajoutant en même temps, avec un air de fatisfaction : *C'eft un amufement que les Canadiens aiment beaucoup.* Chaque fois qu'il me parloit de cela, il faifoit monter le nombre de ces oifeaux de paffage à une quantité fi confidérable que je ne pouvois m'empêcher de croire que ce brave hôte aimoit à groffir les objets dans ces récits, pour faire valoir les avantages de fon pays. J'aurois toujours confervé

cette prévention, si je n'avois pas été témoin oculaire de la vérité qu'il m'avoit avancée.

Non-seulement à ce campement, mais encore à ceux qui l'ont précédé, nous avons été obligés d'abattre les taillis & les petits arbres, avant de dresser nos tentes ; & , pendant ce travail, nous étions dévorés par des essaims de moucherons qui ne cessoient de nous tourmenter jusqu'à ce qu'on ait allumé des feux dont la fumée nous en débarrassoit aussi-tôt.

Un jour qu'on abattoit du bois, avant d'établir le camp que nous occupons, un chien, de Terre-Neuve, que le lord Balcarres, à qui il appartient, aime beaucoup, échappa à une mort certaine. Cet animal passa sous un gros arbre à l'instant où il tomboit ; le poids de l'arbre fit faire un trou en terre au chien que l'on crut écrasé. Lui ayant donné tous les secours possibles, & étant parvenu à le débarrasser, il se mit aussi-tôt à sauter & à caresser son maître ; ce qui surprit tout le monde. Il auroit dû être réduit en poussiere, l'arbre étant si pesant qu'à l'instant de sa chûte la

terre trembla tout-à-l'entour. On attribue la conſervation de cet animal à la nature du ſol qui eſt ſablonneux & léger. Il n'eſt pas néceſſaire de vous dire que cet événement a attaché plus encore mylord à ſon cher *Batteaux* : nos ſentimens, pour un ami, ſont doublés quand nous avons couru le riſque de le perdre.

A deux milles de cette place, en remontant la riviere, on trouve un moulin à planches, & auprès une chûte d'eau, où l'on pêche d'excellentes truites. Vous avez tant de goût pour ce genre d'amuſement, que vous vous plairiez infiniment dans ce pays. Que ne puis-je vous y poſſéder, ne fût-ce que pour une heure, vous & votre ligne ! j'aurois au moins le bonheur, pendant ce peu d'inſtans, de converſer avec vous, & de vous faire mille queſtions ſur toutes les perſonnes qui me ſont cheres, ſur ....; mais il faut mettre à-la-fois un frein à mes réflexions & à mes ſouhaits.

Je ſuis, &c.

---

## LETTRE XXVII.

Du Camp de la riviere Bouquet, fur le lac Champlain, le 24 Juin 1777.

MON CHER AMI,

Cette riviere, près de laquelle nous fommes campés, tire fon nom d'un colonel françois nommé Bouquet, qui commandoit une expédition contre les Indiens, & qui eut avec eux en cet endroit, une conférence relative à un traité de paix, lorfque le Canada appartenoit à la France.

Il femble que cette place foit deftinée à être un lieu de rendez-vous avec les Indiens, car le général Burgoyne y eut avec eux une conférence; & comme je fais qu'on nous blâme en Angleterre de les employer dans cette guerre, je vais vous tranfcrire le difcours que leur adreffa notre général, avec leur réponfe; vous pourrez, d'après cela, former un jugement. Voici ce qu'il leur fit dire par fon interprête :

CHEFS ET GUERRIERS.

Le grand roi, notre pere commun, protecteur de tous ceux qui recherchent & méritent son appui, a considéré, avec satisfaction, la conduite générale que les tribus d'Indiens ont tenue depuis le commencement des troubles en Amérique. Trop pénétrans pour qu'on puisse les tromper, trop fideles pour se laisser corrompre, ils ont vu violer les droits de la puissance paternelle qu'ils réverent & brûlent du desir de les venger. Il n'en est qu'un très-petit nombre qui ait pu se laisser égarer. Les faux exposés, les flatteries perfides, les promesses insidieuses, toutes les différentes ruses que les rebelles ont employées, n'ont servi qu'à faire honneur aux nations indiennes, que tant de moyens réunis n'ont pu détacher de notre parti. C'est une vérité reconnue de vous tous, excepté de ce petit nombre d'apostats ( & qui, probablement, sentent trop bien les torts qu'ils ont eus ), que tous les Indiens, qui couvrent ce vaste continent, se sont rangés du parti de la justice, & ont pris la défense de la loi & de notre souverain.

La peine avec laquelle vous avez contenu votre reſſentiment, en attendant que notre pere commun vous ordonnât de prendre les armes, eſt, j'en ſuis perſuadé, la plus rude épreuve à laquelle on ait pu mettre votre affection; elle démontre votre attachement pour celui qui vous aime comme ſes enfans; elle le comble de joie & excite ſa reconnoiſſance.

On a abuſé de la clémence de votre pere, on a dédaigné le pardon qu'il avoit offert; il croiroit manquer à ſon devoir s'il différoit de délivrer ces provinces du joug qui les accable d'une oppreſſion dont on ne voit pas d'exemple dans l'hiſtoire des hommes.

Je vous déclare donc, en ma qualité de général des armées de ſa majeſté, & comme ſon repréſentant en ce conſeil, que vous êtes dégagés des fers que vous a impoſés votre obéiſſance. Guerriers, vous êtes libres: —Employez votre force & votre courage pour la défenſe de vos propres intérêts; foudroyez l'ennemi commun de la Grande-Bretagne & de l'Amérique, ces perturbateurs de l'ordre public, de la paix & du bonheur, ces deſtructeurs du commerce, ces parricides de l'état.

Le général leur montrant alors du doigt les officiers allemands & anglois qui l'avoient accompagné à cette entrevue, continua :

Dans ce cercle, dont vous êtes entourés, vous voyez les chefs des troupes européennes de sa majesté, & les premiers officiers des princes qui ont fait alliance avec lui. Les uns & les autres vous regardent comme leurs freres. Rivaux en gloire & en amitié, nous tâcherons réciproquement de nous montrer l'exemple les uns aux autres; nous savons apprécier vos vertus, nous ferons tous nos efforts pour imiter votre persévérance dans les entreprises, & la patience avec laquelle vous endurez la fatigue & la faim. D'après les principes de notre religion, d'après les loix de la guerre & l'intérêt que nous prenons au bien général, nous nous ferons un devoir de modérer votre fureur, quand elle vous entraînera trop loin; de vous faire distinguer, quand il sera plus à propos de pardonner, que de suivre les impulsions de votre vengeance. Nous vous ferons connoître ce qu'exigent l'humanité & l'honneur, afin que vous ne passiez pas

les bornes qu'ils preſcrivent ; car, notre devoir eſt de châtier des hommes, & non de les détruire ».

« Mes amis, cette maniere de faire la guerre eſt nouvelle pour vous ; dans les occaſions précédentes, lorſque vous vous mettiez en campagne, vous vous regardiez comme autoriſés à ſacrifier à votre reſſentiment tout ce qui ſe rencontroit ſur votre paſſage, parce que vous ne pouviez rencontrer que des ennemis. La circonſtance où nous nous trouvons eſt tout-à-fait différente ».

« Le roi a beaucoup de ſujets fideles diſperſés dans ces provinces ; vous y avez des freres, & on doit plutôt les plaindre que les perſécuter, ou les empriſonner. Il eſt déjà aſſez malheureux, pour ceux qui ont une ame loyale & généreuſe, d'être obligés de cacher leurs vrais ſentimens ».

« Perſuadé que la nobleſſe de vos ſentimens, & l'affection que vous avez pour le roi, me donneront plus de droits ſur votre eſprit que mon grade militaire, je vous demande de faire la plus ſcrupuleuſe attention aux ordonnances que je vais vous proclamer,

proclamer, & qui doivent vous servir de regles invariables de conduite pendant le cours de cette campagne ».

Après qu'ils eurent répondu *étou! étou!* qui, dans leur langue, est un signe d'approbation; empressés d'entendre les instructions du général, ils prêterent, avec attention, l'oreille à ce que leur dit l'interprete.

« Je vous défends positivement de répandre le sang de celui qui n'a point d'armes pour vous résister ».

« Vous ne vous servirez ni de la hache ni du couteau contre les vieillards, les femmes, les enfans & les prisonniers, même pendant le temps d'un combat ».

« Vous serez récompensés pour tous les prisonniers que vous ferez; mais si vous en *scalpez* (enlever le péricrâne) quelques-uns, vous serez punis ».

« Par égard cependant pour vos usages, & comme vous attachez un si grand honneur à ces marques de victoire, vous pourrez *scalper* ceux que vous tuerez à coup de fusil, dans le cas où ils vous résisteroient ».

« Je vous défends de *scalper*, sous quelque prétexte que ce soit, les blessés & même

les mourans, & sur-tout de les tuer par une fausse compassion ».

« Les lâches, les assassins, les incendiaires, ceux qui saccageront les campagnes, à quelque parti qu'elles appartiennent, seront traités avec moins d'indulgence. On vous expliquera, par ordre, les choses qui vous seront permises, & ce sera moi qui serai votre juge ».

« Si l'ennemi, de son côté, se permet quelqu'acte de barbarie envers ceux qui tomberont entre ses mains, vous pourrez user de représailles, mais seulement quand vous y serez absolument forcés. Que cette maxime reste profondément gravée dans vos cœurs ; que c'est votre déférence pour les ordres & pour les conseils que vous donneront ceux à qui sa majesté a confié le commandement de ses armées, qui déterminera la récompense de vos services & de votre zele envers le roi votre pere, & votre protecteur à jamais ».

Quand le général eut achevé son discours, tous les Indiens se mirent à crier *étou! étou! étou!* & après s'être consultés entr'eux, un vieux chef iroquois se leva & fit la réponse suivante.

« Je me leve au nom des nations qui sont ici présentes, pour assurer notre pere que nous avons écouté ses ordres avec attention; nous vous recevrons comme notre pere, parce que quand vous parlez nous entendons la voix de notre grand'pere qui est au-delà des lacs ».

« Nous nous réjouissons de l'approbation que vous avez donnée à notre conduite ».

« Les Bostoniens nous ont fait des propositions, ils ont cherché à nous tenter; mais nous avons conservé notre amour pour notre pere, & nous avons aiguisé nos armes pour prendre sa défense ».

« Pour preuve de notre sincérité, tous les habitans de nos villages, qui étoient en état de porter les armes, sont venus. Les vieillards, les infirmes, nos femmes & nos enfans sont seuls restés dans nos demeures ».

« Nous promettons, d'un commun accord, une obéissance scrupuleuse à tout ce que vous nous avez prescrit & à tout ce que vous nous prescrivez; & puisse le pere des jours vous en accorder en grand nombre & d'heureux »!

Après que le chef des Iroquois eut fini ſa harangue, ils s'écrierent tous *étou ! étou ! étou !* & l'aſſemblée ſe diſperſa.

Un des aides-de-camp du général m'a dit que le général Burgoyne avoit été très-ſatisfait de trouver les Indiens ſi traitables, ce qui lui donne lieu d'eſpérer que l'on en tirera tout le parti qu'on peut en attendre. C'eſt au capitaine de * * *, qui a copié les deux diſcours, que je dois le plaiſir de pouvoir vous les envoyer.

Nous venons de recevoir l'ordre d'embarquer demain à la pointe du jour, pour continuer notre route ſur les lacs. Comme j'ai pluſieurs diſpoſitions à faire, j'eſpere que vous me pardonnerez de terminer ma lettre ſi promptement. Je ſuis, &c.

---

# LETTRE XXVIII.

Du Camp de Button-Mole-Bay, ſur le lac Champlain, ce 24 Juin 1777.

MON CHER AMI,

Après notre conférence avec les Indiens, près la riviere *Bouquet*, le général leur ayant fait diſtribüer des liqueurs fortes, ils nous donnerent le ſpectacle d'une de leurs danſes guerrieres. Ils prennent, dans ces danſes, des attitudes ſingulieres & qu'ils varient à l'infini, jettant de fois à autres des cris horribles. Quant à leur mine, vous ne pouvez rien vous imaginer de plus affreux, leur habillement étant on ne peut pas plus bizarre. Quelques-uns étoient vêtus de peaux de taureaux avec les cornes ſur leur tête; d'autres couverts d'une immenſe quantité de plumes; & beaucoup étoient entiérement nuds. L'un d'eux donna des marques d'une pudeur aſſez ſinguliere, & qui m'a paru plaiſante. Pour ne pas être entiérement dé-

couvert, il avoit attaché une perle qui cachoit à-peu-près sa nudité. A ces vêtemens étranges, & à leur mine grotesque, ils ajoutent l'habitude de se barbouiller le visage de diverses couleurs, afin de se rendre encore plus hideux. Les soins que les Sauvages se donnent pour se parer sont incroyables. Ils ne le cedent peut-être en rien à nos petits maîtres de ce siecle, les plus jaloux de se distinguer par leur recherche dans les habillemens. Le trait suivant en est un exemple frappant ; j'en ai été témoin oculaire, ainsi que plusieurs Officiers, & cela nous apprêta un divertissement réel.

Pendant notre route, pour rejoindre leur camp, nous observâmes un jeune Indien qui alloit se préparer pour la danse de guerre ; il étoit assis sous un *Wig-Wam* (1), devant un petit miroir. Il avoit autour de lui plusieurs papiers remplis de diverses couleurs en poudre. Il parut mécontent & embarrassé en nous voyant arrêtés pour l'examiner ; mais il se remit bientôt à continuer sa toilette.

(1) Espece de tente portative dont se servent les Indiens.

Il frotta d'abord son visage avec un peu de graisse d'ours; il s'appliqua ensuite successivement des couches de vermillon, de noir, de bleu & de vert, &, s'étant regardé pendant quelques temps dans son miroir, il se mit en fureur & essuya le tout; il recommença son opération avec aussi peu de succès, puisqu'il fit encore la même cérémonie. Nous nous rendîmes au conseil qui dura près de deux heures; à notre retour, nous trouvâmes notre Indien dans la même position, & toujours travaillant à sa toilette; il avoit presque consommé sa provision de couleurs. C'est bien dommage que nos dames angloises, qui sont maîtresses dans l'art de se peindre, n'aient pas une aussi grande variété de teintes à employer, pour exercer leurs talens! — Il me semble que tant qu'elles suivront cette mode, plus elles paroîtront ridicules, mieux ce sera; elles pourront alors s'en appercevoir. La graisse d'ours ne feroit pas à la vérité un parfum bien agréable, mais cela n'y fait rien: si l'on veut ajouter de fausses beautés à celles de la nature, qu'importent les ingrédiens dont on se sert pour cet effet?

En fait de guerre, l'avis d'un Indien eſt de ne jamais ſe battre en raſe campagne, excepté dans des occaſions extraordinaires. Ils trouvent cette méthode indigne d'un guerrier habile, prétendant qu'alors le ſuccès eſt dû au haſard, plutôt qu'à la prudence ou à la valeur. Ils peuvent être très-utiles pour défendre ou envahir un pays, étant ſinguliérement adroits dans l'art de ſurprendre & d'obſerver les mouvemens de l'ennemi.

Dans une expédition ſecrete, ils n'allument point de feu pour ſe chauffer; ils ne préparent aucunes viandes pour ſe nourrir, & ſe contentent de farine mêlée avec de l'eau. Ils reſtent cachés ſur la terre pendant le jour, & ne marchent que la nuit. Lorſqu'ils font des haltes, pour ſe repoſer ou pour ſe rafraîchir, ils envoient des maraudeurs qui ſont chargés de reconnoître le pays, & de répandre l'alarme par-tout où ils ſoupçonnent qu'il y a des ennemis cachés. Les deux principales choſes qui les aident à découvrir leurs ennemis, ſont la fumée des feux qu'ils allument & dont les Indiens ſentent l'odeur à une grande diſtance, & les traces des pas qu'ils ſavent ſi bien diſ-

tinguer, qu'ils diront, à très-peu de chose près, le nombre d'hommes qui composent le parti dont ils suivent la trace. Cette derniere circonstance m'a été confirmée par un officier qui a la surintendance de leurs tribus. Il étoit allé examiner le terrein avec plusieurs de ces Indiens qui lui firent remarquer des traces de pas; ils lui dirent que sept ou huit personnes étoient passées par-là, & qu'il y avoit deux ou trois jours. Ils n'allerent pas loin sans arriver auprès d'une plantation, dans laquelle étoit une maison. Selon la coutume des Indiens, ils y allerent & surprirent un parti de maraudeurs américains, composé de sept personnes, qui y étoit arrivé l'avant-veille.

En voyageant au-travers des bois, ils observent avec soin les arbres, principalement les pins les plus élevés, & dont la plupart n'ont point de feuilles sur les branches exposées au vent du nord, le tronc ayant, de ce côté, l'écorce extrêmement raboteuse. C'est sur cette indice qu'ils déterminent la route qu'ils doivent prendre, & pour reconnoître plus aisément leur chemin; au retour, ils font des entailles

dans les arbres, avec leurs *Tomaharoks*, en enlevant des parties de l'écorce ; à mesure qu'ils marchent, ils cassent en outre les branches qui se trouvent à leur portée.

Tout Indien est chasseur, & leur maniere de chasser est la même que celle dont ils font la guerre. Ils changent seulement d'objet; ils se cachent, surprennent & tuent des hommes ou des animaux. C'est une nécessité indispensable d'avoir des Indiens dans son parti, lorsque l'on en a à combattre. Si, parmi nos soldats, nous n'avions pas des hommes accoutumés à cette espece d'exercice militaire, notre discipline européenne seroit insuffisante dans les bois, contre les Sauvages. La raison qui me force à m'étendre aussi longuement sur les Indiens, est que je sais combien un Anglois sensible doit avoir de répugnance à employer les moyens dont on se sert ordinairement contre eux sans en connoître les raisons, & combien on a exagéré la cruauté & la barbarie qu'il y avoit dans cette conduite.

Ils se battent de la même maniere que leurs ennemis; nous sommes donc obligés d'employer les mêmes moyens contre les

nôtres, & nous ne nous trouvons alors qu'à forces égales. Je pense souvent à ce discours laconique, qu'un brave officier général fit à ses soldats, dans la derniere guerre, avant une bataille : « Mes enfans, voilà les ennemis, &, sur mon honneur, si vous ne les tuez, ils vous tueront ».

Il se trouve, sur le lac *Champlain*, une curiosité naturelle des plus singulieres. Je suis tenté de croire qu'il formoit autrefois deux lacs. A-peu-près vers le centre, la terre se resserre tellement qu'il semble que le rocher a été séparé par un tremblement de terre. Le détroit qui sépare maintenant les deux rochers n'a que la largeur nécessaire pour permettre le passage à de grands vaisseaux, & encore faut-il que le vent soit favorable, par rapport au courant. On ne peut disconvenir que cet endroit ne soit nommé avec justice *Split-Rock* ( le rocher fendu ).

La baie où nous sommes présentement campés, se trouve au sud du lac, & tire son nom d'une espece de petit caillou de la forme d'un moule de bouton. Il s'en trouve une immense quantité sur les côtes,

& on pourroit au besoin s'en servir à faire des boutons, si on manquoit de ceux de bois ou de corne.

Un instant avant d'entrer dans la baie, nous essuyâmes un coup de vent violent & inattendu, occasionné par les vents de terre qui soufflent du sommet des hautes montagnes situées sur la rive septentrionale du lac. Sa durée fut très-courte, mais il n'en fut pas moins terrible : vous pourrez vous former une idée de la force de ce vent quand je vous dirai qu'une petite barque appartenant à la flotte, & qui ne portoit qu'une très-petite voile, fut jettée dans un instant sur le côté, & l'équipage se vit obligé de couper les mats pour la relever. Le lac étoit extrêmement agité, & vous devez juger quel danger auroient couru les petits bateaux qui sont construits avec des fonds plats & qu'on ne peut gouverner quand il souffle un peu fort. Quoique les rameurs qui conduisoient le bateau dans lequel j'étois fussent continuellement relevés, ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté qu'ils purent le faire entrer dans la baie, leurs forces étant presque épuisées. Toute la brigade

arriva cependant heureusement à terre. Deux bateaux s'enfoncerent, il est vrai, à l'instant où nous prîmes terre; mais comme l'eau n'est pas profonde, il n'y eut personne de noyé.

Pendant cette tempête, je tremblois pour les Indiens qui navigoient dans leurs piroques de bouleaux. Je croyois qu'ils ne pouvoient éviter d'être engloutis. Un moment de réflexion me fit cependant reconnoître que leur danger étoit moindre qu'il ne me paroissoit, les Indiens de tout sexe étant continuellement dans l'eau dès leur premiere enfance. Au grand étonnement de tous les spectateurs, leurs piroques s'élevoient avec chaque vague, & flottoient comme du liege sur la surface des eaux, ce qui est l'effet de leur construction légere. Ils furent obligés, par cette raison, de ne point quitter le lac aussi-tôt que nous, dans la crainte que les vagues ne les jettassent contre la côte, où ils auroient été infailliblement réduits en poudre.

J'ai oublié de vous dire, dans ma derniere lettre, qu'à l'embouchure de la riviere *Bouquet*, il y a une petite île, dans laquelle

nous trouvâmes plusieurs jeunes faons. Les meres avoient nagé jusqu'à cet endroit pour les mettre bas, comme si l'instinct naturel leur eût dit que leurs petits étoient en danger d'être tués par les mâles. Un soldat de la compagnie, qui descendit sur cette île, en prit un qu'il présenta à son capitaine; il étoit très-agréablement moucheté, & si jeune qu'il pouvoit à peine se soutenir sur ses jambes; nous le mîmes dans un des *bateaux*, mais, pendant l'orage, une vague l'emporta, & tous les efforts que nous fîmes pour le sauver furent inutiles.

Demain nous quittons cette baie, & nous mettons à la voile pour *Crown-point:* c'est-là que nous commencerons à attaquer l'ennemi; soyez assuré que je saisirai toutes les occasions de vous envoyer les détails de nos manœuvres & de nos opérations.

Je suis, &c.

## LETTRE XXIX.

Mon cher ami,

Nous sommes actuellement en présence de l'ennemi, dont les chaloupes s'avancent continuellement de notre côté, sans cependant s'approcher à la portée du canon. Avant d'entrer dans de plus grands détails, il est à propos que vous sachiez de quelle maniere l'armée a traversé le lac: elle etoit divisée en plusieurs petites escadres, & faisoit de dix-sept à vingt milles par jour. Sa marche étoit si bien réglée, que la seconde division prenoit toujours la place de la premiere, la troisieme celle de la seconde, & ainsi de suite. On se mettoit régulierement en route à la pointe du jour.

Une chose que j'ai trouvé singuliere, & dont il m'est impossible de pénétrer la cause, c'est qu'en navigant sur le lac, tous les arbres qui croissent sur les îles, qui s'élevent de son sein, paroissent ne pas tenir à la

terre. On diroit que ce ſont de petits bouquets élevés au-deſſus de la ſurface de l'eau ; & on ne commence à appercevoir diſtinctement que ces arbres ſont dans leur poſition naturelle, que lorſque l'on en arrive à deux ou trois milles.

Il m'eſt impoſſible de réſiſter à l'envie de vous donner une idée d'un des plus magnifiques ſpectacles que j'aie jamais vus. Quand nous fûmes parvenus à l'endroit où le lac, dont je vous ai déjà décrit la beauté & l'étendue, paroît dans toute ſa largeur, ſon immenſe ſurface étoit unie & tranſparente comme le cryſtal. Nous ne reſſentions pas le vent le plus léger, & nous appercevions à-la-fois toute la flotte diviſée en colonnes régulieres ; tant de grands objets réunis étoient bien faits pour fixer nos regards & exciter notre admiration.

A la tête s'avançoient les piroques des Indiens qui contenoient chacune vingt ou trente de ces Sauvages ; ſuivoient l'avant-garde rangée en une ligne réguliere, & les chaloupes canonieres ; on voyoit enſuite le Royal-George & l'Inflexible traînant derriere eux de larges pieces de bois, deſtinées

à

à former des ponts pour le débarquement. Les corvettes & autres bâtimens voguoient à leur ſuite. Après eux, les généraux Burgoyne, Philipps & Reidefel s'avançoient dans leurs pinaſſes, précédés des premiers corps de troupes, rangés dans le plus grand ordre. Enfin venoit le ſecond corps ſuivi des brigades allemandes & de l'arriere-garde qui fermoit la marche, dans des chaloupes chargées de munitions. L'approche d'une flotte auſſi formidable ne pouvoit manquer de jetter l'alarme dans Ticonderoga. L'ennemi avoit été inſtruit de notre arrivée par les barques qu'il envoyoit tous les jours à la découverte, & qui venoient aſſez près pour que nous puſſions les appercevoir. Nos forces navales étoient aſſurément très-conſidérables; mais les Américains auroient pu nous empêcher de traverſer le lac auſſi rapidement que nous l'avons fait, puiſqu'il eſt certains endroits où un petit nombre de vaiſſeaux auroit ſuffi pour arrêter notre marche, ou au moins pour la retarder. Mais une maxime invariable parmi les Américains, & dont on peut citer mille exemples, dans la derniére campagne, eſt de ne jamais

attaquer l'ennemi, que quand ils ont des forces infiniment ſupérieures aux ſiennes, & qu'ils ſont évidemment ſûrs de la victoire.

L'armée ſe rallie & ſe diſpoſe à commencer le ſiege auſſi-tôt que les munitions d'artillerie, qu'on attend de jour en jour, ſeront arrivées du Canada. On ne ſe doute pas, en Angleterre, que la diſtance du Canada, à la place qu'on ſe propoſe d'aſſiéger, ſoit de quatre-vingt-dix milles. Le tranſport des munitions exige donc un eſpace de temps conſidérable. Cependant, les ſoins & la vigilance du général Carleton ont prévenu les retards autant qu'il leur a été poſſible. Il fait avancer les proviſions avec la plus grande célérité, &, quelqu'injuſtement traité qu'on le ſuppoſe, ou qu'il puiſſe ſe ſuppoſer lui-même, en n'ayant pas le commandement, après l'avoir eu dans la derniere campagne, le reſſentiment ou le dépit ne l'empêche pas de rendre, à ſa patrie & à ſon roi, les ſervices les plus eſſentiels.

Je vous ai dit, dans une lettre précédente, que nous devions ouvrir la tranchée devant cette place. Mais, quelle que ſoit la ſageſſe des meſures que l'on a priſes pour aſſurer

le ſuccès d'une expédition, quand on ſe trouve près de la place qu'on ſe propoſe d'inveſtir, le général eſt preſque toujours convaincu que, ni les deſcriptions ni les plans n'étoient aſſez exacts dans tous les points, pour qu'il ne ſoit pas néceſſaire de faire quelques changemens dans les diſpoſitions qu'il a concertées d'après eux. Telle eſt préciſément notre ſituation, & l'on vient de publier l'ordre de remettre demain en mer. Quelles ſeront les opérations de l'armée après la priſe de Ticonderoga, c'eſt ce qu'il m'eſt impoſſible de deviner ; mais il eſt certain qu'on prendra les meſures les plus vigoureuſes. L'extrait ſuivant d'une lettre du général, ne me laiſſe là-deſſus aucun doute, l'opinion la mieux fondée eſt que l'armée doit faire une invaſion dans l'Albanie.

L'armée s'embarquera demain pour s'approcher de l'ennemi ; les effets de cette expédition doivent être déciſifs & éclatans ; il pourra, dans la marche, s'offrir des occaſions où il faudra compter pour rien la fatigue, les obſtacles & les plus grands dangers. L'armée ne doit pas ſonger à la retraite.

D'après des ordres aussi positifs, on croit généralement que nous attaquerons l'ennemi, quelle que soit la supériorité de sa force, partout où nous le rencontrerons. L'armée est dans le meilleur état que l'on puisse désirer; nos soldats sont parfaitement bien disciplinés, ils jouissent presque tous d'une santé parfaite, & il n'en est pas un qui ne soit animé du desir de vaincre.

J'ai oublié de vous dire qu'aussi-tôt après la conférence avec les Indiens, près de la riviere *Bouquet*, le général publia un manifeste qu'il fit circuler dans la province du Connecticut, & dont le but étoit de ralentir l'ardeur des révoltés, & de semer la terreur parmi eux, en représentant, sous les couleurs les plus fortes, la cruauté des Sauvages, & les nombreux corps de troupes qui, par terre & par mer, agissoient de concert pour étouffer la rebellion. Il se déclare contre la conduite des gouverneurs, comme étant la cause de sa durée, & leur reproche, de la maniere la plus amere, leur injustice, leur cruauté, leurs persécutions, & leur tyrannie. Il promet des récompenses à ceux dont les talens & la bravoure con-

tribueront à délivrer leur patrie de l'efclavage, & à y rétablir l'ancien gouvernement. Il s'engage à donner affiftance & protection à tous ceux qui n'auront point trempé dans la révolte, & qui feront reftés paifiblement dans leurs habitations; menaçant au contraire d'ufer de la plus grande rigueur envers les rebelles obftinés. J'ai lieu de craindre que ce manifefte n'ait pas de grands effets dans cette partie du continent; les provinces de la Nouvelle-Angleterre paroiffant trop opiniâtres dans leurs principes de rebellion, pour fe laiffer féduire par des promeffes, ou intimider par des menaces.

Depuis trois jours que nous fommes devant Ticonderoga, l'arriere-garde eft débarquée; les magafins font établis, & le fiege de cette place aura lieu inceffamment.

Je fais que vous n'avez pas approuvé que j'aie pris le parti des armes; mais, puifque j'y fuis engagé, ce feroit une folie à moi de dire que je voudrois avoir encore mon état à choifir. Vous n'ignorez pas que, fans me piquer d'être enthoufiafte en matiere de religion, j'ai toujours eu la vénération la plus fincere pour le fouverain arbitre de

tous les événemens. La vie d'un guerrier est sujette à mille dangers auxquels il ne résisteroit pas sans le secours d'une providence bienfaisante qui veille à sa conservation. Si je dois trouver la mort au milieu des hasards de la guerre, en rendant le dernier soupir, j'aurai la douce consolation d'avoir bien servi ma patrie & mon roi; si j'ai le bonheur d'y survivre, soyez persuadé que je m'empresserai de vous informer de mon sort. Je suis, &c.

---

## LETTRE XXX.

Au Camp, devant Ticonderoga, le
5 Juillet 1777.

MON CHER AMI,

Nous sommes devant une place, fameuse par le siege mémorable qu'elle a soutenu dans le cours de la derniere guerre; c'est aux pieds des murs de Ticonderoga qu'a péri ce brave officier qui, si son esprit immortel s'occupoit encore des affaires hu-

maines, verroit, ſans doute, avec plaiſir les deux héros auxquels il donna le jour, l'un à la tête des forces navales, & l'autre commandant de l'armée de terre, s'efforcer de rappeller, ſous l'obéiſſance, une nation ſéduite & entraînée par quelques factieux dans la plus injuſte révolte.

Nos maraudeurs nous apprennent qu'un détachement ennemi s'eſt emparé des anciennes lignes françoiſes qui ſe trouvent ſur une hauteur, au Nord du fort de Ticonderoga. Ces lignes ſont en très-bon état, & ont derriere elles pluſieurs retranchemens, qui ſont défendus par un fort. L'ennemi occupe encore un autre poſte, près des moulins, à l'entrée du chemin qui conduit au lac George, ainſi qu'un fort conſtruit ſur une éminence, au-delà des moulins, & un autre fort, avec un hôpital, ſur les rives du lac.

A la droite de ces lignes, entr'elles & le vieux fort, ſont deux nouvelles forteresſes & une batterie formidable, élevée tout-à-fait ſur le bord de l'eau. Mais il ſemble que les Américains aient raſſemblé toutes leurs forces & toute leur induſtrie ſur la mon-

tagne d'*Indépendance*, où ſont réunis la plus grande partie de leurs troupes. Sur le ſommet de cette montagne, qui eſt extrêmement élevée, & d'une forme circulaire, ils ont conſtruit un fort bien pourvu d'artillerie, & dans lequel ſe trouvent un grand nombre de barraques qui forment un quarré. Le côté de la montagne qui domine le lac eſt bien retranché. On y a dreſſé deux fortes batteries, l'une environ à mi-côte, & l'autre préciſément ſur les bords du lac ; en un mot, l'ennemi eſt ſi avantageuſement campé dans cet endroit qu'il n'y a que par un ſiege régulier qu'on puiſſe eſpérer de l'en chaſſer.

Il y a eu une légere eſcarmouche entre les Indiens & un détachement ennemi, envoyé à la découverte, qui a été forcé de rentrer dans ſes lignes. Les Indiens ont eu l'imprudence de pourſuivre les fuyards juſqu'à la portée de leur canon, & il y en a eu pluſieurs de tués ou de bleſſés. Ils rapporterent les morts & les bleſſés ſur des litieres, après les avoir couverts de feuillages. Le premier ſang répandu étant celui d'un des Indiens, on craignoit que cet échec ne ralentît leur courage ; mais il paroît, au

contraire, que leur ardeur pour les combats n'en est devenue que plus vive.

Notre ami M...., qui examinoit les ouvrages de l'ennemi, au moyen d'un télescope, nous cria *feu*, & nous eûmes à peine le temps de nous jeter sur la terre avant d'être couverts de poussiere. Il les vit braquer le canon, & j'imagine que les rayons du soleil, renvoyés par le verre du télescope, fut ce qui leur fournit le moyen de nous pointer. Après avoir découvert où nous étions postés, ils nous envoyerent plusieurs boulets, mais sans nous faire aucun mal.

Il est arrivé un événement assez plaisant dans le camp ; ce matin, peu de temps après le lever du soleil, la sentinelle du piquet qui étoit alors de garde, apperçut, dans les bois, un homme qui se promenoit un livre à la main. Elle eut beau lui crier *qui va là*, il ne répondit point, tant il étoit absorbé dans sa lecture. Le soldat courut à lui & le saisit au collet ; l'inconnu sortit alors de sa rêverie, déclara à la sentinelle qu'il étoit l'aumônier du quarante-septieme régiment ; mais cette déclaration paroissant

suspecte, le soldat le retint dans sa guérite jusqu'à ce qu'on vînt le relever. Il le conduisit alors au capitaine du piquet, d'où il fut aussi-tôt envoyé au quartier du général Fraser. Ce général n'ajoutant point de foi au récit de ce particulier, parce que le quarante-septieme régiment composoit une partie de l'arriere-garde, campé à deux ou trois milles du poste que nous occupions, & croyant, d'ailleurs, parfaitement connoître tous les aumôniers de l'armée, commença à lui faire plusieurs questions relatives aux Américains; le prisonnier ne sut que répondre, & persista néanmoins dans sa premiere déclaration. Ce qui ne contribua pas peu à ces méprises fut l'apparence de cet homme, dont l'extérieur étoit très-négligé. Le général Fraser, ne sachant quel parti prendre, l'envoya, sous la garde d'un officier, au général Burgoyne, auquel il étoit pareillement inconnu. On manda, pour éclaircir cette affaire, le colonel du quarante-septieme régiment, qui apprit au général que cet inconnu étoit celui qui avoit apporté une lettre du général Carleton, & qu'il n'avoit joint le régiment que la veille.

Le ſtudieux aumônier ne prévoyoit guere les dangers auxquels il s'expoſoit dans cette promenade ſolitaire. Vous jugez aiſément qu'il n'en fallut pas davantage pour le guérir de l'envie d'errer à l'avenir dans les bois.

On découvrit, il y a trois jours, une fumée épaiſſe du côté du lac George. Nos coureurs nous apprirent que l'ennemi, après avoir mis le feu au fort le plus éloigné, avoit abandonné les moulins, & qu'un corps de troupes conſidérable, qui étoit ſorti des lignes, où il étoit retranché, avoit pris la route qui conduiſoit des moulins à la droite du poſte que nous occupions. Un détachement de notre armée, ſoutenu par la ſeconde brigade & quelques pieces d'artillerie, ſous le commandement du général Philipps, reçut alors ordre de s'avancer vers la montagne *Hope*, pour reconnoître la poſition de l'ennemi, & tirer avantage du poſte qu'il pourroit abandonner, ou dont on ſeroit parvenu à le chaſſer.

Les Indiens, ſous les ordres du capitaine Fraſer, & ſuivis de ſa compagnie de *Marksmen* (1), firent un circuit à la gauche de

(1) Ce ſont les volontaires de l'armée; & il y en

notre campement, pour empêcher l'ennemi de se retirer dans ses lignes; mais ce projet échoua par l'impétuosité des Indiens qui commencerent trop tôt l'attaque. L'ennemi battit en retraite, avec peu de perte. Le général Philipps s'empara de la montagne *Hope*, & ôta, par ce moyen, à l'ennemi toute communication avec le lac George. Après ces opérations, nous quittâmes notre premiere station, & nous vînmes prendre le poste que nous occupons en en moment, où se trouve le corps entier que commande le général Fraser; la premiere brigade angloise & deux brigades d'artillerie. L'ennemi nous a canoné, sans que nous en ayions été incommodé. Il a fait la même chose le lendemain, pendant que nous étions occupés à dresser les tentes pour l'artillerie, & à ranger le bagage & les provisions; mais nous n'avons pas tiré un seul coup.

Aujourd'hui, le lieutenant Twis, ingénieur en chef, a reçu l'ordre de reconnoître *Sugar-Hill* (la montagne de sucre), au midi de

---

avoit une compagnie attachée à chaque régiment anglois.

la communication du lac George, avec le lac Champlain, qui eſt la partie dont l'infanterie légere a pris poſſeſſion la nuit derniere. Il a rapporté que cette montagne commandoit entiérement les ouvrages & les forts conſtruits tant à Ticonderoga, que ſur la montagne d'*Indépendance*; qu'elle étoit d'environ ſept cents toiſes plus élevée que la place, & de ſept cents cinquante au-deſſus de la montagne; que le ſol pouvoit être applani avec aſſez de facilité pour y dreſſer une batterie, & que le chemin, pour y conduire les canons, quoique très-difficile, pouvoit être aiſément rendu praticable en vingt-quatre heures. Cette montagne commandoit auſſi le pont de communication, &, de ce point de vue, on pouvoit découvrir la poſition exacte des vaiſſeaux de l'ennemi. Ce qui ajoutoit encore aux avantages que l'on pouvoit tirer de cette poſition, c'eſt que l'ennemi ne pouvoit faire aucun mouvement, aucune manœuvre, tant ſoit peu eſſentielle, ſans être à découvert. On pouvoit même compter le nombre des ſoldats employés dans chaque détachement. Sur le rapport du lieutenant Twis, on s'eſt

décidé à dreſſer une batterie ſur cette montagne; on y a tranſporté, avec tant de célérité, des pieces de canon, de ſix, de huit & de vingt-quatre, qu'il eſt à préſumer que tout ſera prêt demain matin pour faire feu ſur l'ennemi. Le zele & l'activité du général Philipps, qui dirige ces opérations, méritent les plus grands éloges. Il a fait tranſporter les pieces d'artillerie ſur le ſommet de cette montagne, avec une intelligence égale à celle qu'il a montrée à la bataille de Minden, dans laquelle, à ce que l'on aſſure, ſon ardeur à faire avancer le canon étoit ſi grande qu'il caſſa vingt cannes ſur le dos des chevaux qui le traînoient : ce fut dans cette action, qu'il dirigea l'artillerie avec tant de ſuccès, qu'il mit les François en déroute.

Je vous envoie cette lettre par un vaiſſeau de tranſport, qui s'en retourne par le lac à Saint-Jean, & je vous promets de profiter de la premiere occaſion qui ſe préſentera pour vous informer de toutes les particularités de ce ſiege important. Adieu.

---

# LETTRE XXXI.

Du Camp de Skenesbouroug, le 12 Juillet 1776.

MON CHER AMI,

Après vous avoir tant de fois parlé de la vigoureuſe réſiſtance que tout le monde s'attendoit à trouver de la part de l'ennemi dans la défenſe de Ticonderoga, vous ſerez ſans doute étonné d'apprendre que nous avons déjà cette place bien loin derriere nous. Pour vous expliquer d'une maniere claire comment les Américains ont abandonné ce poſte important, & de quelle façon nous y ſommes entrés, il eſt à propos que je mette un certain ordre dans mon récit.

Après nous être rendus maîtres de *Sugar-Hill*, le cinq du courant, nous obſervâmes le même ſoir que l'ennemi faiſoit de grands feux, nous penſâmes ou qu'il méditoit une attaque, ou qu'il ſe diſpoſoit à la retraite.

En effet, le général Fraser fut informé, à la pointe du jour, que l'ennemi avoit quitté la place. Il ordonna, en conséquence, aux piquets d'avancer, & aux brigades de les suivre aussi-tôt qu'elles seroient habillées.

Elles furent prêtes en un moment & marcherent droit vers les ouvrages ; mais lorsque nous arrivâmes au pont de communication, nous fûmes obligés de faire halte jusqu'à ce qu'il fût mis suffisamment en état pour permettre le passage aux troupes. L'ennemi, en abandonnant le poste, avoit détruit le pont, & avoit laissé auprès quatre hommes qui, à l'approche de notre armée, devoient mettre le feu à une grosse piece d'artillerie qui en défendoit l'entrée, & se retirer au plus vîte; telle étoit sûrement leur intention, mais ils laisserent en essayant de se sauver leurs mêches allumées auprès du canon.

Si ces hommes eussent suivi les ordres qu'on leur avoit donnés, notre brigade, dans la position où elle étoit, en auroit beaucoup souffert ; mais, au lieu de faire leur devoir, ils s'étoient amusés à boire & à piller, & nous les trouvâmes à notre arrivée plongés dans la plus profonde ivresse,

&

& endormis près d'un tonneau de vin de Madere.

Cette batterie néanmoins manqua d'être fatale au neuvieme régiment ; car, tandis qu'il passoit le pont, un Indien, curieux d'examiner tout ce qu'il rencontroit sur son chemin, ramassa une mêche dont une étincelle alla tomber sur la lumiere du canon, & le fit partir. Il étoit heureusement pointé trop haut, & ne fit aucun mal.

Quand on eut rendu le pont praticable, nous l'eûmes bientôt passé, & nous allâmes droit au fort le plus élevé où nous plantâmes le pavillon britannique. Les Américains avoient sûrement formé un projet horrible qui échoua, & que les quatre hommes qu'ils avoient laissés dans la place devoient exécuter, car nous vîmes une quantité de poudre semée par terre, & nous en trouvâmes plusieurs barrils enfoncés.

Après être restés un peu de temps dans le fort, nous fûmes informés que les ennemis s'étoient retirés à Huberton, & les corps avancés furent envoyés à leur poursuite, afin d'harceler l'arriere-garde. Nous marchâmes à travers les bois & les mon-

tagnes, & par une chaleur excessive. Je ne saurois vous dire combien nous avons fait de chemin; mais, depuis quatre heures du matin jusqu'à une heure après-midi, nous avons marché avec la plus grande célérité.

Nous prîmes dans notre route plusieurs traîneurs, par qui le général Fraser apprit que l'arriere-garde étoit composée de troupes d'élite, & qu'elle étoit commandée par le colonel Francis, qui étoit reconnu pour un de leurs meilleurs officiers.

Pendant que ceux des nôtres qui étoient en avant faisoient halte, pour prendre quelques rafraîchissemens, le général Reidesel vint rejoindre le général Fraser, & se concerta avec lui, pour continuer notre poursuite. Nous nous avançâmes encore de trois milles plus près de l'ennemi, & la situation étoit avantageuse, nous y passâmes la nuit sans quitter nos armes.

A trois heures du matin, nous nous remîmes en marche, & vers les cinq heures, nous joignîmes l'ennemi qui faisoit cuire ses provisions.

Le major Grant, du vingt-quatrieme régiment, qui commandoit l'avant-garde,

attaqua leurs piquets, qui furent bientôt forcés de se replier sur le corps de l'armée. Nous eûmes le malheur de perdre, dans cette rencontre, ce brave officier; nous avons lieu de croire qu'il fut tué par un des soldats appellés *Riflemen*. (Ces gens, que l'on prend beaucoup de peine à instruire dans l'art de viser, nous ont causé bien du dommage dans cette guerre). En approchant de l'ennemi, le major Grant monta sur un tronc d'arbre pour examiner, & à peine eut-il commandé de faire feu qu'on le vit tomber de l'arbre, sans qu'il pût proférer un seul mot.

L'infanterie légere s'avança, ainsi que le vingt-quatrieme régiment : la premiere eut beaucoup à souffrir du feu de l'ennemi, particuliérement le vingt-neuvieme & le trente-quatrieme régiment : on ordonna aux grenadiers de marcher, pour empêcher l'ennemi de parvenir au chemin qui conduit à *Castl-Town*, & qu'il s'efforçoit de gagner. Se voyant repoussé, il essaya de se retirer à *Pittsford*, en gravissant une montagne extrêmement escarpée. Nos grenadiers, en gagnant le sommet par un endroit qui

paroissoit presqu'inaccessible, y arriverent avant les Américains, ce qui jetta ces derniers dans la plus grande consternation. Vous pouvez vous faire une idée des difficultés qu'il y avoit dans cette entreprise, en apprenant que nos braves soldats, pour grimper sur cette montagne, étoient obligés de baisser la platine de leurs fusils & de s'en servir comme d'échelon, & appuyant le pied tantôt sur une branche d'arbre, tantôt sur un morceau de rocher; si l'un d'eux eût lâché prise, ou que la branche ou le rocher qui lui servoit d'appui eût cédé, sa perte étoit inévitable.

Quoique les grenadiers eussent gagné le sommet de cette montagne, & que les Américains eussent perdu un grand nombre des leurs, & entr'autres leur brave colonel Francis, ils étoient cependant encore bien supérieurs en nombre aux Anglois, & l'affaire resta indécise jusqu'à l'arrivée des troupes allemandes qui les mirent en fuite. Deux mille hommes de nos ennemis avoient résisté avec peine à huit cents soixante de nos soldats, pendant près de deux heures que les Allemands se firent attendre.

Le général Reidesel étoit arrivé sur le champ de bataille long-temps avant ses troupes ; & lorsque je passai près de lui, dans le moment de l'action, je ne pus m'empêcher d'être sensible à la consternation de ce brave guerrier qui, dans son impatience, fulminoit contre ses soldats qui n'arrivoient pas assez tôt pour participer aux lauriers qu'il y avoit à cueillir dans cette journée.

Quand ils arriverent, nous entendîmes un grand bruit, qui nous annonça que le gros de l'armée américaine avoit envoyé des troupes pour soutenir son arriere-garde, car, en s'avançant, les Allemands chantoient leurs pseaumes, & en même temps faisoient un feu continuel, qui décida du sort de cette journée : mais, même après l'action, il y avoit encore plusieurs pelotons qui erroient dans les bois.

Pendant la bataille, les Américains se comporterent de maniere à exciter la fureur de nos soldats. Le combat eut principalement lieu dans des bois séparés par de petites plaines. Deux compagnies de grenadiers, qui étoient postées à l'entrée d'un de ces

bois, pour observer si l'ennemi ne cherchoit pas à prendre en flanc le vingt-quatrieme régiment, virent près de soixante Américains qui traversoient le champ, portant leurs fusils la crosse en haut, ce qui, de tout temps, a servi à faire connoître que l'on se rendoit. Les grenadiers eurent ordre de ne pas tirer, & de se reposer sur leurs armes, pour ne leur montrer aucune intention de le faire; mais quand les Américains furent à vingt pas des nôtres, en un clin d'œil, ils retournerent leurs armes, firent feu & s'enfuirent à toutes jambes dans les bois. Cette décharge tua & blessa plusieurs de nos grenadiers; & ceux qui n'avoient point été touchés se mirent aussi-tôt à poursuivre ces traîtres, ne leur donnant aucun quartier.

Cette guerre est bien différente de la derniere que nous avons faite en Allemagne. Dans celle-ci, on cherche avec avidité à tuer un seul ennemi; dans l'autre, on ne s'appliquoit qu'au moyen de remporter la victoire sur une armée de plusieurs milliers d'hommes: je vous en donnerai une preuve trop véritable.

Après la bataille ( il y avoit près de deux heures que l'on ne tiroit plus sur le sommet de la montagne dont je vous ai déjà parlé, & qui commande tout le terrein qui l'environne) plusieurs officiers s'étoient rassemblés pour lire les papiers que l'on avoit trouvés dans le porte-feuille du colonel Francis, lorsque tout-à-coup le capitaine Shrimpton, officier au soixante-deuxieme régiment, qui tenoit les papiers dans ses mains, éleva avec précipitation, & retomba en s'écriant qu'il étoit dangereusement blessé. Nous avions tous entendu siffler la balle, &, regardant derriere, nous apperçûmes de la fumée, nous jugeâmes que le coup ne pouvoit être parti que de quelques arbres qu'il y avoit auprès, & nous envoyâmes un détachement à la poursuite du tireur, mais il fut impossible de le trouver; il est probable qu'après avoir lâché son coup, il s'étoit glissé en-bas de l'arbre & s'étoit enfui.

Sur les cinq heures, nos grenadiers reçurent ordre de quitter le sommet de la montagne, pour aller rejoindre l'infanterie & le vingt-quatrieme régiment, qui occupoit un poste avantageusement situé. Nous

étions de ſang froid quand nous deſcendîmes, & chacun de nous étoit étonné comment il avoit pu gravir cette montagne ; pour moi, je croyois ne jamais venir à bout de la deſcendre, d'ailleurs j'étois fort embarraſſé, étant chargé de la conduite du major Ackland qui étoit bleſſé à la cuiſſe.

Dans cette action, je reconnus que le principal avantage que nos troupes peuvent retirer des exercices que nous leur faiſons faire eſt de charger leurs fuſils, de faire feu, & de ſe ſervir de leur bayonnette avec ordre ; mais on devroit leur enſeigner à charger mieux & plus promptement. Je ne puis cependant m'empêcher de vous obſerver que nos ſoldats, ſoit par un inſtinct naturel, ſoit par un motif d'intérêt perſonnel, ont conſidérablement perfectionné cette partie de l'exercice, car ils n'avoient pas plutôt amorcé & mis la cartouche dans le canon, qu'au lieu de ſe ſervir de la baguette pour bourrer, ils donnoient un coup de croſſe contre terre, couchoient en joue, & faiſoient feu. Les idées d'un homme, quelque brave qu'il ſoit, doivent être un peu en déſordre dans

la chaleur de l'action. Plusieurs de nos gens, examinant leurs armes, trouverent jusqu'à cinq ou six cartouches qu'ils y avoient mises les unes sur les autres, ne s'étant pas apperçus qu'autant de fois l'arme avoit manqué de faire feu.

Quand je vous parlerai de notre marche jusqu'ici, je vous raconterai les autres particularités de cette journée. Je suis, &c.

---

## LETTRE XXXII.

Du Camp de Skenesbouroug,
le 14 Juillet 1778.

MON AMI,

Les Américains ont fait leur retraite avec tant de désordre qu'après la mort du colonel Francis, ils ne savoient plus ni où ils fuyoient, ni à qui ils obéissoient, ils prirent ainsi le chemin des montagnes.

La perte ne fut pas bien considérable de notre côté, nous eûmes deux cents hommes de tués, & près de six cents de

blessés; plusieurs de ces derniers moururent en tâchant de se retirer de la mêlée. Quand le combat fut fini, un colonel ennemi vint se rendre prisonnier avec le reste de son régiment, qui se montoit à deux cents trente-trois hommes.

Les Américains avoient l'avantage du terrein; les bois étoient si épais qu'il étoit impossible d'observer aucun ordre en marchant contre lui, on auroit tenté en vain de former aucune ligne réguliere; c'est pourquoi le courage & l'intrépidité de chaque individu tinrent alors lieu de talens & de discipline militaire. C'est dans cette occasion qu'on put reconnoître jusqu'où va la bravoure des Anglois; elle ne les a jamais mieux servi; l'activité, la force & le courage de chacun ont été mis à l'épreuve. Dès le commencement de l'action, l'ennemi avoit été dérouté; mais ayant été rallié par le brave colonel Francis, dont la mort (quoiqu'il fût notre ennemi) sera regrettée par tous ceux qui peuvent être affligés de la perte d'un vaillant officier, le combat recommença avec plus de férocité & d'acharnement que jamais.

Les deux partis s'engagerent dans des détachemens qui n'avoient aucune liaifon les uns avec les autres, & les ennemis fondirent fur eux de tous côtés : quelques-uns de ces détachemens, malgré leur infériorité, fe défendirent en défefpérés. Le deftin de cette journée ne fut décidé que par l'arrivée des Allemands, qui partagerent la gloire, quoiqu'un peu tard, de difperfer l'ennemi.

Je viens de vous donner un détail de ce qui s'eft paffé dans cette bataille. Comme c'eft la premiere à laquelle je me fois trouvé, permettez-moi de vous faire part des réflexions qu'elle a fait naître en moi.

Pendant l'action, toutes les idées de crainte & de danger difparoiffent ; le courage augmente à mefure que l'inftant de commencer l'attaque approche ; chaque foldat éprouve le plus vif défir d'en venir aux mains, comme fi le fort de la bataille dépendoit de fon feul moufquet, ou de la pointe de fa bayonnette ; mais, après le combat, l'ame eft rendue à fes propres fenfations, & elle eft pénétrée d'une douleur involontaire en jettant les yeux fur ce théâtre de carnage, où l'on apperçoit tant de braves gens qui

jouiſſoient quelques heures avant d'une ſanté parfaite, qui étoient pleins de force & de vigueur, roulés dans la pouſſiere & privés du ſentiment. Les cris des mourans, les gémiſſemens des bleſſés retentiſſent au loin, & ajoutent encore à l'horreur de cette ſcene : tout, juſqu'à la joie que l'on reſſent de voir encore exiſtans ſes amis & ſes camarades, eſt empoiſonné par le ſouvenir de ceux qui n'exiſtent plus. Telles ſont, mon ami, les ſenſations qu'on éprouve, ou du moins que j'ai éprouvées avant & après une bataille.

J'ai vu ſe vérifier l'idée que l'on a que le ſalut d'un guerrier ne tient qu'à un fil. Le lord Balcarres, qui commandoit l'infanterie légere, a reçu près de trente balles dans ſon habit & dans ſon pantalon, &, malgré cela, il n'a eu qu'une légere meurtriſſure à la hanche. D'autres ont été auſſi malheureux qu'il avoit été fortuné; car le lieutenant Haggit, dès la premiere décharge que fit l'infanterie légere, reçut une balle dans chaque œil; & le lieutenant Douglas, du vingt-neuvieme régiment, tandis qu'on l'emportoit bleſſé du champ de bataille, fut

frappé d'une seconde balle qui lui perça le cœur. On peut donner en quelque sorte une raison de ces événémens extraordinaires. La moindre résistance qui s'oppose à une balle de mousquet, suffit pour lui donner une direction presqu'incroyable. Le chirurgien ayant examiné la blessure d'un pauvre Américain, vit que la balle étoit entrée par le côté gauche, qu'elle s'étoit glissée entre la peau & l'épine du dos, & étoit sortie par le côté opposé.

Lorsque le général Frazer eut posté son corps d'une manière avantageuse, & qu'il l'eut mis en état de défense, s'attendant à être attaqué; il fit construire des redoutes de bois, & songea ensuite au moyen de pourvoir aux besoins de ses soldats: après les fatigues d'une semblable journée, il lui avoit été impossible de se procurer des provisions, le pays étant trop montueux. On envoya un détachement pour tuer des jeunes bœufs qui erroient dans le bois, & on en distribua, aux soldats, des portions qu'ils mangerent après les avoir fait griller sur des charbons, sans pain & sans sel.

Dans ce même instant, le hasard pro-

sura aux officiers un aliment assez singulier qui leur servit de pain, & qui leur fit beaucoup de plaisir. Un officier, qui étoit à Ticonderoga, avoit envoyé, par plaisanterie, à son frere, une très-grande quantité de pains d'épices, qui avoit été prise dans la place. Il le distribua alors parmi les officiers; & comme le général Frazer n'avoit pas une meilleure nourriture que ses soldats, il lui en envoya quelques livres qui furent regardées comme un présent précieux.

Nous restâmes toute la nuit sous les armes, & le lendemain nous envoyâmes nos prisonniers à Ticonderoga, au nombre de cent cinquante. On ne put fournir, pour les escorter, qu'un très-petit détachement, le général Frazer s'attendant que les ennemis auroient reçu un renfort du gros de l'armée, & qu'ils feroient leurs efforts pour nous empêcher de traverser une large baie qui étoit au-delà de Castl-Town. Il dit au colonel américain qui s'étoit rendu, d'avertir les autres prisonniers, que, s'ils cherchoient à s'échapper, on ne leur feroit aucun quartier; & que l'on enverroit à la poursuite de ceux qui se soustrairoient à la vigilance

des gardes, des Indiens qui ne les ménageroient pas, & les ſcalperoient.

Ayant laiſſé les malades & les bleſſés aux ſoins d'une garde ſubalterne, pour les défendre contre les Indiens ou contre les maraudeurs de l'armée ennemie, la brigade marcha vers Caſtl-Town, où elle trouva des proviſions fraîches & du rum; elle ſe diſpoſa enſuite à marcher vers la baie: les priſonniers furent en conſéquence employés à abattre des arbres, & on fit un paſſage où il n'étoit pas poſſible d'aller deux de front. Il étoit preſque nuit avant que toute la brigade eût traverſé la baie; & nous avions encore ſept milles à faire pour arriver à Skenesbourough.

Je vous ai dit que le major Shrimpton avoit été bleſſé ſur la montagne; il a préféré de marcher avec la brigade, à reſter, avec les bleſſés, à Huberton. En traverſant la baie, comme il n'avoit qu'une main dont il pût s'aider, il alloit périr, ſi un officier qui étoit derriere lui ne l'eût retenu par ſes habits, juſtement à l'inſtant où il tomboit. Sa bleſſure étoit à l'épaule; &, comme il pouvoit marcher, il dit qu'il ne vouloit

pas rester, & risquer de tomber entre les mains de l'ennemi; regardant comme probable que les malades & les blessés éprouveroient ce malheur. Ce pressentiment ne s'est pas vérifié; ils n'ont point été tourmentés, &, trois jours après, on les transporta, dans des litieres, à Ticonderoga: le chemin étoit impraticable pour toute espece de voitures.

Après que nous eumes traversé la baie, le général Frazer eut l'esprit tranquille sur l'attaque qu'il avoit redoutée toute la journée. Il donna ordre de précipiter la marche pour gagner l'endroit où nous devions camper. Le chemin qui y conduisoit étoit très mauvais, nous enfoncions jusqu'aux genoux presqu'à chaque pas que nous faisions. Après une marche de près de trente milles, sur un terrein fangeux & très-couvert, craignant à chaque moment d'être surpris par l'ennemi, jusqu'à ce que nous ayons traversé la baie; vous pouvez juger que nous étions exténués de fatigues, & que l'esprit & le corps avoient souffert presqu'également.

Quant à moi, je vous avoue que j'étois tellement excédé, qu'après avoir bu une

assez

assez forte quantité de rum & d'eau, je me suis couché sur ma peau d'ours, & bien enveloppé dans ma couverture, je m'endormis & ne m'éveillai que le lendemain à près de midi; & pour ne pas vous fatiguer par mon récit, autant que je l'étois alors moi-même, je finis & suis, &c.

---

## LETTRE XXXIII.

Du Camp de Skenesbouroug,
ce 14 Juillet 1778.

MON CHER AMI,

Nous sommes encore campés dans cet endroit où nous attendons l'arrivée des provisions, des bateaux, & de plusieurs autres choses dont les armées ne se trouvent pas ordinairement surchargées. Celle qui se trouve maintenant au Sud n'éprouve pas les mêmes obstacles, car chaque fois qu'elle a besoin de voiture d'eau, elle a une marine à ses ordres. Je fais cette remarque pour que vous ne soyez pas surpris de nous

voir marcher ſi lentement, & de ce que nous ne courons pas à travers le pays, comme l'autre armée le fera, ſelon toutes les probabilités.

La nôtre eſt entiérement raſſemblée dans cet endroit, & dans quelques jours les troupes avancées marcheront vers le fort Edward. Vous déſirez peut-être ſavoir quels ont été les mouvemens de l'autre partie de l'armée, après que nous eûmes pris poſſeſſion de Ticonderoga ; je n'étois pas avec elle, mais je vous rapporterai ce que j'ai pu en apprendre. . .

Après qu'on eut formé un paſſage, avec la plus grande difficulté, & cependant avec une célérité infinie, pour les barques canonieres, & pour les autres bâtimens, à l'endroit du pont de communication, entre Ticonderoga & le fort d'*indépendance* ( qui avoit coûté aux Américains des ſommes immenſes & des peines incroyables à conſtruire ), le gros de l'armée pourſuivit l'ennemi dans la baie du Sud, juſqu'à trois milles de cet endroit, & ſe poſta dans un retranchement bien fortifié, avec les galeres armées. La premiere brigade avoit mis pied-

à terre, pour couper le chemin à l'ennemi; mais sa fuite précipitée rendit cette manœuvre inutile. Les barques canonieres & les frégates poursuivirent les vaisseaux armés; & lorsque l'ennemi arriva près des cataractes il se défendit pendant quelque temps. Il fit ensuite sauter trois de ses vaisseaux, & échouer les deux autres.

En se retirant, les Américains mirent le feu au fort, à la maison, au moulin, aux fonderies, & à tous les bâtimens de cette plantation; ils briserent leurs bateaux, & se retirerent au fort Edward.

Un officier, qui vint nous trouver pendant cet incendie, m'assura qu'il n'avoit jamais rien vu d'aussi terrible; car, outre les maisons & les vaisseaux, les flammes s'étoient encore communiquées aux arbres qui croissoient sur les rochers, & à ceux qui couvroient le sommet d'une haute montagne. Il sembloit que la nature entiere allât devenir la proie de cet élément terrible. Le neuvieme régiment fut envoyé en station au fort *Anne*, pour observer les mouvemens de l'ennemi, ainsi que pour le faire décamper; mais ayant reçu avis qu'il s'étoit

fortifié, le colonel Hill envoya dire au général Burgoyne qu'il ne ſe retireroit pas, mais qu'il conſerveroit le terrein avec ſon régiment. Les deux autres régimens de la brigade reçurent ordre d'aller à ſon ſecours avec deux pieces d'artillerie, & le général Philipps en prit le commandement. Mais une forte pluie d'orage, qui dura toute la journée, les empêcha d'arriver aſſez tôt pour le ſecourir, comme l'intention en avoit été formée, ce qui donna occaſion au neuvieme régiment de ſe diſtinguer d'une maniere qui lui fit le plus grand honneur, en repouſſant l'attaque d'un ennemi ſix fois plus nombreux que lui. Les Américains ne pouvant pas l'attaquer de front, chercherent à le prendre en flanc : leurs efforts, vu la ſupériorité du nombre, auroient pu nous devenir funeſtes ; le colonel Hill, dans la chaleur de l'action, jugea à propos de changer de poſition, ce qui fut exécuté avec beaucoup de fermeté & de bravoure ; de cette maniere, le combat continua pendant un temps conſidérable ; les troupes angloiſes conſerverent leur terrein, & l'ennemi, après s'être retiré peu-à-peu, fut entiérement mis

en déroute. En s'enfuyant vers le fort Edward, il mit le feu au fort *Anne*, où il ne reſta qu'un moulin & une redoute ; dont une partie du neuvieme régiment s'empara ſur-le-champ.

Après que nous eûmes abandonné la redoute & le moulin, & que nous nous fûmes mis en marche pour gagner le fort Edward, l'ennemi revint ſur ſes pas pour y mettre le feu. Vous m'avez prié de vous envoyer les deſſins des choſes qui me paroîtroient le plus digne d'être remarquées, je vous envoie en conſéquence une vue du *Block-houſe* & du moulin, qui me paroiſſent former un charmant payſage.

Le neuvieme régiment s'eſt acquis une haute réputation dans cette action. Quoiqu'elle ait duré ſi long-temps & qu'il ſe ſoit battu en déſeſpéré contre un ennemi ſi ſupérieur, il n'a perdu que très-peu d'hommes. Le capitaine Montgomery (beau-frere du lord Townshend), brave officier, ayant été bleſſé dans le commencement du combat, fut fait priſonnier avec le chirurgien qui panſoit ſes bleſſures, pendant que le régiment changeoit de poſition.

Dans la chaleur du combat, notre ami M... *, cet Irlandois qui nous faisoit rire si souvent*, & qui sert dans le neuvieme régiment, ayant reçu une légere blessure; fut transporté avec les autres blessés dans une maison qui avoit été attaquée, parce qu'une partie du régiment s'en étoit emparée, pour se mieux défendre : M... tâchant de consoler ses camarades d'infortune, s'écria d'un air bourru : « Par le ciel, mes enfans, vous ne devez point penser à vos blessures, car, par ma foi, si vous étiez dehors, vous pourriez encore en recevoir de pires ».

Le reste de l'armée étoit resté en partie à Ticonderoga, & en partie à faire remonter les bateaux; maintenant toute notre armée est rassemblée dans cet endroit.

De tout ce que l'on a dit des Américains, sur leur abandon de Ticonderoga, il paroît que, lorsque nous avons pris possession de *Sugar-Hill*, poste qu'ils avoient imprudemment négligé de se conserver, ils furent fâchés de voir les préparations que nous faisions pour établir une batterie qui, comme je l'ai déjà observé, commandoit tous leurs

ouvrages. Ils aſſemblerent alors un conſeil de guerre, compoſé de leurs principaux officiers. Le général Saint-Clair, qui commandoit la garniſon, leur fit obſerver que leurs forces n'étoient point égales aux ouvrages qu'ils ſeroient obligés d'entreprendre, & que ſans cela il ſeroit impoſſible de ſe défendre : il leur dit encore que, quelque forte que puiſſe être une place, ſi elle n'avoit pas une quantité ſuffiſante de troupes, elle ſeroit obligée de ſe rendre, & que probablement celle-ci ſe trouveroit aſſiegée dans moins de vingt-quatre heures. Le général prévoyoit alors que la deſtruction de l'armée pourroit s'enſuivre, & ſon avis étoit que le fort fût abandonné ſi l'on vouloit ſauver les troupes ; que le bagage & les magaſins fuſſent envoyés à Skenesbouroug par eau, & que les troupes s'y rendiſſent par terre, en paſſant par Huberton. Ses propoſitions ayant été approuvées par le conſeil, ils évacuerent la place la même nuit, & riſquerent l'entrepriſe. Le général Burgoyne, prévoyant les grandes difficultés que nous éprouverions ici à faire venir des proviſions, & à plus forte raiſon les équi-

pages, vient de donner les ordres ſuivans :

« On obſerve que les ordres qui ont été » donnés avant que l'armée entrât en cam- » pagne, relativement aux bagages des of- » ficiers, n'ont pas été exactement ſuivis, » & que les régimens ſont encombrés d'une » plus grande quantité d'effets, qu'il n'eſt » poſſible d'en tranſporter ſans inconvénient, » en quittant le lac & les rivieres ; on donne » donc encore avis aux officiers d'envoyer, » par les bateaux qui retourneront bientôt » à Ticonderoga, le bagage qui ne leur eſt » pas abſolument néceſſaire, ou au premier » mouvement ils feront obligés de le laiſſer » derriere eux, & de le perdre. Ceux d'entre » vous, meſſieurs, qui ont ſervi dans la » derniere guerre d'Amérique, peuvent ſe » ſouvenir que les officiers voulurent bien » ſe contenter des tentes de ſoldats, & que » très-ſouvent tout le bagage qui devoit leur » ſervir pour des mois entiers, étoit renfermé » dans un havreſac ». Heureuſement pour moi, mon cheval eſt arrivé ſain & ſauf, en faiſant le tour des lacs ; cela me donnera la facilité de garder le peu de bagage qui m'appartient.

Les Indiens, animés par nos ſuccès, ont acquis plus de confiance & de courage. Il s'en eſt joint une grande quantité à notre armée, & il en vient tous les jours de nouvelles hordes qui ſe rangent ſous nos drapeaux.

Un ordre imprévu oblige le capitaine Gardener de partir demain pour l'Angleterre, & comme j'ai encore pluſieurs lettres à écrire, je ſuis forcé de vous quitter. Adieu.

Je ſuis, &c.

---

## LETTRE XXXIV.

Au Camp de Skenesbouroug,
le 17 Juillet 1777.

MON CHER AMI,

Vous ſerez ſans doute ſurpris que, dans le récit que je vous ai fait de nos opérations, dont chaque circonſtance paroît ajouter à la gloire des armes britanniques, j'ai omis de vous parler de nos Indiens, & de leur conduite lorſque nous pourſuivîmes l'ennemi à Ticonderoga, nous ne pûmes, par aucun moyen, les empêcher de ſe livrer au pillage; je crois que, dans plus d'une occaſion, le général a trouvé que leur aſſiſtance n'étoit guere qu'illuſoire.

Ceux qui ſont chargés de les conduire & de les commander, ſont forcés, pour leur propre ſûreté, de ſupporter en tout leurs humeurs & leurs caprices, &, de même que les enfans gâtés, ils ſont plus dérai-ſonnables, à meſure que l'on a pour eux

plus d'indulgence. C'eſt un mal ſans remede: ſi on les laiſſoit abandonnés à eux-mêmes, ils commettroient des crimes dont l'idée ſeule fait frémir; ceux qui ſe comportent mal avec eux, ceux qui ne leur donnent aucun ſujet de plainte, les femmes, les enfans, tous ſeroient journellement leurs victimes.

Tel eſt en général le caractere des Indiens de la partie inférieure du Canada, qui ſont les ſeuls qui aient rejoint notre armée; mais on nous a donné à entendre qu'après deux jours de marche, les *Outaouacs*, & quelques autres nations viendroient ſe ranger ſous nos drapeaux. Ils ſont plus braves, plus doux, aimant la guerre, mais ne ſe livrant pas au pillage; ils marchent actuellement ſous les ordres d'un M. de Saint-Luc, & du ſieur Langdale, qui étoient tous deux zélés défenſeurs de la France, dans la derniere guerre. Le ſieur Langdale eſt la perſonne qui, à la tête des nations qu'il eſcorte maintenant, forma & exécuta le plan de la défaite du général Braddock.

Si ces Indiens ſont en effet du caractere qu'on leur ſuppoſe, ils peuvent nous devenir très-utiles, mais on ne peut rien attendre

de ceux qui ſont préſentement avec l'armée que du pillage.

Je vous ai dit, dans une de mes lettres, que le manifeſte du général n'avoit pas eu le ſuccès qu'on en attendoit : on vient de nous apprendre que les comités faiſoient tous leurs efforts pour qu'il ne ſervît de rien, en épiant & empriſonnant toutes les perſonnes qui leur paroiſſent ſuſpectes, & en ordonnant au peuple, ſous peine de mort, de prendre les armes, de chaſſer ſes troupeaux, & de brûler ſes bleds. Je ſuis fâché d'ajouter que beaucoup de perſonnes qui faiſoient des vœux pour le ſuccès de nos armes, ont déjà éprouvé ce ſort malheureux !

L'hiſtoire ne fournira jamais d'exemple d'une guerre conduite avec tant d'acharnement, non-ſeulement contre ceux qui veulent ou qui paroiſſent vouloir s'oppoſer à des entrepriſes injuſtes, mais encore envers ceux qui ne témoignent que l'envie de reſter neutres. Un grand nombre s'eſt joint à notre armée depuis que nous avons pénétré dans ces cantons. Ils ſe diſent royaliſtes, & demandent du ſervice quelques-uns pour une

campagne ſeulement, d'autres juſqu'à la fin de la guerre ; un tiers de ces nouvelles troupes a déjà des armes, & juſqu'à ce qu'il en arrive pour le reſte, on les emploie à dégager les chemins, & à réparer les ponts, ouvrages dans leſquels les Américains excellent.

Nous ſommes obligés de reſter quelques temps où nous ſommes, & d'y attendre que les chemins ſoient débarraſſés des arbres que les Américains ont abattus après leur retraite. C'eſt une choſe qui vous paroîtra preſqu'incroyable, mais à chaque quinze ou vingt pas on trouve de grands arbres qui croiſent le chemin, ſans compter les petits qui ſe trouvent en travers des grands. C'eſt une choſe d'autant plus étonnante que leur retraite a été fort prompte. La réparation des ponts eſt un ouvrage qui exige beaucoup de travail ; ajoutez à cela qu'il faut que nous nous procurions une bonne proviſion de vivres, avant de marcher vers le fort Edward. Nous éprouvons beaucoup de déſagrément dans cette campagne, par les obſtacles que je vous ai déjà décrits, & que nous rencontrions à chaque inſtant,

& nous sommes dans l'impossibilité de nous conformer à cette grande maxime militaire, « dans le succès, poursuivez votre avantage aussi loin que vous le pourrez ».

Pendant qu'une partie de l'armée est occupée de cette façon, l'autre est employée à conduire les barques canonieres, les provisions & les bateaux, sur le lac George; à nettoyer ce lac, & à préparer la route, pour fournir nos magasins. Quand toutes choses seront disposées, l'armée se mettra en marche pour prendre possession du fort Edward. Les ennemis ne peuvent alors manquer d'être pris, s'ils n'abandonnent le fort George, puisqu'ils se trouveront enveloppés par deux armées : pendant ce mouvement le général Reidesel leur donnera de l'occupation dans la province de Connecticut; il reconnoîtra le pays, & nous fixerons ainsi l'attention des Américains dans presque tous les quartiers à-la-fois.

Nos succès, je n'en doute nullement, operent fortement sur l'esprit des ennemis, ils ne manqueront pas de prendre des mesures pour s'opposer aux progrès que fait notre armée, & pour mettre les colonies

du Nord à l'abri du danger auquel elles se trouvent exposées.

Dimanche dernier, nous eûmes un sermon en action de graces, du succès de nos armes. On fit ensuite un feu de joie, & une décharge générale de l'artillerie, & de toute la mousqueterie de l'armée; ce fut l'ecclésiastique dont je vous ai déjà parlé qui prêcha; le sermon étoit excellent pour être entendu par des paroissiens paisibles, mais il n'avoit pas le moindre rapport à l'occasion.

Selon les nouvelles les plus vraisemblables, le général Schuyler est maintenant au fort Edward, il y rassemble la milice des contrées adjacentes qui, avec le reste de l'armée divisée, formera un corps suffisant pour soutenir le choc; les corps épars de cette armée ont beaucoup souffert du défaut de vivres, & d'abri pour se mettre à couvert des pluies continuelles qui sont tombées depuis peu. Ils ont été obligés de faire un très-long circuit, & de marcher pendant une semaine au-travers des bois, avant de pouvoir atteindre le fort Edward, pour éviter les détachemens que nous avions en différens endroits du côté de Connecticut.

J'ai oublié de vous dire que votre ancien

ami, le capitaine H***, a été bleſſé à la bataille de Huberton, au commencement du combat, lorſque lès grenadiers formerent un corps pour ſecourir l'infanterie légere. En paſſant près de lui, pendant qu'il étoit couché ſous un arbre, où il étoit parvenu en ſe traînant ſur ſes genoux & ſur ſes mains, pour ſe mettre à l'abri des balles, je lui demandai ſi je pouvois lui être utile, & s'il étoit grievement bleſſé; vous connoiſſez ſes réparties, & vous ne ſerez pas étonné d'apprendre que, malgré la violence de ſes douleurs, il me dit en riant, & en mettant ſa main derriere lui: « Si vous voulez en être inſtruit, interrogez cela; la balle, qui m'eſt entrée par la hanche, a paſſé à travers d'une partie qui n'en eſt pas bien éloignée ». Il eſt maintenant à Ticonderoga, &, ſelon les dernieres nouvelles, que nous avons reçues de ce lieu, il ſe rétablit de jour en jour.

Demain, nous nous mettons en marche, & auſſi-tôt après notre arrivée au fort Edward, vous pouvez être aſſuré que je ne négligerai point de vous écrire. Adieu.

---

LETTRE

## LETTRE XXXV.

Du Camp, au Fort Edward,
le 6 Août 1777.

MON CHER AMI,

Nous sommes aujourd'hui dans la place où nous croyions que l'ennemi se défendroit vigoureusement. Lorsqu'il a été informé de notre approche, il s'est retiré avec précipitation, & a abandonné le terrein comme il avoit fait à Ticonderoga. Heureusement pour la garnison du fort George, elle a passé dans cet endroit une heure avant notre arrivée; sans cela, nous lui aurions rendu la retraite impossible.

Le pays qui se trouve entre Skenesbourough & le fort Edward n'est qu'une continuité de bois & de petites baies entremêlés de lieux marécageux; &, pour ajouter aux difficultés qui naissent de la nature du terrein, l'ennemi les avoit encore augmentées en abattant les arbres, & en employant d'autres

moyens pour nous barrer le passage. Ce ne fut qu'avec la plus grande fatigue que nous pûmes venir à bout de nous y frayer un chemin ; les terres mouvantes & les marécages étoient si nombreux que nous avons été obligés de construire au moins quarante ponts pour pouvoir les passer, & dont un seul avoit près de deux milles de longueur.

A cela près de notre marche au milieu de ces déserts (comme nous pouvons les nommer à juste titre), nous n'avons éprouvé que très-peu d'embarras de la part des Américains. Quelquefois, lorsque nos gens étoient occupés à enlever les arbres que nous rencontrions à chaque pas, ils les attaquoient, mais ce n'étoient que des poignées d'hommes épars çà & là, & que l'on pouvoit facilement repousser. La distance de notre dernier camp à celui-ci étoit peu considérable; mais la grande quantité d'obstacles que l'ennemi nous a fait éprouver, devoit, selon toutes les apparences, retarder considérablement notre marche. Il est étonnant que, malgré tant de fatigues, nous soyions arrivés en si peu de temps à l'endroit de notre destination.

Dans notre route, nous avons traversé *les plaines de Pins*, qui tirent leurs noms de ce qu'elles sont très-étendues, très-unies, & ne produisent que des pins d'une hauteur prodigieuse. Dans ces plaines, il nous arrivoit souvent de rencontrer des camps de l'ennemi. On voyoit au centre, & sur de petites éminences, des especes de redoutes, bien calculées pour la défense, & entourées d'immenses abattis de bois, où il étoit vraisemblable qu'ils attendroient notre approche. Une telle position n'étoit pas avantageuse aux Américains ; si nous eussions forcé leurs lignes, & que nous les en eussions chassés, ils se feroient trouvés dans un pays ouvert & étendu ; & c'est une observation générale qu'ils ne soutiennent jamais de chocs que sur une éminence presqu'inaccessible, & lorsqu'il se trouve un bois pour faciliter leur retraite.

Les Indiens que nous attendions nous ont joint dans le camp que nous occupons. Ils paroissent posséder plus de bravoure & être infiniment plus humains que ceux qui nous ont accompagnés dans notre voyage.

fur le lac Champlain. L'anecdote fuivante en eft une preuve.

Plufieurs d'entr'eux rencontrerent, il y a quelques jours, des maraudeurs américains : après une légere réfiftance, l'ennemi prit la fuite en courant vers fes bateaux ; il rama de toutes fes forces pour traverfer la riviere. Les Indiens firent feu ; mais ne pouvant l'atteindre, ils furent défolés de le voir s'échapper. Ils apperçurent alors une auge de bois dont on fe fervoit pour faire manger les porcs, ils y mirent leurs armes à feu, fe dépouillerent de leurs vêtemens, & traverferent la riviere à la nage, pouffant l'auge devant eux. Après avoir gagné le rivage, plus bas que les Américains, ils les furprirent, les firent prifonniers, les mirent dans leurs propres bateaux, & leurs firent repaffer la riviere.

Un des Américains, très-brave foldat, avoit été bleffé pendant le combat, & étoit hors d'état de marcher, il attendrit ces Indiens, qui le porterent fur leurs dos, à la diftance de près de trois milles, & avec autant d'attention & de foins que s'il eût été un de

leurs compatriotes. Nous fûmes avertis de leur arrivée, & en même temps qu'ils ramenoient des prisonniers, parce qu'en approchant du camp, ils jetterent leurs cris de guerre ordinaires; mais nous fûmes tous étonnés & charmés de leur humanité, en voyant un Indien porter sur son dos le chef de ceux qu'ils venoient de combattre. On le présenta au général Fraser, mais il ne voulut répondre à aucune de ses questions, & se comporta avec beaucoup de hauteur. Il pensa qu'en lui donnant quelques marques de considération, il pourroit peut-être fournir des informations; il lui fit offrir des rafraîchissemens. Le chirurgien ayant examiné sa blessure, lui déclara la nécessité de souffrir l'amputation: après que l'opération fut faite, on le pria de se tenir tranquille, sinon que sa blessure s'envenimeroit au point de devenir mortelle. Il répondit avec fermeté: « J'aurai donc le plaisir de mourir pour une cause juste, & pour avoir contribué à faire obtenir l'indépendance aux colonies américaines »: Je vous fais part de cette circonstance, pour vous faire voir avec quelle joie plusieurs d'entr'eux s'exposent à la mort,

pour travailler à assurer cette liberté qui est leur idole. Cet Américain eut peu de repos pendant la nuit & mourut le lendemain. Il fut généralement regretté, étant de ce petit nombre d'hommes qui agissent par principes. S'il eût vécu, il est possible qu'en lui faisant voir les choses sous leur véritable point de vue, il fût devenu un royaliste aussi zélé qu'il avoit été rebelle opiniâtre.

Il vient d'arriver un exemple frappant, qui pourra donner une nouvelle force aux raisonnemens des personnes qui nous blâment d'employer les Indiens. Comme le fait sera sûrement exagéré lorsqu'on le racontera en Angleterre, je m'empresse de vous détailler la chose telle qu'elle s'est passée, & de vous faire voir que ce malheur n'est pas une suite de leur férocité naturelle, mais d'une dispute sur les droits de la guerre.

Des personnes qui étoient restées fidelles au gouvernement avoient abandonné leurs habitations, pour éviter d'être molestées par les Américains, & y avoient laissé leur fille absolument seule. A l'approche de notre armée, elle se détermina à la joindre & à quitter la maison de son pere, parce qu'un

jeune homme, à qui elle devoit bientôt être mariée, étoit officier dans les milices. Quelques Indiens, qui avoient été envoyés pour fourager, la rencontrerent par hasard dans les bois, ils la traiterent d'abord avec tous les égards & toute la politesse dont ils étoient capables. Ils la conduisoient au camp, lorsqu'à la distance d'environ un mille, il s'éleva une dispute entre les deux Indiens dont elle étoit prisonniere. Les propos devinrent sérieux; l'un des deux qui craignoit de perdre la récompense promise à ceux qui ameneroient leurs prisonniers sains & saufs au camp, la frappa inhumainement sur la tête, avec son tomahawk, & elle expira à l'instant.

La situation du général étoit dans ce moment des plus embarrassantes: son humanité étoit révoltée à la vue d'une barbarie si atroce; il n'osoit cependant pas hasarder une punition, il craignoit que les Indiens, dont il étoit obligé de se concilier l'amitié, ne cherchassent à se venger.

Le chef de la horde, auquel appartient cet Indien, voulut bien consentir à ce qu'il fût livré au général, qui en disposeroit

felon fon bon plaifir ; mais il lui dit en même temps que c'étoit une de leurs coutumes, en temps de guerre, lorfque deux perfonnes s'emparoient au même inftant d'un prifonnier, & que leurs droits paroiffoient égaux, s'il s'élevoit une difpute entr'eux à ce fujet, elle étoit bientôt décidée par la mort de la caufe innocente de leur querelle.

Telle fut la fin d'une fille malheureufe & innocente, dont la mort doit être univerfellement regrettée. Je crains que vous ne vous imaginiez que les fcenes fanglantes dont j'ai été témoin n'aient endurci mon cœur, lorfque je vous dirai que cette circonftance, mife en parallele avec toutes les horreurs qui ont déjà accompagné cette querelle malheureufe, & qui probablement deviendra plus férieufe de jour en jour, n'a fait fur moi qu'un effet momentané.

Le général témoigna, à cette occafion, beaucoup de reffentiment contre les Indiens. Il fit des menaces pour tâcher de les empêcher à l'avenir de fe livrer à leur penchant naturel, & éviter que de femblables forfaits fuffent répétés. Il étoit d'autant plus pénétré de cet événement que les coupables étoient

des Indiens des tribes les plus éloignées, & qu'on lui avoit assuré être trop braves pour commettre des crimes pareils. Je crois cependant qu'il aura reconnu qu'ils sont presque tous sans principes, & que la seule chose qui distingue les Sauvages des contrées plus voisines ou plus éloignées, c'est le plus ou moins de férocité.

Depuis ce temps, nous nous sommes apperçu de quelque changement dans leur caractère; leur mauvaise humeur & leur opiniâtreté se font voir ouvertement. Lorsqu'ils ont appris que le pillage d'un pays leur étoit interdit, leurs interprêtes, qui dîment ordinairement sur le butin, voyant que, par cette loi, ils perdroient les profits dont ils s'étoient flattés, ont été assez scélérats pour les exciter à la dissension, à la désertion & à la révolte.

Nous devons cependant rendre justice à M. de Saint-Luc, & croire qu'il n'étoit point compromis dans ces factions. Leur penchant à commettre des atrocités n'échappoit pas à sa pénétration; & il voyoit clairement qu'ils étoient las de lui obeir aussi bien qu'à tous les autres; mais, soit par un

mouvement d'orgueil, ou par le plaisir que l'on trouve toujours à commander, ou peut-être encore par l'affection qu'il conservoit pour ses anciens associés, il chercha des excuses pour cacher la cause réelle de leur murmure.

Le quatre du courant, à la priere de M. de Saint-Luc, on convoqua un conseil de guerre, mais l'étonnement du général fut extrême quand il apprit que les nations qu'il avoit sous ses ordres lui signifioient leurs intentions de retourner dans leur pays, & demandoient au général de vouloir bien leur en faciliter les moyens. Ce cas étoit fort embarrassant; c'étoit abandonner une partie des forces qui avoient déjà coûté tant d'argent au gouvernement, & dont le secours qu'on pouvoit en tirer avoit paru être de la plus grande conséquence. D'un autre côté, si on cherchoit à effectuer une réconciliation sincere, cela ne pouvoit se faire qu'en fermant les yeux sur leurs meurtres & leurs déprédations. On s'attendoit cependant à une réponse prompte & positive de la part du général; il se refusa à leurs demandes avec fermeté; il insista sur ce

que les loix qu'il leur avoit imposées fussent exécutées, & en même temps il leur représenta, d'un air tranquille, les liens qui les retenoient, tels que leurs fermens, leur générosité & leur honneur qui, par-là, alloient être compromis. Il ajouta plusieurs autres argumens, tous plus persuasifs les uns que les autres, pour les encourager à ne nous point quitter.

Cette réponse parut leur faire faire des réflexions, & plusieurs des tribes qui étoient plus près de leurs pays demanderent qu'il leur fût seulement permis d'y aller faire la moisson, ce qui leur fut accordé; quelques-uns des plus éloignés se rétracterent des demandes qu'ils avoient faites, & parurent redoubler de zele pour le service.

Cependant, au grand étonnement du général & de toute l'armée, la désertion commença dès le lendemain. Ils se retirerent par pelotons, chargés de tout le pillage qu'ils avoient pu ramasser; & ils continuent d'en faire autant chaque jour. Il en reste à peine un seul de ceux qui nous ont rejoint à Skenesbouroug.

C'est avec le plus grand plaisir que je

vous fais part de la guérison du major Ackland; elle est tellement avancée qu'il vient de reprendre le commandement des grenadiers. Il est arrivé hier au camp, accompagné de l'aimable ladi Henriette, qui, dans le commencement de la campagne, n'avoit pu obtenir de son mari la permission de partager les fatigues & les hasards que l'on s'attendoit à rencontrer devant Ticonderoga. Elle n'eut pas plutôt appris que le major étoit blessé, qu'elle a traversé le lac pour le rejoindre, déterminée à suivre sa bonne ou mauvaise fortune, pendant le reste de la campagne. Je suis. &c.

---

# LETTRE XXXVI.

Au Camp du Fort Edward, le 8 Août 1777.

MON CHER AMI,

Nous ſommes encore ici & nous y reſterons juſqu'à ce qu'il nous arrive des proviſions pour nous mettre en état de pourſuivre notre marche. Malgré tous les retards qu'éprouvent nos convois, & le tranſport de nos magaſins, on croira certainement que nous reſtons trop long-temps en repos, pour une armée deſtinée à agir offenſivement, & dont le premier mouvement, ſuivant les maximes de la guerre, doit tendre à aſſurer le plutôt poſſible l'exécution du projet concerté.

Tout le monde en Angleterre dira, j'en ſuis certain, que nous aurions dû continuer rapidement notre marche vers Albany, ayant pénétré juſqu'ici. La diſtance n'eſt guere que de cinquante milles; mais qu'on réfléchiſſe

s'il eſt bien facile de paſſer deux grandes rivieres, celle de Hudſon, & celle de Mohawk, ſans avoir de bateaux pour y former des ponts ou des radeaux ſuſceptibles de tranſporter de grands corps à-la-fois; en admettant que nous puiſſions former un pont & des radeaux pour traverſer la riviere de Hudſon, & que nous nous reposions ſur le haſard & ſur les circonſtances des moyens de paſſer le Mohawk, ou que, dans le cas où nos eſpérances ſe trouveroient fruſtrées de ce côté, nous euſſions recours aux gués de Schenectady, qui ſont éloignés de quinze milles de l'embouchure de la riviere, & qui ne ſont guéables qu'après de fortes pluies, en mettant, dis-je, à part tous ces obſtacles, pour qu'un ſoldat puiſſe faire une marche prompte, il doit être débarraſſé de tout fardeau capable de la ralentir; il doit être comme celui qui, en Angleterre, ſe rend ſur la place d'armes pour faire l'exercice, car rien ne retarde autant ſa marche que le bagage dont il ſe trouve ordinairement chargé dans une campagne, & qui conſiſte en une couverte, deux havreſacs, l'un pour ſon bagage,

l'autre pour renfermer sa provision de vivres, une gourde pour son eau ( une telle marche exige que l'on se munisse de vivres au moins pour quatre jours ), une hache, sa part de la tente; ajoutez à cela son habillement, ses armes, soixante rations de munitions, vous verrez que c'est un poids énorme, très-embarrassant, & qui pese au moins soixante livres. Les Allemands, qui doivent marcher avec nous, ont, outre ce que je viens de détailler, beaucoup d'autres choses fort embarrassantes, principalement leurs grenadiers qui portent un bonnet dont le front est couvert d'une plaque de cuivre très-pesante, une épée d'une longueur énorme, une gourde qui ne tient pas moins d'un *gallon* ( quatre bouteilles & demie ) & des habits fort longs. Faites-vous une idée d'un homme dans cet équipage, & voyez s'il doit être bien alerte pour faire une marche prompte.

On observera peut-être que les soldats pourroient marcher sans être embarrassés de bagage & d'équipage de camp, ce qui les mettroit dans le cas de porter une plus grande quantité de provisions. Quand

cette propoſition ſeroit admiſſible, ce ne ſeroit pas encore un remede à ce mal néceſſaire. Il ſera toujours très-difficile de rendre un ſoldat économe ſur ſes proviſions de bouche, dans quelque détreſſe qu'il ſe trouve. Lorſque le camp eſt établi dans toutes les formes, le jeune ſoldat ſe trouve réduit à une bien mince portion, quatre jours après qu'il a reçu ſa ration; à plus forte raiſon, doit-il l'être davantage dans une marche difficile au milieu de chemins raboteux & par un mauvais temps, lorſque, fatigué, il gliſſe à chaque moment, murmure contre le fardeau énorme qu'il eſt obligé de porter. Ce ne peut être qu'un vieux ſoldat accoutumé à la patience, & qui a déjà éprouvé plus d'une fois la détreſſe, qui ne ſoit pas tenté de jetter dans la boue tout ce que ſon havre-ſac contient de proviſions. J'ai été pluſieurs fois témoin, dans nos marches, que les ſoldats ſe débarraſſoient de leurs vivres, lorſqu'ils ſe flattoient d'avoir des proviſions fraîches au premier endroit où l'on devoit s'arrêter.

Je l'ai vu même lorſqu'ils n'étoient chargés

que

que de provisions pour quatre jours. Voici comme les soldats raisonnent : « Ce poids est insupportable, nous n'avons que peu de chemin à faire, & nous en irons plus vîte ». Je leur ai entendu ajouter : « Maudites soient les provisions, nous en trouverons au camp prochain, car notre général n'est pas homme à nous laisser mourir de faim ».

Pour marcher très-vîte, il est nécessaire de faire partir en avant plus de vivres qu'il n'en faut pour la nourriture du soldat pendant le voyage ; autrement, de quoi subsisteroit-il, arrivé à Albani, où les Américains soutiendront certainement un choc ? En supposant même qu'ils n'opposent aucune résistance, ils chasseront au moins les troupeaux, & détruiront les bleds & les moulins pour les moudre. Les transports ne pourroient se faire que sur des charriots qui ne seroient pas en état de suivre l'armée, n'y ayant qu'un chemin de voitures pour se rendre à Albany, & ce chemin étant obstrué dans plusieurs endroits par des ornieres larges & profondes. Les ponts sont en outre démolis, ou dans un si mauvais état qu'ils ne peuvent servir sans être réparés. Le chemin est

bordé d'un côté par la riviere, & de l'autre par des monticules qui s'élevent presqu'à pic & sont couverts de bois. Non-seulement l'ennemi pourroit nous nuire dans ces défilés; mais même pendant une seule nuit, il pourroit obstruer notre chemin, de maniere à ce qu'il fallût une journée entiere pour les débarrasser. Tout projet de faire parvenir des provisions, outre celles qu'un homme peut porter avec lui, est donc impraticable. Le temps que l'on employeroit à nettoyer les chemins, ou même à en faire de nouveaux pour le passage des charriots, seroit trop long & exigeroit trop de travail. Avant que les voitures pussent rejoindre l'armée, elle seroit réduite à une famine inévitable, & qui la forceroit de faire retraite. Il faut encore renoncer entiérement à faire usage de notre artillerie; les chemins, dans l'état où ils sont, ne nous permettent pas d'emmener seulement la moindre charrette de munition avec l'armée.

Il y a plusieurs personnes qui prétendent que l'on peut s'avancer promptement, que l'artillerie est absolument inutile; mais leur opinion n'a de fondement que dans la

vivacité de leurs desirs. Il est impossible de se former une idée juste des choses, à moins que d'être sur les lieux ; sans aucune exagération, il ne se trouve pas moins de dix ou douze endroits sur la route, sans compter le passage du Mohawk, où nous pouvons être arrêtés si ces défilés se trouvoient fortifiés par des abattis ; c'est une chose en quoi les Américains excellent, ne campant pas, même pour une seule nuit, sans en faire un ; ce qui ne leur coûte que peu d'heures. Cinq cents hommes de leur plus mauvaise milice retranchés dans ces especes de forts suffiroient pour inquiéter & retarder même pendant quelque temps un nombre dix fois plus considérable de troupes les plus braves qui seroient dénuées d'artillerie.

Vous ayant fait part des raisons qui s'opposent à une marche plus rapide, je vous crois suffisamment convaincu de la nécessité dont il est pour nous de ne nous mettre en route qu'avec des provisions en assez grande quantité, & de l'artillerie. Pour nous assurer de munitions, ainsi que pour nous procurer des attelages & des boeufs, on envoie à Benningston un détachement chargé à sur-

X 2

prendre un magasin qui appartient à l'ennemi. Cela donnera à l'armée les moyens de contiuuer sa marche, & au général celui d'exempter les projets qui l'ont amené dans ce pays.

La situation du général est assurément fort embarrassante : quelque zélé qu'il puisse être pour s'acquitter honorablement des fonctions qui lui sont confiées, s'il prend une heure pour méditer sur la maniere dont il conduira son armée, il est obligé d'en passer vingt à chercher des expédiens pour la substanter. C'est un inconvénient que nos ennemis n'éprouvent pas. Leur armée peut se pourvoir en un moment de tout ce qui lui est néçessaire; ayant un bon nombre de rivieres navigables qui se communiquent l'une à l'autre, & de province en province. Un général américain n'a pas autre chose à faire que d'instruire ses soldats dans l'art de combattre; vous me direz que c'est une tâche déjà assez difficile; j'en conviens, mais il n'a pas celle, plus difficile encore, de songer aux moyens de les nourrir.

D'après les différentes raisons que je viens de déduire, il feroit bien à désirer que cer-

taines personnes se dépouillassent de leurs préjugés, & voulussent ouvrir les yeux à la conviction.

Je me rendis, il y a quelques jours, au fort George, où j'avois affaire, pour prendre des munitions: cela m'a procuré l'occasion de voir le lac George, qui, quoique infiniment plus petit que le lac Champlain, le surpasse, à mon avis, par la beauté & la variété de ses points de vues.

Vers le centre du lac, il y a deux Isles dont la plus grande est nommée *Diamond-Island* (l'isle de diamant), où sont cantonnées deux compagnies du quarante-septieme régiment, sous les ordres du capitaine Aubry: elles y sont postées pour conduire les provisions de l'autre côté du lac. Cette île, ainsi que celle qui en est voisine, étoient autrefois si remplies de serpens à sonnettes, que ceux qui traversoient le lac, se hasardoient rarement, ou, pour mieux dire, n'osoient jamais y aborder. Un bateau qui remontoit le lac, ayant péri près de *Diamond-Island*, des porcs qu'il contenoit gagnerent le rivage en nageant; les Canadiens qui

les conduisoient en firent autant ; mais dans la crainte des serpens à sonnettes, ils grimperent sur des arbres où ils passerent la nuit, &, le lendemain matin, appercevant un bateau, ils firent signe à ceux qui étoient dedans de venir les chercher, & ils regagnerent le fort George.

Quelque temps après, celui à qui appartenoient les porcs, n'ayant pas envie de les perdre, retourna & partit avec plusieurs de ses camarades, dans le dessein de les chercher. Après avoir marché fort long-temps, ils les rencontrerent enfin, & si prodigieusement engraissés qu'à peine pouvoient-ils se remuer. Les chasseurs furent fort surpris de ne rencontrer qu'un seul serpent, tandis que cette île passoit pour en être couverte. Leur étonnement cessa bientôt lorsque, se trouvant à court de provisions, ils tuerent un des porcs & trouverent son estomac rempli de serpens : il étoit évident que ces animaux les avoient détruits depuis leur arrivée dans cette île.

Une personne digne de foi m'a fait ce récit, & plusieurs habitans de l'endroit m'ont dit qu'aussi-tôt qu'un porc rencontroit

un ſerpent à ſonnettes, il l'attaquoit & le dévoroit . . . .

Puiſque nous ſommes ſur ce ſujet, & que ce reptile dangereux eſt ſi commun dans le pays où nous nous trouvons, permettez-moi de vous en donner la deſcription. Je ſuis d'autant mieux en état de la faire, qu'hier j'en ai vu tuer un : il avoit environ trente-cinq pouces de long ſur trois de circonférence dans ſa plus grande épaiſſeur, & portoit ſept ſonnettes à l'extrémité de la queue. C'eſt au nombre des ſonnettes que l'on connoît l'âge de ces ſerpens ; il leur en croît chaque année une nouvelle qui eſt attachée par un petit ligament à celle qui la précede : elles ſont creuſes, & quand le reptile remue la queue avec vivacité, il fait un bruit qui lui eſt ſi particulier que je ne ſais à quoi le comparer. Ses écailles ſont de toute beauté & de pluſieurs couleurs ; ſa tête eſt petite, ſon œil vif & perçant, & quoiqu'il ſoit très-venimeux, ſa chair eſt fort délicate & ſupérieure à celle de l'anguille : on en fait d'excellens potages.

La morſure de ce ſerpent eſt mortelle, à moins qu'on y applique les remedes con-

venables. La providence, qui est si attentive à notre conservation (voilà, direz-vous, une remarque singuliere, pour un homme qui fait métier de tuer ou d'estropier ses semblables), la providence, dis-je, a fait croître dans l'endroit même, où ces reptiles sont le plus communs, une plante à large feuille, appellée *plaintin*, qui, pilée & appliquée sur la morsure, est un remede certain pour en empêcher les funestes effets. La vertu de cette plante a été reconnue à la Virginie, par un negre qui obtint, pour récompense, la liberté & une pension viagere.

Cette découverte, aussi surprenante que beaucoup d'autres, est due à l'effet du hasard. Ce pauvre negre avoit été mordu à la jambe par un de ces animaux : la partie affectée enfla au même instant au point qu'il lui fut impossible d'aller plus loin ; il s'étendit sur le gazon, éprouvant des douleurs cruelles & cueillit quelques-unes de ces feuilles qui se trouvoient à sa portée, les mâcha & les appliqua sur sa blessure dans l'espoir que cela pourroit diminuer l'inflammation ; se sentant aussi-tôt soulagé, il renouvella plusieurs

fois les feuilles, & l'enflure diminua au point de lui permettre de retourner à la plantation de son maître.

Il répéta le même remede pendant deux ou trois jours, après lesquels il fut parfaitement guéri.

Malgré les reptiles venimeux, malgré le bruit des armes, & toutes les horreurs de la guerre qui m'environnent, soyez assuré que ni le temps, ni la distance qui nous sépare, ne pourra diminuer mon amitié ni affoiblir les tendres sentimens, &c.

Je suis, &c.

---

# LETTRE XXXVII.

Du Camp de Battenkill, le 24 Août 1777.

MON CHER AMI,

Je vous apprends, avec le plus vif regret, que l'expédition de Binnington a échouée, & que les Américains ont fait sur nous un grand nombre de prisonniers. Ce sera sans doute pour eux un grand sujet d'allégresse, & ils ne redouteront plus tant les troupes allemandes en particulier, qui ont été défaites par un corps de milice inexpérimenté. Notre général ne s'en étoit point rapporté au hasard. Il avoit pris toutes les mesures que sa sagesse pouvoit lui suggérer pour faire réussir cette entreprise, & nous aurions retiré des avantages considérables de ce projet, si l'exécution en eût été aussi heureuse que le plan en avoit été bien conçu.

Dans plusieurs de mes lettres précédentes, je vous ai témoigné combien je désapprouvois

les mouvemens précipités, & j'ai tâché de vous faire comprendre qu'ils étoient absolument impraticables : l'observation suivante suffira pour vous en convaincre pleinement. Une armée ne peut pas se passer d'hôpitaux plus que de provisions; car un général qui mene les troupes à l'ennemi, sans avoir auparavant pourvu à leurs besoins, perdroit infailliblement leur affection & risqueroit d'éteindre leur courage. Celui qui agiroit de la sorte sembleroit exiger de l'homme plus que sa nature ne comporte. Il n'est pas nécessaire que vous vous soyiez trouvé dans le tumulte des camps pour vous figurer la désolation qui doit suivre une bataille, s'il n'y a pas de matelas pour ceux qui ont quelques membres cassés, ni de cordiaux pour les mourans, ou pour ceux que la perte de leur sang a affoiblis. N'est-ce pas augmenter le désastre ? N'est-ce pas risquer de doubler les pertes ? Il ne vient pas dans l'idée de personne, dont l'imagination court plus vîte que n'ont jamais fait les armées, qu'elles puissent rencontrer des obstacles, ni que les blessés ressentent leurs douleurs. Il faudra donc que de braves soldats soient

entiérement abandonnés lors de leurs derniers momens, qu'ils ſoient privés des ſecours qui pourroient les rappeller à la vie? Leurs camarades qui, le lendemain, peuvent éprouver le même ſort, ne ſeroient-ils pas choqués d'une telle cruauté? Pour moi, je crois qu'un général eſt reſponſable, envers Dieu & ſa patrie, des armées qui lui ſont confiées, & qu'il ne peut faire trop d'attention aux objets dont je viens de parler; quelle que ſoit ſon impatience de voler à la gloire, il ne doit pas oublier que ſes ſoldats ſeront expoſés à des dangers, & qu'il eſt néceſſaire qu'une armée comme la nôtre ait à ſa ſuite deux ou trois cents lits, des drogues en proportion, & tout ce dont les chirurgiens peuvent avoir beſoin pour le ſoulagement des bleſſés.

Pour tirer tout le parti poſſible des avantages que nous nous flattions de remporter à Bennington, on conduiſit l'armée ſur la rive orientale de la riviere d'Hudſon, & le quatorze on fit un pont de radeaux, à l'aide deſquels, les troupes avancées paſſerent pour aller camper à Saratoga.

Parmi les cauſes de notre défaite à Ben-

nington, celle qui paroît y avoir le plus contribué est le retard des secours envoyés pour soutenir le premier détachement, qui mirent depuis huit heures du matin jusqu'à quatre heures de l'après-midi à exécuter une marche de vingt-deux milles. Les corps avancés furent choqués, non-seulement de ce que les Allemands étoient venus si tard, mais encore de ce qu'ils avoient manqué à un des devoirs qu'on leur avoit imposés. Ils ne revinrent de leurs préventions que lorsqu'ils eurent été défaits, & qu'ils apprirent qu'ils avoient été destinés à un service plus important; car, en cas de succès, l'avant-garde devoit gagner les hauteurs de *Stillwater*, & s'y retrancher jusqu'à ce que l'armée & les vivres aient pu les joindre; par ce moyen, tout le pays qui se trouve sur la rive occidentale de la riviere jusqu'à Mohawk auroit été en notre possession.

Peu de jours après que nous eumes campé sur les hauteurs de Saratoga, le pont de radeaux fut entraîné par les torrents qu'avoient occasionnés les dernieres pluies, & notre communication avec le gros de l'armée

fut interrompue. Si l'ennemi, dans la situation où nous étions, & d'après le succès qu'il avoit eu, se fût avisé de nous attaquer, notre général se seroit trouvé dans la position la plus fâcheuse, & il lui auroit été impossible d'en prendre une plus avantageuse. Les troupes avancées ne pouvant recevoir de secours de la colonne, il ne leur restoit d'autre ressource que de se retirer sous notre artillerie; c'est pourquoi, après l'action de Bennington, nous fûmes rappellés & nous revînmes occuper ici notre ancien camp, après avoir été obligés de repasser la riviere dans les bateaux & barques.

Les Mohawks (qu'on appelle aussi les Indiens de sir Williams Johnson, parce que leur village étoit près de sa plantation, & que, pendant qu'il vivoit, il étoit continuellement parmi eux), ont été chassés de leur pays natal par les Américains, & sont venus joindre notre armée. Ils ont amené avec eux leurs femmes & leurs enfans, leurs bestiaux, leurs chevaux & leurs moutons, & sont venus camper près de la petite baie, d'où cette place tire son nom; quand

l'armée passera la riviere, les femmes & les enfans se rendront en Canada, & les hommes resteront avec nous.

Je visitai leur camp aussi-tôt après leur arrivée, & j'eus occasion d'observer la maniere dont ils élevent leurs enfans. Ce sont presque des animaux amphibies. J'ai vu plusieurs de ces Indiens se baigner dans la baie, avec un grand nombre d'enfans, dont le plus âgé avoit à peine six ans. Plusieurs de ces petites créatures étoient au milieu de l'eau, assis sur des planches qu'ils conduisoient à la rame; après être restés assis pendant quelque temps, ils se tenoient debout; & s'ils venoient à perdre l'équilibre, ils se jettoient dans l'eau avec une adresse incroyable, & remontoient sur leurs planches. Quand ils plongent, ils restent un temps considérable sous l'eau, quelquefois même jusqu'à deux ou trois minutes.

La maniere d'emmailloter leurs jeunes enfans est de les étendre sur une planche, & de les ceindre jusqu'à la tête, ce qui les fait ressembler à des momies vivantes. Je crois que cette coutume contribue à leur rendre la taille belle. Il est rare de trouver

A

un de ces Indiens contrefaits; leurs femmes seroient aussi très-bien faites, si, à mesure qu'elles grandissent, elles ne prenoient la mauvaise habitude de tourner leurs pieds en dedans. Cet usage est regardé, parmi elles, comme un agrément; & on en voit dont la pointe des pieds se touche presque lorsqu'elles marchent. Les femmes, après avoir allaité leurs enfans, les posent sur la terre s'ils sont endormis; sinon, elles accrochent à une branche d'arbre, la planche sur laquelle l'enfant est emmailloté, pour le bercer jusqu'à ce qu'il s'endorme; quand elles sont en marche, elles attachent ces planches avec leurs enfans sur leur dos.

La riviere étant sujette à s'enfler considérablement par les torrens continuels qui y portent leurs eaux, on est actuellement obligé de construire un pont de bateaux, pour assurer la communication entre les deux rives. Quand il sera achevé, les corps avancés la traverseront & iront camper à Saratoga.

Je suis interrompu par les cris de guerre des Indiens qui annoncent qu'ils amenent quelques prisonniers.

A

A leur arrivée, quand ils ſuppoſent qu'ils peuvent être entendus du camp, ils pouſſent leurs cris de guerre, & le répetent autant de fois qu'ils ont fait de priſonniers. Il me ſeroit très-difficile de vous donner une idée de ce cri; ils prononcent à-peu-près, *houp*, *houp*, *houp*, & le prolongent juſqu'à perdre haleine; ils recommencent enſuite le même cri de toute leur force. Il y en a qui forment des variations, en poſant la main devant la bouche, & les uns & les autres ſe font entendre de très-loin.

Quand ils *ſcalpent* ( enlevent le péricrâne ) un ennemi mort ou hors d'état de ſe défendre, ils lui mettent un pied ſur le cou, entortillent ſes cheveux autour de la main gauche, pour retirer la peau qui couvre le ſommet de la tête, & de l'autre main, tirant de leur ſein un couteau qu'ils tiennent toujours en bon état, pour faire cette cruelle opération, ils enlevent en deux ou trois coups, donnés avec adreſſe, tout le péricrâne. Ils ſont ſi expéditifs que ſouvent une minute ſuffit.

Quand les cheveux ſont courts, & qu'il n'y a pas aſſez de priſe pour la main, ils

ſe baiſſent & l'arrachent avec les dents. Après cette glorieuſe opération, s'ils en ont le temps, ils attachent ces trophées de leur cruauté à un petit cerceau, avec des liens d'écorce d'arbre ou des nerfs de bêtes fauves, pour les garantir de la putréfaction, ils peignent enſuite en couleur rouge une partie de ce péricrâne & du cerceau, & les gardent comme des monumens de leur valeur, & comme une marque de la vengeance qu'ils ont tirée de leurs ennemis.

Je vis à l'entrée d'un des camps indiens pluſieurs trophées ſemblables pendus à des poteaux devant leurs cabanes. Il y en avoit une entr'autres dont les cheveux étoient remarquables par leur beauté & par leur longueur. Un officier qui étoit avec moi & qui avoit envie d'en faire l'acquiſition, offrit à l'Indien une bouteille de rum en échange; mais, malgré un offre auſſi tentant, ce dernier ſe trouva offenſé, & ne voulut jamais céder ce trophée de barbarie.

Un cadavre n'eſt certainement pas un objet agréable à la vue, mais rien n'eſt plus affreux qu'un corps mort, auquel on a enlevé le péricrâne. Nous en vîmes deux dans

cet état quand nous nous rendîmes de Skenesbourough au fort Edward. Il paroît incroyable qu'un homme survive à une opération aussi cruelle; cependant quand nous prîmes possession de Ticonderoga, nous trouvâmes deux malheureux qui avoient essuyé ce traitement dans une sortie, la veille du jour auquel les Américains abandonnerent cette place, & leur guérison étoit déjà regardée comme certaine. J'en ai vu un autre auquel on avoit aussi enlevé le péricrâne, & qui jouissoit d'une santé parfaite, mais sa chevelure n'étoit jamais revenue.

Si j'avois le malheur d'être blessé, & que les Indiens se jettassent sur moi, dans l'intention de me rendre victime de leur atrocité; le plus ardent de mes desirs seroit de recevoir sur-le-champ la mort d'un coup de leur *tomahawk*, seule grace qu'ils ont quelquefois l'humanité d'accorder.

Le *tomahawk* est une arme dont les Indiens font un grand usage à la guerre. Lorsqu'ils poursuivent leur ennemi, & qu'il leur est impossible de l'atteindre, ils lancent cette arme avec tant d'adresse, qu'ils ne manquent presque jamais de percer le dos des fuyards

qui ſont alors obligés de s'arrêter. Le *tomahawk* n'eſt autre choſe qu'une petite hache qui a un tranchant d'un côté, & de l'autre une eſpece de pipe. Cet inſtrument ſert ordinairement aux Indiens de hache & de pipe. Quand ils l'achetent aux marchands qui les fabriquent, ils en ôtent le manche qui eſt de bois, pour en ſubſtituer un autre fait de roſeau, qu'ils creuſent avec une adreſſe ſurprenante.

Je n'ignore pas l'intérêt que vous prenez à mon avancement, & je ſuis perſuadé que vous apprendrez avec plaiſir que je viens d'être promu à un nouveau grade. J'en ſuis d'autant plus ſatisfait que je ne quitte pas l'avant-garde de l'armée, ayant été incorporé dans le vingt-quatrieme régiment. Si je ſurvis à cette campagne, ſoit par faveur, ſoit par arrangement, j'ai l'eſpoir d'obtenir une compagnie à mon retour. Agréez les vœux ſinceres que je forme pour votre bonheur. Je ſuis, &c.

# LETTRE XXXVIII.

Du Camp de Freeman-Farm,
le 24 Septembre 1777.

MON CHER AMI,

Le pont de bateaux n'a pas été long-temps à conftruire, & l'on a emporté des provifions fuffifantes pour alimenter l'armée pendant l'efpace de trente jours. Le treize du courant, nous paffâmes la riviere d'Hudfon, & allâmes camper dans les plaines de Saratoga, où nous trouvâmes une grande maifon auffi commode que belle, un fuperbe moulin à farine, & près de-là, une très-jolie églife entourée de plufieurs maifons qui toutes appartenoient au général Schuyler. Ces charmantes habitations ont été totalement abandonnées. Il y avoit, dans la plaine, une grande quantité de bled & d'avoine encore fur pied. Le bled fut en un inftant coupé, battu, converti en farine & diftribué aux foldats : on coupa auffi

l'avoine que l'on mit en réſerve pour les chevaux.

C'eſt ainſi qu'une vaſte plaine, qui, le matin, offroit aux yeux le ſpectacle agréable d'une moiſſon abondante, n'étoit plus, au coucher du ſoleil, qu'un triſte déſert, & un théâtre de dévaſtation. Que de malheurs inévitables la guerre entraîne à ſa ſuite! Si vos bavards ſuppôts de café qui, le verre à la main, livrent des batailles, & décident de ce que nos armées devroient faire, voyoient l'ennemi s'efforcer d'aborder ſur les côtes d'Angleterre, & les menacer d'une invaſion; ſemblables aux habitans de ce charmant hameau, ils fuiroient bien vîte à l'autre extrémité du royaume.

Le quinze du courant, l'armée ſe remit en marche & fit halte dans un endroit appellé *Dovacote.*

J'ai oublié de vous faire le récit d'un accident fâcheux arrivé à l'aimable lady Henriette Ackland, peu de temps avant que nous traverſions la riviere d'Hudſon, mais qui ne lui a rien fait perdre de ſa gaieté & de ſon courage. Elle continue à ſuivre la marche de l'avant-garde, & à partager les fatigues que nous eſſuyons.

Il falloit que nous nous tinssions tellement sur nos gardes, étant à la tête de l'armée, que nous passions souvent la nuit sans nous déshabiller. Un soir, le feu prit subitement à la tente dans laquelle le major Ackland & lady Henriette étoient couchés. Un soldat qui étoit alors de garde s'élança au milieu des flammes, au risque d'être suffoqué, & la premiere personne qu'il put saisir fut le major: par le plus heureux des hasards, lady Henriette, sans savoir ce qu'elle faisoit, & peut-être n'étant pas encore parfaitement éveillée, s'échappa en se glissant sous les parois de la tente. Quelle dut être sa douleur lorsqu'elle apperçut le major lui-même qui la cherchoit au milieu des flammes! Le soldat l'en retira de nouveau, mais il ne put l'empêcher d'avoir la figure & le corps brûlés en plusieurs endroits. Tout ce qui se trouvoit dans la tente fut consommé par le feu. Un chien favori fut la cause de cet accident; il avoit, en gambadant, renversé une table sur laquelle étoit une chandelle allumée. ( Le major conserve toujours de la lumiere pendant la nuit, quand le poste où nous nous arrêtons rend cettte précaution

néceſſaire ). Cette chandelle en roulant mit le feu aux parois de la tente, & les flammes s'en emparerent en un inſtant.

Le dix-ſept, l'armée ſe remit en marche; nous réparâmes un grand nombre des ponts, & nous nous arrêtâmes dans un poſte avantageux, à environ quatre milles de diſtance de l'ennemi, qui eſt campé à *Still-Water*.

Je ne réſiſterai pas à l'envie de vous rapporter un trait qui, quoique peu important en lui-même, vous prouvera avec quel ſoin la providence veille à la conſervation de toutes les cr atures. C'eſt la coutume, quand on eſt campé, d'attacher les chevaux derriere les tentes; lors de notre derniere halte, je fus réveillé, pendant la nuit, par un bruit incommode qu'occaſionnoit le tiraillement des cordes qui ſoutenoient ma tente. Je me levai auſſi-tôt, & je ne fus pas peu ſurpris de voir que ma jument avoit mis bas un poulain. Le lendemain, lorſque nous nous rêmîmes en marche, j'étois fort embarraſſé, je ne ſavois que faire du nouveau venu, & je craignois que ma jument ne fût pas en état de porter mon bagage; mais mes inquiétudes furent heureuſement dif-

ſipées. La mere & ſon petit ſoutinrent fort bien une marche de dix-ſept milles, à travers des bois épais & de très-mauvaiſes routes, & il paroiſſoit auſſi bien ſe porter, quand nous arrivâmes à notre deſtination, que s'ils avoient paſſé la journée à errer tranquillement dans une prairie. Vous jugez bien qu'après cela je ne ſongeai plus à ſéparer ma jument de ſon poulain.

Le dix-huit du courant, l'ennemi s'avança pour empêcher que l'on réparât les ponts. Nous conjecturâmes qu'il avoit deſſein de nous engager au combat dans un endroit où il ne nous étoit pas poſſible de faire uſage de notre artillerie. Nous perdîmes quelques hommes dans une légere eſcarmouche, & la réparation des ponts fut effectuée.

Un détachement de nos travailleurs ſe rendit, il y a quelques jours, dans un champ de pommes de terre ; & tandis qu'ils étoient occupés à en faire proviſion, ils furent attaqués par un parti ennemi, qui fit feu ſur eux, & en bleſſa ou tua près de trente, au lieu de les faire tous priſonniers, ce qui lui auroit été facile. Une conduite ſi cruelle & ſi inexcuſable ne peut ſervir qu'à envenimer

la haine qui ne se manifeste que trop entre les deux partis, & à rendre plus ardent le désir de se venger.

Le dix-neuf, l'armée, divisée en trois colonnes, s'avança à la rencontre de l'ennemi. La colonne allemande, ayant en flanc l'artillerie & le bagage, suivoit le cours de la riviere à travers les plaines. La colonne angloise marchoit à quelque distance, sur une ligne parallele, à travers les bois, & formoit la division du centre, tandis que le corps avancé, les grenadiers & l'infanterie légere allemande faisoient un long circuit à travers ces mêmes bois, & composoient la troisieme division ou l'aîle droite; nous avions aussi à notre droite des pelotons d'Indiens, de Canadiens & de milices.

Le signal de faire avancer les colonnes fut donné entre une & deux heures, &, après une heure de marche, le parti avancé, formé par les piquets de la colonne du centre, sous les ordres du major Forbes, attaqua un corps considérable d'ennemis qui étoient retranchés dans une maison & derriere des haies : après une vigoureuse résistance, les Américains commencerent à battre en re-

traite ; mais ceux qui étoient cachés dans les bois nous tuerent beaucoup de monde ; heureusement, nos piquets furent renforcés par deux compagnies du vingt-quatrieme régiment, dont l'une se trouva être celle dans laquelle je servois ; & le major Forbes, attentif à porter par-tout du secours, détacha une piece d'artillerie. Nous arrivâmes précisément au moment où l'ennemi prenoit la fuite.

Dans l'action, un chasseur du général Fraser tira des mains des Indiens un officier ennemi, appellé *Van Swearingham*, capitaine au régiment du colonel Morgan. Ils alloient le dépouiller, quand il arriva fort à propos pour les en empêcher. Il lui fit rendre son porte-feuille, dont ils s'étoient emparés, & qui renfermoit plusieurs papiers importans. L'officier offrit au soldat tous les dollars ou papiers-monnoie qui étoient en sa possession, regrettant de n'avoir point d'especes solides à lui compter.

Ce soldat le conduisit au général Fraser, qui étoit venu rejoindre les deux compagnies qu'il avoit détachées. Ce général lui fit plusieurs questions relatives à l'ennemi, mais

il n'en put obtenir d'autre réponse, sinon que l'armée étoit commandée par les généraux Gates & Arnold. Le général Fraser irrité de ce silence, lui dit que s'il ne l'informoit pas exactement de la position de l'ennemi, il le feroit pendre sur-le-champ. L'officier lui répondit avec le plus grand sang froid : « Faites moi pendre, si c'est votre plaisir ». Le général voyant qu'il ne pouvoit rien tirer de lui, le quitta, après l'avoir laissé sous la garde du sieur Dunbar, lieutenant d'artillerie.

Mon domestique arriva dans ce moment avec des provisions, &, après notre marche à travers les bois, & le petit choc que nous venions de soutenir, rien ne pouvoit venir plus à propos. Je priai Dunbar & son prisonnier de partager avec moi, &, nous étant assis sous un arbre, tout en mangeant, nous fîmes, au capitaine, plusieurs questions qu'il chercha toujours à éluder. Nous observâmes qu'il étoit dans une grande agitation : « Capitaine, lui dis-je enfin, croyez-vous qu'il nous reste encore quelque chose à faire aujourd'hui ? » Oui, oui, répondit-il, vous ne manquerez pas

d'occupation; il y a dans ce moment-ci plusieurs centaines de braves gens autour de vous. A peine avoit-il achevé de parler que nous fûmes assaillis par une décharge terrible, faite par un détachement ennemi, qui étoit caché dans un bois situé à quelque distance, en face de l'endroit où nous étions. Dunbar courut à ses canons, en me disant: A* * *, chargez-vous du capitaine. Comme il n'y avoit, avec la compagnie, qu'un seul officier & moi, je le confiai au soin du sergent, pour le conduire à l'endroit où étoient détenus les autres prisonniers, avec ordre de le bien traiter. Je m'empressai de rejoindre ma compagnie, & je vis plusieurs de nos soldats qui se retiroient après avoir reçu des blessures, mais notre artillerie fit bientôt cesser le feu de l'ennemi.

Un instant après, nous essuyâmes un feu terrible, venant de notre gauche, & l'attaque fut vive. Dès la premiere décharge, une balle perça le cœur de votre ancien ami M. *Don*, lieutenant au deuxieme régiment. Je n'oublierai jamais la mort de ce brave officier. Au moment où il fut blessé,

il fit un bond terrible, & tomba ſur la terre. Le détachement ennemi qui nous avoit le premier attaqué, & qui étoit revenu à la charge, ceſſa une ſeconde fois de faire feu; mais l'action devint de plus en plus vive ſur la gauche; les ennemis, en faiſant un circuit pour nous préſenter le flanc droit, rencontrerent le corps avancé, poſté dans un bois, ce qui les obligea de reculer. Depuis ce moment (il étoit environ trois heures) juſqu'après le coucher du ſoleil, les Américains, nouvellement renforcés par des troupes fraîches, donnerent ſur la brigade angloiſe avec la plus grande vigueur. Les vingt, vingt-un & ſoixante-deux régimens furent les plus conſtamment attaqués, & combattirent pendant près de quatre heures ſans interruption; les grenadiers, le vingt-quatrieme régiment, ainſi qu'une partie de l'infanterie légere, n'agiſſoient que par intervalles. Le corps avancé ne prit part à l'action qu'occaſionnellement, parce qu'on n'avoit pas jugé à propos qu'il abandonnât la hauteur ſur laquelle il étoit poſté avec avantage.

Le général Philipps s'appercevant que la

brigade angloise, pressée vivement de toutes parts, étoit sur le point de plier, fit amener quatre pieces d'artillerie qui rendirent le combat plus égal, & il s'avança, au péril de sa vie, à la tête du vingtieme régiment.

Le général Reidesel parut avec les troupes allemandes, & chargea l'ennemi avec la plus grande valeur.

Précisément à l'entrée de la nuit, les ennemis s'enfuirent en désordre, & nous laisserent maîtres du champ de bataille, mais l'obscurité nous empêcha de les poursuivre.

Nos troupes resterent cette nuit sous les armes, & s'avancerent le lendemain presqu'à la portée du canon de l'ennemi. Nous avons fortifié la droite de notre camp, dont la gauche s'étend jusques sur le sommet des hauteurs, de maniere à protéger les plaines du côté de la riviere, où sont les bâtimens & les hôpitaux. Le quarante-septieme régiment & celui de *Hesse-Hanau* sont campés dans les plaines, pour prévenir tout danger, & veiller à la sûreté générale.

Malgré tant d'obstacles difficiles à surmonter auprès d'un ennemi puissant dont

l'armée eſt trois fois plus conſidérable que la nôtre, & renforcé à chaque inſtant par des troupes fraîches & aguerries, les Anglois ont remporté la victoire. Ils ont ſans doute donné par-là une preuve d'habilité & de courage dont il eſt peu d'exemples.

Quoique, dans cette action, tout l'honneur ſoit de notre côté, j'ai cependant lieu de craindre que les avantages réels qui réſulteront de ce combat ſanglant ne demeurent aux Américains. Notre armée eſt ſi conſidérablement affoiblie qu'elle eſt incapable de profiter de la victoire qu'elle a remportée, & nous ſerons peut-être obligés de différer l'expédition que l'on ſe propoſe depuis ſi long-temps. Le ſeul avantage apparent que nous avons recueilli du gain de cette bataille, c'eſt que nous ſommes reſtés maîtres de la plaine dans laquelle elle s'eſt donnée.

Ce combat & les conſéquences qui s'en ſuivront, confirmeront ce que je vous ai dit relativement à une marche forcée. Les Américains nous auroient infailliblement vaincus, ſi nous n'avions pas eu ſur eux l'avantage d'une bonne artillerie. Et quel auroit été le ſort d'un grand nombre de

nos

nos braves soldats, privés de toutes les consolations, & ne trouvant pas même un hôpital pour y mourir en paix.

Le courage opiniâtre que les Américains ont fait paroître, a excité notre surprise & notre admiration. Nous sommes actuellement convaincus que ce ne sont pas des ennemis aussi méprisables que nous nous l'étions figuré jusqu'à ce jour ? Ils savent soutenir un choc régulier, & ce n'est pas seulement lorsqu'ils sont retranchés derriere des palissades qu'ils sont capables de résister à leurs ennemis.

Nous avons perdu beaucoup de braves gens ; & , parmi eux , on doit principalement regretter le capitaine Jones, officier d'artillerie, qui fut tué auprès de sa batterie. Le corps de l'artillerie s'est comporté, dans cette action, de maniere à mériter les plus grands éloges. La brigade, dont ce capitaine avoit le commandement, s'est sur-tout distinguée ; les officiers & les soldats qui servoient la batterie ayant été tous ou tués ou blessés, à l'exception du lieutenant Hadden qui échappa à la mort par le plus grand des

hasards, une balle emporta son chapeau, au moment où il enclouoit un canon.

Je viens de recevoir l'ordre d'accompagner un détachement de travailleurs, envoyés pour construire une redoute; cela m'oblige de remettre à une autre fois ce qui me reste à vous dire touchant cette sanglante action. Vous apprendrez sans doute, avec plaisir, que je n'ai reçu aucune blessure. Je suis, &c.

---

## LETTRE XXXIX.

Du Camp de Freeman-Farm, le 6 Octobre 1777.

MON CHER AMI,

Nous n'avons guere recueilli d'autre avantage du dernier combat que l'honneur d'avoir vaincu. Les Américains sont occupés avec une ardeur infatigable à fortifier la gauche de leur camp; & la droite est déjà inaccessible. Au lieu d'un ennemi affoibli & découragé, nous avons en tête une armée

nombreuse & intrépide, résolue de défendre le poste qu'elle occupe, comme nous le sommes, de ne pas céder le nôtre, & commandée par des généraux vigilans & habiles à profiter des circonstances.

Le lendemain du combat, dont je vous ai donné les détails, je fus chargé d'une commission bien triste. On me mit à la tête d'un détachement chargé d'enterrer les morts & de ramener les blessés. Nous en trouvâmes un nombre prodigieux à l'endroit où les régimens anglois ont résisté avec tant de bravoure au feu terrible de l'ennemi. Je vous ai décrit, dans une de mes précédentes lettres, les divers sentimens qui affecterent mon ame avant & après la bataille; mais ceux que j'ai éprouvés dans cette derniere circonstance sont au-delà de toute expression. Vous qui connoissez ma sensibilité, jugez à quelle cruelle épreuve elle a été soumise, quand je vis mettre quinze, seize, & jusqu'à vingt cadavres dans une même fosse; j'eus soin cependant que mes soldats s'acquittassent de ce triste devoir avec plus de décence que n'en avoient observé quelques détachemens chargés d'une commission sem-

blable, & qui ne se donnoient pas seulement la peine de couvrir de terre les têtes, les bras & les jambes. La seule différence que l'on met dans cette circonstance entre le soldat & l'officier, c'est que ce dernier est enterré à part. Notre armée étoit remplie de jeunes officiers subalternes. Il en périt plusieurs dans le dernier combat, & nous en enterrâmes, dans la même fosse, trois qui servoient dans le vingtieme régiment; le plus âgé des trois avoit à peine atteint sa dix-septieme année. Ce dernier devoir rendu aux morts, quoique pénible pour un cœur compatissant, n'est rien, comparé à la triste fonction de relever les blessés. Les premiers ne souffroient plus; les autres, en proie aux plus cruels tourmens, poussoient des gémissemens qui nous déchiroient le cœur. Ils étoient restés sur le champ de bataille pendant toute la nuit; épuisés par la perte de leur sang & privés de tout secours, ils étoient prêts à expirer de foiblesse. Les uns demandoient pour toute grace qu'on les laissât mourir; d'autres étoient plongés dans une funeste léthargie; quelques-uns se sentant soulevés, poussoient des cris affreux. Le moindre mou-

vement rendoit leurs ſouffrances plus a-guës, & les hôpitaux où ils devoient être tranſportés étoient à la diſtance de près d'un mille. Pluſieurs, ſecourus trop tard, n'avoient plus qu'un ſouffle de vie qu'on déſeſpéroit de retenir. Tous ces malheureux, mourant de froid & nageant dans leur ſang, offroient le ſpectacle le plus affreux & le plus affligeant dont j'aie jamais été témoin.

Dans le cours du dernier combat, un jeune officier, âgé de ſeize ans, appellé Hervey, & neveu de l'adjudant-général qui porte le même nom, après avoir été bleſſé en pluſieurs endroits, reçut ordre du colonel Anſtruther de quitter le champ de bataille; mais ſon héroïque courage ne lui permit pas de ſe retirer, tant qu'il ſe ſentit la force de combattre & d'animer, par ſon exemple, les ſoldats qu'il commandoit. Une balle lui ayant caſſé la jambe, ſa retraite devint indiſpenſable, &, au moment où on l'emportoit, une autre balle le bleſſa mortellement. Le chirurgien le pria de prendre une forte doſe d'opium, pour rendre ſes derniers momens moins douloureux. Il y conſentit ſans héſiter; & quand le colonel

& le major Harnage, qui étoient tous deux bleffés, entrerent dans fa tente, ils lui demanderent s'il n'avoit rien à leur recommander; il leur répondit: « Qu'étant mineur, fes affaires ne lui caufoient aucune inquiétude, mais qu'il les prioit de dire à fon oncle qu'il étoit mort en guerrier! » Les annales romaines nous fourniffent-elles un trait d'héroïfme fupérieur à celui-là?

Au-delà du champ de bataille, où nous avons défait l'ennemi, tout eft dangereux, tout eft impénétrable; il femble que nous n'ayons triomphé que pour conferver notre réputation. Nos efforts courageux ne nous ont procuré que de légers avantages: la feule chofe dont nous pouvons nous flatter eft d'avoir agi en braves, & d'avoir foutenu l'honneur des armes britanniques. La nature de ce pays eft infiniment peu favorable aux opérations militaires. Il eft très-difficile de s'affûrer de la pofition exacte de l'ennemi, & de fe procurer des renfeignemens d'après lefquels on puiffe agir en fûreté. On court les plus grands dangers, foit en allant à la découverte des routes par où l'on doit paffer, foit en cherchant à fe procurer des

fourages ou les autres provifions néceffaires ; en un mot, on eft obligé de détacher de grands corps de troupes pour l'expédition la moins importante.

L'efpoir du pillage que les Indiens avoient confervé jufqu'à ce moment, & qui les avoit engagés à nous fuivre auffi loin, commençant à s'évanouir, voyant, en outre, qu'ils n'ont que des fatigues à effuyer & des dangers à courir, ils défertent de jour en jour. Ils nous étoient très-utiles dans une efcarmouche, ou quand il falloit aller au fourage, ces fortes d'opérations convenant le mieux à leur caractere. Ils ne réfiftent jamais à des attaques régulieres, foit par les raifons que je vous ai indiquées, foit plutôt encore par crainte; l'obfervation que j'ai faite, lors de notre derniere rencontre avec l'ennemi, vient à l'appui de cette derniere conjecture. Les Indiens couroient de bois en bois; & lorfque notre régiment fut pofté fur les lifieres d'un de ces bois, plufieurs Indiens fe firent des fignes fur le feu terrible que nous effuyions à notre droite. Un moment après, l'ennemi fondit fur nous, &, dès la premiere dé-

charge, les Indiens s'enfuirent à travers les bois.

Quant aux Canadiens, on ne pouvoit pas prudemment compter ſur eux; ils ſont aiſés à décourager, & s'empreſſent de quitter le champ de bataille, dès qu'il y a la moindre apparence de danger. Les miliciens qui étoient venus ſe joindre à notre armée ſe retirerent dès qu'ils virent que les Américains faiſoient une réſiſtance plus opiniâtre qu'on ne ſe l'étoit d'abord imaginé.

La déſertion des Indiens, des Canadiens & des Provinciaux, dans un temps où leurs ſervices pourroient nous être ſi eſſentiels, eſt un contre-temps bien fâcheux. Cette circonſtance ſervira à convaincre à l'avenir les généraux du peu de confiance qu'on doit avoir dans de pareils ſecours.

Vous n'héſiterez pas ſans doute à avouer que la plus grande preuve de tendreſſe qu'une femme puiſſe donner à ſon époux, eſt de partager avec lui les fatigues & les dangers d'une campagne, & ſur-tout d'une campagne comme celle-ci. Les femmes ont ſuivi conſtamment l'artillerie & le bagage; & quand la derniere action s'engagea, la

baronne de Reidesel, lady Henriette Ackland, l'épouse du major Harnage, & celle du lieutenant Reynell, du soixante-deuxieme régiment, se retirerent dans une petite cabane inhabitée; mais, quand le combat fut devenu général & sanglant, les chirurgiens en prirent possession, comme de l'endroit le plus commode qu'ils pussent trouver pour donner les premiers soins aux blessés. Ces dames avoient déjà passé quatre heures dans cette cabane, lorsqu'on y apporta le major Harnage, qui avoit reçu dans l'action une blessure dangereuse. Quelques instans après on leur annonça que le lieutenant Reynell venoit d'être tué. Madame de Reidesel & lady Henriette n'étoient guere capables de consoler leurs compagnes. En proie à des inquiétudes trop bien fondées, elles craignoient d'avoir bientôt à déplorer le même malheur; lady Henriette sur-tout qui avoit, parmi les combattans, son époux & son frere, ne conservoit l'usage de ses sens que pour sentir toute l'horreur de sa situation.

Environnées de morts & de mourans, incertaines de l'issue du combat, ne sachant si elles reverroient encore ceux pour l'a-

mour desquels elles avoient parcouru des pays si affreux, & bravé la faim & la fatigue, quelle situation pour des femmes, & pour des femmes sensibles! Elles avoient sous les yeux le spectacle d'un carnage horrible, sans être étourdies, animées par le tumulte, & sans partager la gloire des combattans!

Une longue guerre est une excellente école pour les nations les moins aguerries; elle leur enseigne à faire usage de leurs armes, à tirer tout le parti possible des circonstances, & les met souvent à portée de réparer, à la fin d'une campagne, les pertes qu'elles ont faites au commencement. La situation actuelle des ennemis en est la preuve. Leur armée, même avant la derniere action, recevoit fréquemment de nouveaux renforts, toutes les provinces s'empressoient à l'envi de leur fournir de nombreux corps de troupes. Dans le dernier combat, les Américains avoient évidemment sur nous l'avantage du nombre; mais le courage de nos soldats & l'habileté de nos généraux ont amplement suppléé à cette inégalité.

Le nombre des officiers tués ou blessés

dans cette affaire est, en proportion, beaucoup plus grand que celui des soldats; ce qui doit être attribué à l'adresse singuliere des *Rifle-men* qui avoient ordre de tirer particulierement sur eux. Toutes les fois que la fumée, occasionnée par les décharges de mousqueterie, commençoit à se dissiper, ils étoient sûrs d'en mettre plusieurs hors de combat. Quelques soldats ennemis, qui ont été faits prisonniers sur la fin de l'action, rapporterent qu'on étoit persuadé, dans leur camp, que le général Burgoyne étoit tué. Ce qui avoit donné lieu à cette méprise, c'est que le capitaine Green, aide-de-camp du général Phillips, ayant été frappé d'une balle, tomba de son cheval, dont la selle étoit richement brodée, & le tireur qui l'avoit ajusté, assura que c'étoit le général Burgoyne.

Les Indiens & les Canadiens auroient pu nous être d'un grand secours contre les *Rifle-men;* mais le peu qui nous restoient des premiers n'osoient pas s'avancer jusqu'à la portée de leurs fusils; & les seconds qui excelloient autrefois dans cette maniere de combattre, soit qu'ils aient perdu de leur

adresse, soit qu'ils fussent découragés par la perte de leurs meilleurs officiers qui s étoient exposés en téméraires pour les animer par leur exemple, n'agirent presque point. Quelques détachemens de milice montrerent assez de bravoure, mais les chasseurs allemands furent les seules troupes que nous eussions à opposer aux *Rifle-men*, qui cependant avoient sur elles l'avantage du nombre.

Notre situation actuelle ne nous permet pas de rester oisifs. Les deux armées sont si près l'une de l'autre qu'il ne se passe pas de nuit que l'ennemi ne fasse feu sur les corps avancés, & sur-tout sur les Allemands. Il semble qu'il ait dessein de nous décourager par des attaques continuelles, ce que la grande supériorité qu'il a sur nous, relativement au nombre, le met en état de faire, sans courir le moindre danger.

Nous nous sommes tellement accoutumés au feu, que nos soldats paroissent y être indifférens. Ils mangent & dorment tranquillement, au moment même où ils savent qu'ils vont être attaqués. Les officiers se couchent tout habillés, & les aides-de-

camp font fouvent debout toute la nuit. L'ennemi eft occupé à couper des arbres, & à fe faire des retranchemens vis-à-vis d'un de nos poftes avancés; &, lorfque j'y étois de piquet, j'ai fouvent reçu la vifite de plufieurs aides-de-camps qui venoient écouter le bruit que faifoient les travailleurs. Croiriez-vous que l'ennemi a eu la hardieffe d'amener une petite piece de canon fi près de notre pofte, qu'ayant fait feu, la bourre eft venue rebondir contre notre corps-de-garde.

Depuis quelque temps, nous paffons prefque toutes les nuits fous les armes. Un grand bruit, femblable à celui que pourroient faire plufieurs chiens qui aboient, s'étant fait entendre à la droite de notre camp, & d'autres alarmes encore, ont donné lieu à cette précaution : on s'eft imaginé que l'ennemi nous tendoit un piége, & qu'il méditoit une attaque; le général Frafer, croyant d'abord que ce bruit étoit occafionné par les chiens qui appartenoient aux officiers, donna ordre qu'on les retînt dans les tentes, chargeant en même temps le prévôt de faire prendre tous ceux qu'il rencontreroit.

La nuit ſuivante, le bruit fut beaucoup plus conſidérable. Nous envoyâmes alors à la découverte un détachement compoſé de Canadiens & de milices, & nous apprîmes que ce bruit étoit occaſionné par une grande quantité de loups qui s'étoient raſſemblés pour dévorer les cadavres. Ils reſſembloient aſſez à une meute de chiens; car quand l'un d'eux donnoit de la voix, les autres faiſoient *chorus;* & lorſqu'ils approchoient d'un corps mort, ils pouſſoient des hurlemens horribles juſqu'à ce qu'ils l'euſſent déterré.

Je vous envoie une vue du camp, des tentes qui nous ſervent d'hôpitaux, de notre parc d'artillerie, &c. priſe d'une redoute que nous avons ſur l'autre côté de la riviere. Vous pourrez, par ce moyen, avoir une idée du pays où nous ſommes campés. Cette vue a été deſſinée par ſir Francis Clerke, un des aides-de-camp du général Burgoyne, qui m'en a donné une copie.

Je ſuis, &c.

## LETTRE XL.

Cambridge, dans la Nouvelle-Angleterre,
le 10 Novembre 1777.

MON CHER AMI,

Les dépêches du lord Petersham, relatives aux malheurs que nous avons essuyés, arriveront en Angleterre long-temps avant que vous ne receviez ma lettre; vous ne serez pas alors surpris que je date de cette ville. Comme les gazettes ne peuvent rapporter tous les détails minutieux d'une campagne, je vais vous faire part des différentes opérations de l'armée jusqu'au moment où la capitulation a été signée.

Le lendemain du jour où je fis partir ma derniere lettre, un détachement de quinze cents hommes de troupes réglées sortirent du camp entre onze heures & midi, avec deux pieces de canon de dix livres de balles, six autres de six livres, & deux mortiers. La raison qui avoit engagé le général à

faire partir ces troupes au milieu du jour, plutôt qu'au lever de l'aurore, étoit sans doute de pouvoir profiter de la nuit pour faire retraite, au cas où nous ne ferions pas vainqueurs.

Ce détachement devoit s'approcher de l'aîle gauche de l'ennemi, non-seulement pour découvrir s'il étoit possible de s'ouvrir un passage, mais encore parce que l'on reconnoissoit la nécessité d'avancer ou de faire déloger l'ennemi pour favoriser la retraite, & de mettre à couvert les fourages, dont la disette étoit si grande que nous étions dans un embarras inexprimable; comme ce projet étoit de la plus grande importance, le général Burgoyne prit avec lui les généraux Phillips, Reidesel & Fraser, espérant, avec l'assistance de ceux de ses officiers qui étoient les plus capables de seconder ses vues, qu'il réussiroit dans l'exécution de son projet.

La garde du camp établi sur les hauteurs fut laissée aux ordres des brigadiers généraux Hamilton & Specht, & les redoutes ainsi que la plaine à ceux du général Gall.

Ayant, ce jour-là, la garde du quartier, je

je fus obligé de rester dans le camp; je ne puis par conséquent vous rien dire des différentes positions que prit notre détachement. Peu de temps après qu'il fut parti, nous entendîmes le canon ronfler, & de fréquentes décharges de mousqueterie.

Le major Campbell, du vingt-neuvieme régiment, qui étoit, ce jour-là, chargé de faire la ronde, vint à mon corps-de-garde, & me pria de prendre avec moi un sergent & quelques soldats pour traverser deux ravins qui étoient en face de mon poste, & écouter si l'ennemi n'avançoit pas de ce côté. Tout étoit tranquille dans cet endroit; mais comme le feu commençoit à devenir terrible sur la gauche, je retournai à ma garde. Dans cette petite excursion j'eus des preuves de la vigueur avec laquelle les Américains furent repoussés dans notre dernier combat du dix-neuf septembre, & de celle avec laquelle ils soutinrent le choc. Je vis parmi d'autres morts portant l'uniforme américain, deux hommes & une femme, formant un même groupe; cette derniere avoit les bras étendus, & les deux mains pleines de cartouches.

Peu de temps après que je fus de retour à mon poste, le feu parut devenir général des deux côtés, & même terrible; les chasseurs de l'armée qui étoient allés au fourage revinrent au grand galop dans le camp. Ils avoient abandonné leur charge pour conserver leurs chevaux & eux-mêmes par une prompte fuite. Je ne puis me dispenser de vous citer ici un trait de courage d'un brave vétérant du vingtieme régiment. Il avoit été blessé à la bataille de Minden; étendu par terre, un dragon françois lui passa sur le corps, & il reçut à la poitrine des contusions dangereuses; rétabli de ses blessures, il se crut dès-lors invulnérable, & brava les Américains. Quand ceux-ci attaquerent les fourageurs, notre vieux soldat assis sur le foin, dont il avoit chargé son cheval, ne broncha pas, & alla toujours son train, chargeant & faisant feu sur ceux qui l'attaquoient avec la même tranquillité que s'il n'eût rien eu à redouter de l'effet des balles. Il arriva ainsi au camp; lorsque son officier l'apperçut, il le réprimanda du danger auquel il avoit exposé lui & son cheval: « Quoi, dit-il, mon officier, au-

riez-vous voulu que je jettaſſe mon fourage ; j'aimerois mieux perdre la vie que de laiſſer mourir de faim ce pauvre animal ».

Vous avouerez que la défaite des chaſſeurs & la quantité de bleſſés qui revenoient au camp n'étoient pas de très-bon augure, mais vous ne pouvez concevoir quelle fut notre triſteſſe quand nous vîmes revenir le général Fraſer bleſſé, & vos anciens amis Campbell & Johns, officiers de notre régiment, marchant à côté de ſon cheval pour le ſoutenir. Je ne puis vous décrire cette ſcene ; il faut que votre imagination y ſupplée. Tous les officiers, auſſi inquiets qu'affligés, lui demanderent avec empreſſement quelles étoient ſes bleſſures ; la conſternation étoit peinte ſur tous les viſages. A toutes les queſtions qu'on lui fit, ſa ſeule réponſe fut un ſigne de tête, qui n'indiquoit que trop bien qu'il ſe ſentoit bleſſé à mort : il étoit ſi généralement aimé que non-ſeulement les officiers & les ſoldats, mais toutes les femmes, étoient attroupés autour de lui & montroient pour ſon ſort la plus vive inquiétude.

Quand il fut arrivé à ſa tente, & un

peu remis de la foibleſſe que lui avoit cauſée une perte conſidérable de ſang, il dit à ceux qui l'environnoient qu'il avoit vu celui qui l'avoit bleſſé ; que c'étoit un *Rifle-men* monté ſur un arbre, & que la balle l'avoit atteint un peu au-deſſous de la poitrine, & avoit pénétré juſqu'à l'épine du dos. Lorſque le chirurgien eut panſé ſa bleſſure, il lui dit froidement : Dites-moi, *Sone*, autant que vos talens & votre jugement le permettent, ſi vous croyez que ma bleſſure ſoit mortelle. Le chirurgien lui répliqua : Je ſuis fâché, mon général, de vous dire que je la regarde comme telle, & qu'il n'eſt pas poſſible que vous viviez vingt-quatre heures. Il demanda alors une plume & de l'encre, fit ſon teſtament, diſtribua pluſieurs petits cadeaux pour témoigner ſon amitié aux officiers qui l'accompagnoient, & demanda enſuite d'être conduit à l'hôpital général.

Il eſt impoſſible de décrire les ſentimens qu'éprouve un officier reſté au camp, à l'abri de tout danger, quand il voit à chaque inſtant arriver des bleſſés, quand il entend ſans ceſſe le bruit du canon & de la mouſ-

queterie, qui portent la mort dans le ſein de braves guerriers qui ſe ſacrifient pour leur patrie, & ſoutiennent un choc affreux, dans lequel peut-être ils vont être vaincus. Je ſens que j'aurois de la peine à me réſoudre à reſter au camp dans une ſemblable occaſion.

Après pluſieurs heures d'inquiétudes, le ſort de la bataille fut décidé à l'entrée de la nuit. J'avois peu d'eſpoir d'avoir part à cette action, mais je vis bientôt nos troupes rentrer avec précipitation dans le camp, & l'inſtant après, les généraux Burgoyne, Phillips & Reideſel. Il eſt impoſſible de décrire la conſternation qui étoit peinte ſur le viſage du général Burgoyne en particulier. Il courut au plus vîte aux gardes du quartier; j'étois allé poſer un piquet de l'autre côté du ravin lorſqu'il arriva au quartier de notre régiment; il demandoit avec beaucoup d'empreſſement l'officier de ſervice, dans l'inſtant où je rentrois; j'allai à lui: Monſieur, me dit le général, il faut défendre ce poſte tant qu'il vous reſtera un ſoldat. Vous devez aiſément concevoir que

ces ordres me firent sentir le danger pressant dans lequel nous étions.

Il n'y eut pas un instant à réfléchir; les Américains fondirent aussi-tôt avec la plus grande fureur sur le poste de l'infanterie légere, commandé par le lord Balcares, &, malgré le feu de nos canons chargés à mitraille, & celui de nos soldats qui étoit terrible, ils se précipiterent dans nos lignes. Le poste fut défendu avec beaucoup d'intrépidité; & les ennemis, ayant à leur tête le général Arnold, attaquerent nos retranchemens avec la même valeur. Ce général ayant été blessé, nous repoussâmes les Américains, mais ce ne fut qu'à nuit close. Je ne fus que témoin dans cette attaque, car notre quartier étoit à quelque distance des lignes; mais nous n'étions pas assez éloignés pour être à l'abri du danger, & les balles pleuvoient sur nous. L'ennemi attaqua nos lignes avec un tel acharnement que, depuis l'entrée de la nuit, jusqu'à l'instant où il fut repoussé, le lieu de la scene étoit comme un nuage de feu; c'est alors que nous éprouvâmes combien notre artillerie nous étoit nécessaire.

Pendant que les Américains attaquoient nos lignes, un de leurs détachemens fondit sur celles des Allemands, commandées par le colonel Breyman; mais, soit défaut de courage ou de présence d'esprit, les troupes auxiliaires furent frappées de terreur dès qu'elles virent l'ennemi; de sorte qu'au lieu de défendre vaillamment leurs retranchemens, elles s'imaginerent que tout étoit perdu. Après une seule décharge, les Allemands abandonnerent leur fort à la hâte. Le brave colonel Breyman eut le malheur de perdre la vie en tâchant de rallier ses soldats. L'ennemi s'étant emparé de leurs lignes, la droite & l'arriere-garde se trouverent entierement exposées à son feu.

Nous avons perdu, dans cet engagement, plusieurs braves officiers; outre le général Fraser, sir Francis Clerke, aide-de-camp du général Burgoyne, a été tué; le major Ackland a été blessé & fait prisonnier; le major Williams, le capitaine Bloomfield & le lieutenant Howarth, du corps de l'artillerie, sont pareillement tombés au pouvoir de l'ennemi, après avoir reçu des blessures. Celle du capitaine Bloomfield étoit singuliere,

une balle lui traversa les deux joues, sans offenser le dedans de la bouche. Votre ami Howarth, à ce que l'on m'a dit, a été blessé au genou. Il avoit eu un pressentiment de l'accident qui lui est arrivé; car quand il reçut l'ordre de marcher à l'ennemi, il faisoit alors avec moi une partie de piquet. Ayant su qu'il devoit partir avec sa batterie, il me dit: A***, adieu; je ne sais ..., mais j'ai fortement dans l'idée que je serai tué ou blessé dans cette affaire. Je fus d'autant plus surpris de ce qu'il me dit, qu'il est naturellement fort gai, & j'avoue que, pendant le peu de temps que je restai seul ce jour-là, ces dernieres paroles ne purent me sortir de l'idée: mais heureusement il sera bientôt rétabli.

Quand le major Ackland fut blessé, & vit que l'armée se retiroit, il pria M. Simpson, capitaine au trente-unieme régiment, un de ses amis intimes, de lui aider à regagner le camp: celui-ci, qui est très-vigoureux, prit le major sur son dos, & le porta très-loin; mais voyant que l'ennemi les poursuivoit avec une vîtesse incroyable, il se trouva obligé de l'aban-

donner pour se sauver lui-même. Le major étant par terre, cria, à des soldats qui passoient près de lui en courant, qu'il donneroit cinquante guinées à celui qui le porteroit au camp. Un grenadier des plus robustes le chargea sur ses épaules & se hâta de gagner le camp; mais ils furent atteints par l'ennemi & faits prisonniers. Je vous laisse à juger quelle fut la douleur de lady Henriette, lorsqu'après avoir été informée de notre défaite, elle apprit enfin l'accident arrivé à son époux.

Quelque confiance que le général eut d'abord dans la position de notre camp, après cette attaque, il pensa que notre flanc n'étoit nullement en sûreté, & qu'il seroit impossible de faire une retraite honorable. Il redoutoit que le salut de l'armée ne dépendît d'une fuite honteuse; car nos retranchemens n'étoient pas assez forts pour résister à un feu soutenu. Avant de les quitter, nous entendîmes les Américains amener leur artillerie, dans l'intention, sans doute, de nous attaquer au point du jour.

Le désavantage de notre position fut

vivement ſenti. On donna ordre de changer de poſition pendant la nuit, & nous allâmes nous poſter ſur les hauteurs au-delà de l'hôpital; par ce moyen, toute l'armée fut raſſemblée ſur les hauteurs & dans la plaine dont je vous ai envoyé une vue.

Nous exécutâmes ſans perte cette derniere évolution; ce qui força l'ennemi de faire auſſi des changemens dans ſes diſpoſitions. Le huit octobre, on changea de place; le bagage & tout ce qui pourroit embarraſſer ayant été éloigné, nous offrîmes la bataille, ayant le plus grand déſir de combattre en raſe campagne & dans un endroit où nous puiſſions diſcerner notre ennemi. Juſqu'alors toutes les actions s'étoient paſſées dans les bois, où il eſt impoſſible de preſcrire à une armée ou à un détachement la conduite qu'ils doivent tenir, où à chaque mouvement différent que fait l'ennemi, le général eſt obligé de changer les diſpoſitions qu'il a priſes; où enfin il ne peut donner à l'officier qui commande chaque corps que des ordres généraux, laiſſant à ſa prudence le ſoin d'agir ſelon que les circonſtances paroîtront l'exiger;

& s'en rapportant pour le reste au courage de ses troupes.

Nous nous imaginâmes dans un instant que les ennemis avoient envie de nous attaquer, car nous vîmes plusieurs détachemens s'avancer en ordre de bataille avec leur artillerie, & il commença à nous canoner. Nous leur envoyâmes une bombe qui, comme nous nous y attendions, n'alla pas jusqu'à eux. Ils se mirent alors à pousser de grands cris, redoublerent de courage, continuerent à faire jouer leur artillerie : à la seconde bombe que nous jettâmes, nous tînmes le mortier si élevé qu'elle tomba exactement au centre d'une forte colonne, & creva aussi-tôt.

Les Américains furent tellement épouvantés qu'ils s'enfuirent dans les bois, & cesserent de marquer l'envie de nous attaquer; ils s'y conduisirent, pendant le reste de la journée, de maniere à nous prouver qu'ils ne cherchoient plus à engager la bataille.

Le même matin, à la pointe du jour, le général Fraser rendit le dernier soupir; &, suivant les ordres qu'il avoit donnés, il fut enterré sans aucune pompe dans la

grande redoute, par les ſoldats du corps qu'il avoit commandé. Vers le ſoir, le convoi prit le chemin de la montagne, à la vue des deux armées. Lorſqu'il paſſa auprès des généraux Burgoyne, Phillips & Reideſel, ces officiers furent étonnés du peu de pompe avec lequel ſe faiſoit cet enterrement, auquel les ſeuls officiers ſous ſon commandement aſſiſtoient; & de peur que l'armée, qui ignoroit les diſpoſitions du défunt, ne s'imaginât que c'étoit un manque d'égards s'ils ne lui rendoient pas tous les honneurs qui lui étoient dus, ils ſe joignirent au reſte du cortege.

L'ennemi, avec l'inhumanité ordinaire aux Américains, fit feu ſur le convoi pendant qu'il paſſa, & auſſi long-temps que dura la cérémonie qui ſe fit ſur la foſſe. Le lieutenant Freeman, votre ami, m'a raconté que, pendant ce temps, on voyoit ſur le viſage de toutes les perſonnes préſentes un mêlange de ſenſibilité & d'indignation: ce devoit être une ſcene bien attendriſſante!

Dans la ſoirée, on nous donna avis que l'ennemi marchoit pour nous couper le chemin ſur la droite. Nous ne pouvions

prévenir cette manœuvre qu'en faisant une retraite vers Saratoga ; c'est quelquefois une chose de la plus grande conséquence, & qui demande autant de prudence de la part du général, que de résolution de celle des officiers & des soldats. La moindre faute peut occasionner une confusion générale, une bonne retraite est regardée comme le chef-d'œuvre d'un commandant. Tous ceux qui étoient dans le corps avancé, ont vivement regretté la perte du général Fraser. Il avoit souvent dit que si l'armée avoit le malheur d'être obligée de faire une retraite, il répondoit qu'avec le corps avancé il sauroit la mettre en sûreté. C'étoit un des talens de l'officier qu'il s'énorgueillissoit le plus de posséder. Pendant la guerre d'Allemagne, il en avoit effectué une avec cinq cents chasseurs, en présence de l'armée françoise. Comme il étoit de la plus grande conséquence de protéger la retraite de notre armée, le général Phillips prit le commandement de l'arriere-garde qui se trouvoit alors formée du corps avancé.

A neuf heures du soir, l'armée commença à se mettre en marche; le général Reidesel

commandoit l'avant-garde, nous exécutâmes cette retraite en passant à la portée du mousquet de l'ennemi, &, quoique nous fussions fort embarrassés de bagage, elle fut faite sans perdre un seul homme. Il étoit près de onze heures avant que l'arriere-garde se mît en marche, & pendant près d'une heure nous nous attendions à tout moment à être attaqués, car l'ennemi s'étoit formé en bataille sur le même terrein qu'il avoit occupé la matinée. Nous pouvions le discerner à la faveur des lanternes que les officiers tenoient à la main, & nous les voyions aller d'un côté & d'autre au front de leurs lignes; mais quoique les Américains tinssent leur armée toujours sur pied pendant cette nuit, ils ne commencerent à nous poursuivre, dans notre retraite, que fort tard le lendemain. Je differe de vous envoyer la suite de nos malheurs jusqu'à ce qu'il se présente une nouvelle occasion; je ne veux pas en manquer une très-favorable qui se présente maintenant pour vous envoyer celle-ci. Je suis, &c.

---

## LETTRE XLI.

De Cambridge, dans la Nouvelle-Angleterre, le 15 Novembre 1777.

MON CHER AMI,

Après une marche dans laquelle nous pouvions être attaqués de front, de flanc & de l'arriere, le neuf, à la pointe du jour, nous gagnâmes un terrein avantageux, & prîmes une position où nous étions en état de recevoir l'ennemi; là nous fîmes halte pour donner aux troupes le temps de se rafraîchir, & aux bateaux celui de venir rejoindre notre armée. On en tira une provision quiput durer quelques jours, craignant bien que ce ne fût la derniere qu'ils nous fourniroient; car, quoique les mouvemens de l'armée fussent à-peu-près les mêmes que ceux des bateaux, il y avoit beaucoup d'endroits où ils couroient risque d'être attaqués, sans que l'armée puisse leur donner des secours bien efficaces.

Après que les troupes ſe furent rafraîchies, & que les bateaux ſe furent remis en route, l'armée continua ſa marche par un très-mauvais temps & par des chemins affreux, & elle arriva à Saratoga très-avant dans la nuit, dans un tel état d'épuiſement que les ſoldats n'eurent ni la force ni le courage de couper le bois néceſſaire pour allumer du feu. Ils préférerent de dormir avec leurs habits, quoique mouillés, couchés par terre, & expoſés à la pluie qui continuoit à tomber avec beaucoup de force, & qui avoit commencé avec notre retraite.

Ce mauvais temps nous fut cependant de quelqu'utilité. Il ralentit, il eſt vrai, la marche de notre armée; il contribua plus encore que la longueur du chemin à nous haraſſer; mais il retarda en même temps la marche de l'ennemi, & l'empêcha de nous pourſuivre.

Nous devons de grands éloges à l'humanité du général Gates. Une malheureuſe néceſſité nous ayant forcé de laiſſer derriere nous nos hôpitaux & nos bleſſés; à la premiere nouvelle qu'il en eut, il envoya

quelques

quelques chevaux-légers, pour les mettre à l'abri des insultes & du pillage.

La pluie, qui tomboit abondamment, étoit encore une source de consolations pour nos soldats, pendant leur marche, en ce que si l'ennemi nous eût attaqué, le sort du combat auroit été décidé par la bayonnette. Cette idée s'étoit tellement emparé de l'esprit des soldats, que, malgré que les forces supérieures de l'ennemi fussent connues, chaque soldat brûloit d'en venir aux mains.

Lorsque l'armée fut prête à se remettre en marche, après la halte, les peines & les inquiétudes que devoit éprouver le général furent rendues plus désagréables encore par une circonstance particuliere. Il reçut un message de l'aimable lady Henriette Ackland, qui témoignoit le désir ardent, si ce n'étoit pas agir contre les intentions du général, de passer dans le camp de l'ennemi, pour aller rejoindre son mari, & le prioit d'en demander la permission au général Gates, se soumettant toutefois à ce que le genéral jugeroit à propos d'ordonner.

Le général, quoique bien convaincu de

la patience & du courage avec lesquels elle avoit déjà résisté à des épreuves terribles, ne put que laisser voir son étonnement sur une semblable proposition. Il lui paroissoit au-dessus des forces de l'humanité qu'une femme aussi délicate qu'elle le paroissoit & qu'elle l'étoit en effet, ait eu le courage de former un projet aussi dangereux que celui d'aller se mettre au pouvoir de l'ennemi, probablement au milieu des ténebres, & sans savoir dans quelles mains elle pourroit tomber. Après les peines d'esprit qu'elle avoit eues à supporter, le corps affoibli par le défaut de repos, presqu'entierement exténuée de besoin, ayant sur le corps, depuis plus de douze heures, des habits perc par la pluie; se trouvant enfin dans une grossesse fort avancée, le parti violent qu'elle prenoit ne pouvoit-il pas être suivi pour elle des plus funestes conséquences? Ce qui ajoutoit encore à la peine du général, c'est qu'il n'avoit pas un verre de vin à lui offrir pour la fortifier & la mettre en état d'exécuter cette dangereuse entreprise. Tout ce qu'elle put avoir fut un peu de rum & d'eau croupie que lui donna la femme d'un

soldat. Après avoir pris ce chétif rafraîchissement, elle partit dans un bateau découvert que lui fournit le général, munie de quelques mots de recommandation pour le général Gates.

Le chapelain qui avoit fait la cérémonie funéraire du général Fraser, voulut l'accompagner, & elle partit pour aller retrouver le camp ennemi, suivi de cet ecclésiastique, de sa femme-de-chambre, & du valet-de-chambre du major, qui avoit alors une balle logée dans l'épaule, qu'il avoit reçue à la derniere bataille, en cherchant son maître qu'il savoit blessé. Mais revenons à l'armée.

Ce ne fut qu'à la pointe du jour, dans la matinée du dix, que l'artillerie & les dernieres troupes passerent le *Fish-Kill*, & prirent possession des hauteurs & des redoutes que nous y avions d'abord construites. A notre arrivée à Saratoga, un corps américain, de cinq à six cents hommes, se montra à nos yeux & commença à abattre les retranchemens qui étoient sur les hauteurs; mais à notre approche il se retira, traversant un gué de la riviere de Hudson, & il se joignit

à un autre corps posté dans l'intention de nous disputer le passage.

Nous envoyâmes un détachement d'ouvriers, sous une forte escorte, pour réparer les ponts, & pour nous ouvrir un chemin sur la rive occidentale de la riviere, afin de gagner le fort Edward; mais l'ennemi s'étant posté sur les hauteurs de *Fish-Kill*, & paroissant disposé à livrer la bataille, l'escorte fut rappellée. Les milices que l'on avoit laissées pour couvrir les ouvriers s'enfuirent aussi vîte qu'ils purent, laissant dans l'embarras le détachement qui ne put par conséquent exécuter les ouvrages pour lesquels il avoit été envoyé.

Pendant que ces différens mouvemens se faisoient, les bateaux chargés de provisions eurent souvent à essuyer un feu vif, venant de l'autre côté de la riviere; quelques-uns furent coulés, & plusieurs hommes tués ou blessés, dans ceux qui résisterent.

Le onze, l'ennemi continua ses attaques sur les bateaux; plusieurs furent pris & repris : mais comme ils étoient plus près du gros de l'armée américaine que de la nôtre, on trouva qu'il étoit nécessaire de

faire mettre à terre les provisions, & de les transporter sur la montagne, vu qu'autrement il eût été impossible de les sauver. C'est ce qui fut effectué avec la plus grande difficulté, car l'ennemi ne cessa de faire feu pendant cette expédition.

Les intentions de l'ennemi n'étoient plus un mystere pour nous. Il n'y avoit point de doute que le général Gates trouvant qu'il étoit plus avantageux, d'après la situation & les circonstances où se trouvoient notre armée, de nous couper les vivres, & de nous harasser par le feu violent de leurs *Rifle-mens* qui étoient placés de tous côtés dans les bois, qu'en nous donnant une bataille en regle, & en s'en rapportant au hasard pour remporter une victoire.

On discuta, dans un conseil de guerre, composé des officiers généraux, les moyens qu'il seroit avantageux de prendre pour pousser la retraite un peu plus loin. Le seul qui se présentoit étoit accompagné de tant de dangers que sa réussite étoit des plus incertaines; faute d'en avoir un meilleur, il fut résolu qu'on l'adopteroit. Ce projet étoit de marcher pendant la nuit vers le

fort Edward. Il fut arrêté que les soldats porteroient leurs provisions sur leurs dos; qu'on laisseroit le bagage, l'artillerie & tout ce qui pouvoit causer de l'embarras en arriere, & que l'on se feroit à main armée un passage sur la riviere, soit en-deçà, soit au-delà du fort Edward.

Pendant que l'armée se préparoit à exécuter cette entreprise hardie, quelques maraudeurs apporterent la nouvelle que l'ennemi étoit fortement retranché vis-à-vis des gués, & s'étoit mis en possession d'un camp bien fortifié, sur les éminences, entre le fort Edward & le fort George; qu'il avoit de la grosse artillerie & des détachemens tout le long du rivage, pour observer nos mouvemens; & qu'il y avoit des postes si près de nous, sur le même côté de la riviere, qu'il étoit impossible que l'armée fît la moindre évolution qu'elle ne fût aussi-tôt connue.

Quoique l'armée américaine s'augmentât de jour en jour, & que le terrein sur lequel elle étoit campée, autant par sa situation que par les ouvrages que l'on y avoit construits, fût inattaquable, le général

Gates agiſſoit avec autant de précaution que ſi la ſupériorité eût été de notre côté.

Notre marche vers le fort Edward étoit par-là devenue impoſſible. L'armée ſe poſta auſſi avantageuſement que le terrein pouvoit le permettre ; nous fortifiâmes notre camp, & nous nous préparâmes à tout ce que l'ennemi pourroit entreprendre pour profiter de notre ſituation déplorable.

On ne peut en effet en concevoir une plus fâcheuſe. Abattus par une ſuite de travaux & de combats ſanglans, abandonnés par les Indiens dans notre détreſſe, affoibli par les déſertions, & trompés dans l'eſpérance que nous avions eu de tirer parti des Canadiens & des milices que leur timidité empêcha de nous ſervir en quelque maniere que ce ſoit ; les troupes réglées ſe trouvoient réduites, par les pertes récentes de beaucoup de nos plus braves officiers & ſoldats, à trois mille cinq cents ſeulement, dans le nombre deſquels il y avoit à peine deux mille Anglois. Dans cet état de foibleſſe, nous ne pouvions pas effectuer une retraite ; nos proviſions étoient preſque conſommées ; nous nous trouvions entourés par une armée

quatre fois plus forte que la nôtre, qui ne se pressoit point de nous attaquer, parce qu'elle connoissoit notre situation, & que ses retranchemens ne pouvoient être attaqués d'aucun côté. Nos soldats étoient obligés d'être continuellement sous les armes; l'ennemi faisoit un feu continuel; les boulets qu'il nous envoyoit, & les balles des *Riflemen* causoient dans notre camp les plus grands ravages.

L'homme vraiment courageux s'abandonne rarement au désespoir. Environnés de dangers & des difficultés de toutes les especes, la valeur & la constance des troupes angloises ne se démentirent pas. Elles conserverent tout leur courage, dans l'espoir, ou que les secours depuis si long-temps attendus de New-York arriveroient (ce dont l'armée ne doutoit nullement, d'après l'ordre qui avoit été envoyé de notre camp de *Hill-Water*, portant que les différentes armées devoient agir de concert avec la nôtre), ou que l'ennemi nous attaqueroit. On désiroit ardemment qu'il prît ce parti, comme devant fournir l'occasion de mourir glorieusement, ou de se tirer avec honneur de

la position fâcheuse où l'armée se trouvoit.

Il avoit été décidé que nous supporterions tout plutôt que d'abandonner notre poste; & nous restâmes en conséquence toute la journée du treize octobre dans l'attente de ce qu'elle produiroit.

Nous ne vîmes paroître aucun secours; & nos espérances commençant à s'évanouir, il fut jugé nécessaire, dans la soirée, de faire un relevé exact des provisions qui restoient & qui ne suffisoient pas pour substanter l'armée pendant trois jours.

Dans cet état de détresse, on assembla encore un conseil de guerre, auquel furent convoqués les généraux, les aides-de-camps, & tous les officiers commandans des corps. On y détermina, d'un commun accord, que dans les circonstances présentes il ne nous restoit rien à faire que de traiter avec l'ennemi.

On fit en conséquence des propositions au général Gates qui les rejetta avec dureté. Il nous rappella la position fâcheuse où nous étions; il nous fit sentir que notre campagne avoit été pénible, que notre armée étoit considérablement diminuée, nos provisions presque consommées, & que nous

étions dans l'impoſſibilité d'en avoir de nouvelles. Ces raiſons étoient ſpécieuſes ; nous en ſentions toute la force, & on ne ne nous accordoit pas une minute pour réfléchir. Malgré l'embarras où nous nous trouvions, il ne vint dans l'idée de perſonne de ſe ſoumettre ; ç'eût été nous avilir d'une maniere indigne de nous.

Le refus de nos propoſitions nous mortifia cruellement ; mais au lieu de nous laiſſer abattre, notre courage, au contraire, en acquit de nouvelles forces. Tandis que nous attendions une réponſe, nous ne pouvions goûter un moment de repos : notre inquiétude groſſiſſoit les objets à nos yeux, & nous reſtâmes dans cette ſituation déſagréable, juſqu'à ce que le traité de capitulation fût définitivement conclu.

Les obſtacles à la concluſion de cette capitulation paroiſſoient d'abord inſurmontables. Le général Gates, voyant notre embarras, ſe croyoit en droit d'exiger que l'armée ſe rendît ſans conditions ; ſes demandes furent rejettées avec dédain, & on lui laiſſa entendre que, malgré le petit nombre auquel nous nous trouvions réduits, s'il

persistoit, nous aurions recours à nos armes; les troupes britanniques étant déterminées à fondre sur l'ennemi, & à verser jusqu'à la derniere goutte de leur sang plutôt que d'acquiescer à une soumission honteuse.

Le général Gates, qui a servi dans nos armées, étoit pleinement convaincu de ce que pouvoient les troupes britanniques dans un danger pressant. Il reconnut qu'il ne devoit pas nous pousser au dernier degré de désespoir, & jugea prudemment qu'il valoit mieux se relâcher sur quelques points, que de hasarder un combat avec des hommes qui n'attendoient plus que la mort. Notre fermeté nous a mérité une capitulation honorable, & dont je ne relaterai pas ici les termes qui ont été insérés dans toutes les gazettes.

Nous nous sommes soumis à notre mauvaise fortune avec dignité, notre honneur est à couvert, & l'égalité de conduite dans nos généraux s'est soutenue, même dans le sein de l'adversité.

Le général Burgoyne, dans cette capitulation, a songé à l'avantage des troupes, en tout ce qui pouvoit se concilier avec le

ſervice de ſon roi & de la patrie. Certain d'avoir fait ſon devoir, & que tout homme en état de juger les événemens ne pourra lui refuſer ſon eſtime, il mépriſera les clameurs du vulgaire, ou de ſes ennemis ſecrets, comme Addiſſon l'a obſervé.

*Il n'eſt point donné aux mortels de régler les deſtinées.* Tout homme impartial le prononcera homme d'honneur, général habile & ami du ſoldat. Son jugement eſt ſain; il trace avec ſang-froid le plan de ſes opérations, & les exécute avec toute la chaleur de l'homme qui brûle d'acquérir de la gloire. Il eſt plein de courage & de prudence, mais la fortune s'eſt déclarée contre lui.

Je ſuis, &c.

*Fin du premier Volume.*


Digitized by Google